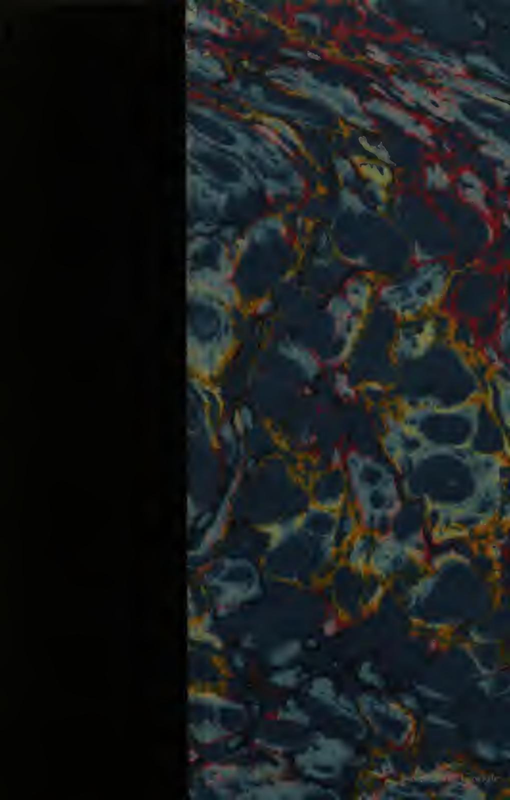






RATTLIN

LE MARIN.

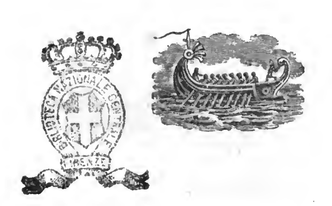
RATTLIN

LE MARIN,

PUBLIÉ PAR

Le Capitaine Marryat.

TOME PREMIER.



BRUXELLES,
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

1837

RATTLIN

LE MARIN.

CHAPITRE PREMIER.

Je commence par une comparaison une vie à laquelle rien ne peut se comparer. — Je me mets en route dans une voiture à quatre chevaux. — Je fais ma première apparition sur le théâtre du monde sous la protection de LA COURONNE.

Mon intention est d'adhérer strictement à la vérité dans les volumes que je vais écrire..... Je puis dire avec Montaigne: « C'est ici, lecteurs, un livre de bonne foi. » Le public aime la nouveauté... une autobiographie de bonne foi est la plus grande nouveauté qu'on puisse offrir à son goût blasé. Les événements dont je me fais l'historien étant singuliers et surprenants, on me permettra de glisser ici une petite moralité philosophique empruntée au ruisseau de Lower-Thames Street. Elle apprendra à mes lecteurs qu'ils doivent hésiter avant de condamner, comme de pures inventions, des faits positifs, quoique peu communs.

Arrêtons-nous, avec ce vieux monsieur, sous le porche de l'église de Saint-Magnus, car la pluie bat les rues au point de les faire paraître blanches, et le ruisseau qui coule devant nous s'est enflé en un torrent formi-

dable et à peine guéable. Ce ruisseau, c'est le cours de la vie..... cours sale et ennuyeux, si nous en jugeons par les regards du vieillard. Tout va s'engouffrer dans cet égout commun, le tombeau! Que de bulles d'air y descendent! Tout ce qui est au beau milieu du courant vogue avec lui d'un cours assuré et triomphant; plus d'un débris dégoûtant entre dans l'égout avec pompe et dignité, et fournit une allusion assez directe aux obsèques d'un grand seigneur. Mais c'est de ce petit morceau de bois que j'ai à m'occuper. D'une manière ou d'une autre, il s'est trouvé détourné du courant, et maintenant qu'il en est hors, voyez en quels écarts il se joue. Que ses mouvements sont bizarres! Dans quels trous, dans quels coins ne se fourre-t-il pas! Le même phénomène a lieu dans la vie. Dès qu'un homme est sorti du cours habituel de l'existence, d'étranges et nombreuses aventures l'attendent avant qu'il lui soit permis de regagner le courant commun et de descendre en paix et en silence dans la tombe commune à tous. Ainsi finit ma comparaison.

Le 20 févrir 17 —, sur les sept heures du soir, une chaise de poste, traînée par quatre chevaux, s'arrêta brusquement devant l'auberge de *la Couronne*, à Reading. La journée s'était terminée de la manière la plus triste. Le vent, la neige et la pluie avaient forcé tous les êtres qui possédaient un gîte à y chercher un abri. Quand la voiture s'arrêta, le postillon fit claquer une dernière fois son fouet, et le marchepied fut ouvert avec ce fracas que les postillons neman-

quent jamais de faire quand ils mènent des voyageurs à quatre chevaux; mais le solitaire occupant la chaise de poste se renfonça dans son coin noir, au lieu d'en sortir avec empressement pour échanger son humide prison contre la flamme pétillante d'un foyer. Trois fois l'hôte, empressé d'offrir ses services, inclina sa tête bien poudrée, essuyant à chaque inclinaison avec la paume de sa main les gouttes de pluie qui s'étaient arrêtées sur son occiput, avant que le voyageur parût se douter qu'il existait au monde un aubergiste de *la Couronne,* et que cet aubergiste était à sa portière.

A la fin cependant, une dame voilée et ensevelie comme une sultane dans une profusion de châles, prit d'une main tremblante le bras qu'on lui offrait, et entra d'un pas chancelant dans l'hôtel. L'hôte reparut l'instant d'après, suivi de tous ses garçons, afin de prendre le bagage de la voyageuse. Le bagage !..... il n'y en avait pas. A cette nouvelle inattendue, le pauvre homme, comme il s'en exprima lui-même par la suite, fut *frappé tout d'une pièce.* On ne comprit jamais au juste ce qu'il voulait dire; mais il est certain que tout changement ne pouvait être qu'avantageux à sa personne rabougrie; et tandis que l'hôte de *la Couronne* restait ainsi dans la perplexité et exposé à la pluie, lorsqu'il pouvait éviter au moins cette dernière, un nouveau message de la dame ordonna qu'on lui procurât immédiatement des chevaux frais, et que la chaise se tînt prête à partir au premier signal. Redoublement de mystère et de perplexité pour l'hôte, qui,

au lieu de continuer son métier d'une manière profitable, le digne homme! courait grand risque de le discontinuer tout à fait par l'effet d'un bon catarrhe et des soins de son épouse et du médecin; mais, par bonheur, le postillon fut illuminé d'une pensée soudaine. Il réfléchit que la pluie n'était pas un arrosement nécessaire à la conversation, et que la neige était un mauvais dissolvant du mystère. Le conclave s'ajourna donc au cabaret, où la matière serait discutée plus à l'aise par les parties qui s'imaginaient y être intéressées.

— Ainsi donc, vous n'avez pas vu sa figure? dit l'aubergiste de *la Couronne*.

— Je ne la reconnaîtrais pas d'avec la grande mère d'Adam, dit le postillon qui avait conduit les chevaux du timon; mais je l'ai entendue gémir comme une roue qui a besoin d'être graissée.

— Vous l'avez dit, poursuivit l'autre postillon, petit vieillard ratatiné et qui depuis longtemps avait dépassé la soixantaine; nous autres postillons, nous voyons d'étranges choses. Mais, foi d'honnête homme, je ne pouvais supporter de la voir souffrir ainsi; j'avais presque autant de compassion pour elle que pour une de mes bêtes.

L'aubergiste fit force compliments au postillon sur une sensibilité dont il apprécia l'intensité en donnant à chacun la monnaie d'une guinée, présent de la dame inconnue. Quand il les vit en belle humeur, c'est-à-dire au milieu de leur second verre de grog, il pro-

céda à leur contre-interrogatoire. Il apprit ainsi qu'ils avaient reçu ordre de se rendre en un certain lieu, sur une vaste bruyère, à environ douze milles de Reading. Ils avaient attendu une heure. Alors était arrivée une voiture de maître, qui contenait la dame voilée et un monsieur. Ce dernier avait aidé la dame à se transvaser d'une voiture dans l'autre, et l'on avait donné ordre de brûler le pavé jusqu'à la destination où ils se trouvaient maintenant.

Ce récit parut apaiser les scrupules de l'aubergiste, scrupules tout pécuniaires et où la morale n'entrait pour rien. Quand tout à coup l'hôtesse, le visage enflammé, tomba comme une bombe au milieu des causeurs. En butte aux éclats de sa femme, l'hôte n'avait que de la poudre pour riposter, et cette poudre était mouillée, en sorte qu'il secoua vainement sa perruque.

— Paresseux, fainéant, musard, mêle-à-tout, bon-à-rien, sot, bavard! la dame qui vient d'arriver est au plus mal. J'ai envoyé chercher le médecin, et sa voiture sera à la porte avant que vous ayez mouché votre vilain nez. Dieu me pardonne mes dix doigts me démangent d'envie de vous l'arracher, drôle que vous êtes!

D'une toute petite voix et avec une très-grande soumission l'aubergiste de *la Couronne* hasarda ces mots:
— Avez-vous vu le visage de la dame?

— Son visage! Ah! il vous faut des visages, et des visages de femmes encore? N'ai-je pas assez de visage pour vous? Vite des excuses.

La bonne dame avait certainement raison. Sa face était assez volumineuse pour en composer deux visages ordinaires. Je serai cependant plus poli que l'hôtesse, et j'apprendrai au lecteur que personne dans l'auberge n'avait encore vu le mystérieux visage de la dame, et qu'elle ne paraissait nullement disposée à le laisser voir.

Cette altercation dans le ménage de *la Couronne* allait se transformer en une bonne querelle en règle, quand arriva le médecin. Il ne fit qu'entrer et sortir de l'appartement de la dame, et envoya chercher un chirurgien, qui, à son tour demanda une nourrice.

A voir l'air agité et mystérieux, les signes et les chuchotements des personnes qui entraient et sortaient de la chambre de la dame, l'aubergiste, ne doutant pas de l'état désespéré de la malade, se demandait lequel de ses deux amis, les deux entrepreneurs de pompes fnnèbres, il favoriserait de cette bonne aubaine. Il se frottait les mains en songeant à l'enquête du coroner, qui, après avoir déclaré la dame *morte par la visitation de Dieu,* ne pourrait se dispenser de faire un excellent dîner chez lui.

Tandis que l'hôte se livrait ainsi à une jubilation anticipée, l'hôtesse était désappointée et furieuse à en perdre la tête de se voir écartée d'un lit qu'elle croyait être un lit de mort. De tous côtés on demandait de la flanelle et de l'eau chaude..... Signe certain de la dissolution prochaine de la malade.

Maître et maîtresse, garçons et filles occupaient le pallier de la chambre et l'escalier, chacun tendant de son mieux l'oreille pour saisir au moins quelques syllabes de ce qui se disait dans l'intérieur; mais un silence de mort continuait à régner, et les écouteurs aux portes se sentaient saisis malgré eux d'un léger frisson.

— Hélas! pauvre dame, c'en est fait d'elle! dit une servante au cœur tendre, dont l'important office était de bassiner les lits; pauvre dame, c'en est fait d'elle! Et avec le coin de son tablier elle s'essuyait le coin de l'œil.

Le 21 décembre, à deux heures précises du matin, un petit cri perçant se fit entendre, et bientôt après la porte fut ouverte à deux battants par la garde-malade, qui parut avec un poupon dans ses bras. Le jeu énergique de ses poumons annonçait assez suffisamment la présence d'un nouvel *individu*. Le lit de mort s'était changé en un lit de vie; un nouvel être était né pour pleurer, pécher et mourir, comme des myriades d'êtres avaient pleuré, avaient péché, étaient morts avant lui.

CHAPITRE II.

Décidément je suis un embarras. — Je commence ma vie par une douzaine de voyages inutiles. — Je trouve un toit et un père nourricier. — Je parle, en savant, de triangle et d'archevêque.

Que faire de l'enfant? terrible question et qui s'est répétée trop souvent dans tous les degrés de la souffrance. De tous les articles imaginables, un enfant est celui dont on se défait le plus difficilement. On se sépare d'une femme sans un trop grand serrement de cœur.... on écarte un ami de son chemin, comme on ferait des décombres, et le cœur reste calme; mais un pauvre enfant, un enfant nouveau-né! — Oh! qu'il y a d'éloquence dans ce faible vagissement! Il pénètre l'oreille et le cœur des étrangers mêmes; il doit agir comme un feu dévorant dans les entrailles d'une mère.

On dépêcha tout le personnel de la maison à la découverte d'une nourrice. On finit par en trouver une. C'était la femme d'un misérable scieur de bois, nommé Brandon. Brandon avait éprouvé un grand nombre des vicissitudes de la vie. Il avait été tour à tour soldat, domestique, matelot, avant d'être scieur. C'était un homme dur, et qui avait des vices, entre autres une

passion inextinguible pour la bière forte et un penchant inébranlable pour les quilles; sa femme était une jolie petite créature, dodue et avenante, dont le visage portait le vermillon de la santé; il ne lui manquait enfin pour être belle, ou plutôt elle n'avait de trop pour l'être, qu'un certain air qu'à mon regret je me crois forcé d'appeler un air commun, faute d'une expression plus douce. Brandon était scieur de long de son métier; mais comme on le trouvait trois jours de la semaine à côté d'un pot de bière, la pipe à la bouche et la boule du jeu de quilles à la main, on ne s'étonnait pas de la misère qui régnait dans son domicile, misère encore rehaussée par sa brutalité. Brandon n'en était pas moins un joyeux compère quand il avait le gousset garni; aussi longtemps que durait l'argent, il était spirituel comme un caniche. Sa femme venait d'accoucher d'une jolie fille, et le cœur de la pauvre mère saignait en pensant au triste sort que l'inconduite habituelle de son mari réservait à son enfant.

En attendant le résultat des recherches, votre humble serviteur criait, et personne n'osait se charger d'un enfant que sa mère allait immédiatement abandonner. Enfin l'une des servantes de l'auberge se rappela avoir entendu dire à madame Brandon, qu'elle se déciderait à allaiter un autre enfant avec le sien, plutôt que de continuer à vivre dans la crasse et la disette du domicile matrimonial. Madame Brandon jouissait d'un excès de santé et de deux mamelles également fécondes, car

une seule n'eût pas suffi, à moins de nous réduire à téter à tour de rôle, la petite Marie et moi. On n'hésita donc pas à faire chercher madame Brandon; mais quand elle apprit que je devais lui être immédiatement confié, et qu'on ne donnerait ni renseignements ni cadeaux en cas d'accidents, tous ses vœux pour l'amélioration de son bien-être et celui de son enfant ne purent la décider à courir un pareil risque. En vain lui offrait-on une guinée et demie par semaine, et le premier trimestre d'avance! une bank-note de dix livres sterling ranima enfin son courage. On m'enveloppa dans la flanelle, et ainsi empaqueté je quittai, avant que la troisième heure de mon âge eût sonné, un toit que je ne puis appeler le toit maternel, pour être lancé sur la mer du monde. Ma mère, folle de souffrance et de douleur, imprima sur mes lèvres gémissantes un frénétique baiser. Au milieu de son angoisse, elle implora pour moi les bénédictions d'un Dieu qu'elle ne songeait point à intercéder pour elle-même, et conjura solennellement ma mère-nourrice, par l'amour qu'elle portait à son propre enfant, d'avoir pour moi les soins religieux d'une mère. La prolongation d'une aussi triste scène pouvant devenir fatale à celle dont les flancs m'avaient porté, on me chassa moi et ma nourrice avant que le jour de ma naissance eût achevé de se lever.

Ce jour se trouvait être un de ceux où le scieur de long consentait à donner de l'exercice à ses bras. Il était parti de bonne heure, et tandis qu'il faisait grin-

cer les dents des voisins du Fossé-à-Scier en aiguisant les dents de sa scie, un ami officieux accourut lui raconter comment sa femme venait d'augmenter sa famille, sans lui demander au moins sa permission. A cette nouvelle, Brandon cesse de faire crier sa scie; il jette sa lime au diable, prend sa lanterne, et, laissant en paix les oreilles du voisinage, il se promet un bien autre tapage chez lui. Le brutal, puisse-t-il être condamné à aiguiser des scies avec de mauvaises limes pendant une moitié au moins de l'éternité! Chemin faisant, il jura... quel terrible jureur que ce drôle!... il jura de m'expulser immédiatement de son toit inhospitalier, et il tint parole. Ma pauvre nourrice, joignant ses pleurs à mes cris, se vit forcée de me reporter à ma mère, malgré la matinée sombre et neigeuse qui se levait tristement sur tant de méchanceté.

Les supplications les plus touchantes, et une addition de cinq livres sterling au pot-de-vin déjà reçu, déterminèrent mistress Brandon à me nicher de nouveau dans son sein et à tenter d'émouvoir la sympathie de son époux. Elle retourna donc vers lui; le drôle, pendant son absence, s'était adjoint deux conseillers, un autre ivrogne et son avarice.

Je me borne à relater des faits; peut-être ne me croira-t-on pas... je n'y puis rien faire... mais je fus trois fois porté et rapporté, chaque voyage produisant cinq livres au scieur, avant que ma petite tête trouvât une place où reposer. Ces événements, que je retrace avec

une exacte fidélité, je les tiens de ma nourrice, la bonne femme me les a racontés cent fois.

Cette journée mémorable dans mes fastes n'était pas arrivée à son midi, que la chaise à quatre chevaux attendait de nouveau à la porte de l'auberge; la dame inconnue y fut transportée, toujours voilée et enveloppée de châles, les postillons s'abstinrent de faire claquer le fouet, mais l'équipage n'en fila pas moins rapidement à travers les rues de Reading, dans la direction du nord. Je n'ai pas la prétention de relater des faits dont je n'ai qu'une vague connaissance; je ne puis dire où allaient cette chaise et la pauvre voyageuse qui l'occupait. Comment vous donnerais-je une description touchante de sensation dont je ne fus pas le témoin? Quand j'ai vu depuis cette dame, et que j'ai su qu'elle était ma mère, je n'ai jamais osé l'interroger sur ce point; mais à en juger par la force, par l'intensité de tous les sentiments bons et affectueux qui la caractérisaient, je puis seulement concevoir que si ce triste voyage fut accompli dans la stupeur de la faiblesse et de l'épuisement, ou même dans l'égarement du délire, ce fut une grande miséricorde du ciel.

Abandonner son enfant nouveau-né! l'arracher tout chaud de son sein pour le livrer au sein glacé, à la tendresse gagée d'une étrangère!... Je crois entendre une prude, empesée puritaine, rigide et craintive observatrice des lois du monde, s'écrier que mon abandon fut un acte d'insigne cruauté. Je ne puis nier

l'acte lui-même, mais je proteste contre la cruauté. Je me range avec orgueil du côté de ma mère outragée; je réponds aux prudes à l'étroit corsage, qu'il y avait plus de courage, plus d'amour, plus de pitié dans cet acte héroïque, que dans les sentiments et la tendresse respectables d'un millier de mères, dont la seule recommandation est une rectitude de conduite facile à qui n'a pas été éprouvé par la tentation, et dont la plus grande jouissance est de tourner en dérision des sacrifices qu'elles n'eussent jamais eu la force de faire, un héroïsme qu'elles ne peuvent comprendre.

Bien des misères et des souffrances furent infligées à un pauvre enfant, je ne le nierai pas; mais j'absous avec empressement de tout crime et de tout blâme celle dont les motifs furent aussi purs, dont toute la vie fut aussi irréprochable que si la vertu elle-même les eût réglés. Que le crime et le remords de mon abandon retombent sur les vrais coupables ! qu'ils pèsent sur eux comme un lourd fardeau; quand au dernier jour ils voudront se lever pour plaider leur cause au tribunal du souverain juge, que la consience de leur crime leur fasse monter au visage le rouge brûlant de la honte, à cette heure où l'adulateur parasite n'osera plus jeter le manteau de la flatterie sur la nudité et la bassesse des grands, à cette heure où les actions des hommes seront pesées dans la balance du juge qui sonde les cœurs.

J'ai déjà dit que Brandon était scieur de long. Nous

l'appellerons désormais M. Brandon, puisqu'il s'est acheté des bottes à revers, un habit à queue de morue, et qu'il tranche du personnage. On le voit beaucoup plus souvent sur la terrasse du jeu de quilles, armé d'un double litre au lieu de la modeste pinte de bière. Il décide, en juge du camp, des bons et des mauvais coups; il pèse les chances des joueurs et prédit l'issue desparties, sa voix enfin est toute-puissante sur toutes les matières en litige *Aux deux Joyeux Scieurs*, près de Lambeth-Walk, au haut de Cut-Throat-Lane (la ruelle du Coupe-Gorge).

Mais tout cela est changé aujourd'hui. Vous chercheriez en vain l'enseigne et la taverne des *Deux Joyeux Scieurs*. Vous direzpeut-être : où sont-ils ? Ce n'est pas l'écho, mais l'archevêque de Cantorbery qui peut vous répondre... car c'est lui qui, de son autorité, vraiment sacerdotale en cette occurrence, a jeté bas tout ce qu'il y avait ici de joyeux; il a démoli la maison; il a bâti un large quai à la place de la jolie promenade plantée d'arbres qui conduisait aux *Joyeux Scieurs*. Cut-Throat-Lane n'existe plus : malgré ce vilain nom, on aimait à la traverser. Ses nombreux tourniquets étaient autant de présents du ciel pour les petits garçons qui, à cheval sur leurs ailes, prenaient gratis un plaisir qu'on leur eût fait payer dans toutes les foires du royaume. On comprend aisément pourquoi les tourniquets déplurent au grand dignitaire. Bâtir, retirer de bons loyers, augmenter la valeur d'une propriété, sauf à détruire les promenades des

pauvres gens, ce n'est là qu'une interprétation perfectionnée de ces mots : *bénéfice du clergé ;* cependant je ne puis m'empêcher de regretter les tourniquets, et je suis désolé pour les bambins que leur tournoiement rapide ait paru au prêtre courtisan un libelle sans fin, ce qui causa leur destruction prématurée.

CHAPITRE III.

Mon père nourricier abandonne la ligne de conduite qui lui avait été tracée. — Je tombe malade. — J'ai la fortune du pot. — Mon baptême. — Départ pour Bath. — Je reçois mes premières leçons dans l'art de la persuasion.

En me plaçant chez les Brandon, on avait stipulé qu'ils quitteraient immédiatement Reading pour n'y plus revenir, aussi longtemps du moins que je serais avec eux. Une main inconnue leur avait fait les avances nécessaires au déménagement.

Nous partîmes donc pour Lambeth, où de nombreux fossés-à-scies devaient fournir à M. Brandon l'occasion d'exercer ses bras. Mais cet avantage se trouva plus que contrebalancé par le grand nombre des jeux de quilles et des tavernes. Mon père-nourricier avait satisfait à sa conscience en venant dans le voisinage des fossés-à-scies : c'était montrer un certain penchant pour les sentiers de l'industrie; mais

tant qu'il toucha, pour les bons soins que je recevais de sa femme, un revenu annuel de dix-huit livres sterling dix-huit shillings, il préféra toujours abattre ou regarder abattre les neuf quilles plutôt que de se maintenir en équilibre sur un étroit plancher, l'orteil appuyé contre une ligne tracée à la craie. Quant à la ligne de conduite qu'il suivit alors, il ne se l'était tracée ni lui-même, ni à la craie; mais voici ce qui arriva. Le surlendemain de notre établissement à Lambeth, étant sorti pour chercher de l'ouvrage et descendant Stangate-Street, il tourna par Cut-Throat-Lane, traversa tous les tourniquets, et s'arrêta devant les *Deux joyeux Scieurs,* destiné à faire le troisième. Tous les jours il retournait chercher de l'emploi, mais il lui fut impossible de dépasser la susdite enseigne.

Cependant M. Brandon ne devait pas être longtemps le roi des scieurs. Soit que mistress Brandon eût trop présumé de son pouvoir nutritif, ou que j'eusse souffert de l'inclémence de l'air pendant les trois voyages de mon jour natal, soit que je fusse naturellement délicat, ou peut-être bien encore toutes ces causes y contribuant, je tombai dans un état de santé déplorable, et le troisième mois n'était pas écoulé qu'une troisième migration devint nécessaire.

Personne ne se montrait, mais nous n'en étions pas moins, mistress Brandon et moi, l'objet d'une surveillance continuelle. Un excellent chirurgien du voisinage de Lambeth trouva, dès le second jour de notre arrivée dans cette résidence, le moyen de se présenter

sous un prétexte quelconque à ma nourrice. Il s'enflamma d'un amour tout soudain pour son poupon, pauvre oiseau destiné au chat, comme disent les bonnes femmes, dans leur pittoresque langage, en parlant d'un enfant qui doit mourir. J'étais à cette époque petit, mais si petit, qu'au risque de paraître puéril, je ne puis m'empêcher de raconter une de mes aventures : Joseph Brandon me plongea un jour jusqu'aux épaules dans un pot à bière. Une aussi sale idée ne pouvait venir qu'à un scieur, à un Joseph Brandon. On ne m'a jamais dit si le pot contenait de la litharge, mais je dois attribuer à cet acte malavisé la tendresse plébéienne que je me suis toujours sentie pour la bière forte et dont il m'est impossible de triompher, même en ce temps de modes françaises et de vins français.

Ma santé devint si précaire qu'une lettre arriva bientôt, signée des initiales E. K. Elle ordonnait un baptême immédiat, et contenait cinq livres sterling pour les frais et dépenses. Mistress Brandon devait se charger de procurer deux personnes décentes pour mes parrains. Une dame se trouverait tel jour, à telle heure, dans l'église de Lambeth, pour remplir les fonctions de marraine.

Je devais être baptisé Ralph Rattlin, et continuer à passer pour leur enfant jusqu'à nouvel ordre; Ralph Rattlin Brandon était donc le nom auquel j'aurais à répondre. Il s'agissait de trouver ces deux personnes décentes. Joseph Brandon n'ayant pas approché de l'ouvrage depuis une couple de mois, crut que cette

longue paresse, pour ne rien dire de ses bottes à revers, lui donnait des droits incontestables à ce titre. Le second de mes parrains fut un marchand de poissons, nommé Ford; il était ruiné et pensionné de la Corporation des Poissonniers qui l'envoya mourir plus tard dans une de ses maisons de charité à Newington. C'était un triste réprouvé que le vieux Ford, méchant par nature, ivrogne par habitude, et repentant par méthodisme. Son temps se trouvait ainsi également partagé entre le péché, la boisson et la contrition. Son sommeil était un péché continuel; toute la nuit, il avait la fièvre dans la tête, et ses blasphèmes tenaient la maison éveillée. Notre fiacre roulait vers l'église, quand mon très-honoré parrain, Ford, dit qu'il trouverait fort drôle de me voir descendre dans l'enfer avant lui; car à coup sûr, j'étais né pour pécher, j'étais un enfant de colère, un héritier du royaume de Satan. Ces affreuses paroles indignèrent ma bonne nourrice, qui, n'écoutant que sa colère, enfonça ses ongles dans les deux joues du mauvais plaisant, et y laissa des cicatrices si profondes, que Ford les emporta neuf années plus tard dans la tombe.

Ford s'était préparé à remplir ses fonctions de parrain par de copieuses libations de sa liqueur favorite, le gin; il fallut le griser tout à fait pour le décider à aller jusqu'au bout de la cérémonie. Jusqu'à ce jour ma nourrice n'avait pas vu le visage de ma mère. A son entrevue avec elle, le jour de ma naissance, leur agitation à toutes deux et l'obscurité de la salle avaient

empêché mistress Brandon de distinguer suffisamment les traits de la malade, pour la reconnaître un jour, quoique celle-ci ne cherchât pas à se cacher. Aussi quand notre fiacre s'arrêta à la porte du cimetière au milieu duquel l'église était située, mes deux parrains mirent pied à terre, et ma nourrice en fit autant pour elle et pour moi; mais mistress Brandon eut beau examiner la dame voilée qui descendait d'un carrosse à quelque distance, elle ne put se rappeler si elle l'avait déjà vue.

J'ai toujours été malheureux en fait de cérémonies religieuses. Le vieux Ford chancelant d'ivresse, et, la face ruisselante de sang, était un spectacle hideux. Brandon le tenait par le bras, et, je dois le dire à sa louange, sa conduite et sa mise étaient également décentes. La dame étrangère nous gagna de vitesse, et fut la première auprès des fonts-baptismaux. Le ministre voyant l'état de Ford, refusa de poursuivre la cérémonie. Le sacristain répondit pour lui, tandis qu'on le conduisait hors de l'église. Alors la cérémonie continua, et la dame parut éviter de regarder son futur filleul. On me baptisa Ralph Rattlin. La dame signa la dernière, et le clerc emporta immédiatement le registre avec une guinée que la dame lui glissa dans la main. Pour la première fois, elle pencha sur moi son visage voilé. Je devais être un poupon de bien chétive apparence, car ma marraine ne m'eut pas plus tôt régardé que, poussant un cri d'amertune et saisissant le dos des bancs, elle se traîna à pas lents hors de l'église.

Deux ou trois des spectateurs ainsi que M. et mistress Brandon, s'avancèrent pour la soutenir; mais le prêtre, qui semblait avoir eu un entretien préliminaire avec elle, leur fit signe de s'arrêter. Ce fut une triste journée.

Au sortir de l'église, on poussa le vieux Ford dans le fiacre, et Joseph Brandon, justement irrité de sa conduite, ou peut-être bien furieux de n'avoir pas vu la figure de ma marraine, attendit à peine que la voiture fût en mouvement pour donner une terrible rossée au vieux méthodiste. Mistress Brandon faillit avoir une attaque de nerfs, et Ford garda le lit toute une semaine.

Quand je réfléchis à la singulière comédie de mon baptême, j'ai grand peur de n'être sauvé qu'à demi des griffes du diable, aussi je n'hésiterais pas à recommencer si je ne craignais la dépense.

J'étais à peine chrétien que tout fut en mouvement dans la famille Brandon pour notre départ de Lambeth. La faculté ordonnait mon transport immédiat à Bath, où je devais être plongé tous les matins dans une source alors en grand renom. Je restai trois ans à Bath. Joseph Brandon, se croyant désormais un personnage, passa tout ce temps les bras croisés. La troisième année de notre séjour fut signalée par un événement aussi triste qu'imprévu. La petite Marie, ma sœur de lait, mourut. Marie, si robuste et si rosée, Marie mourut, et le rejeton frêle et rabougri, qui penchait déjà la tête, supporta la vie et se redressa. Cette mort

me rendit encore plus cher à ma nourrice, et Joseph Brandon lui-même apprit à m'aimer; l'intérêt personnel est un grand maître. Il savait que si je m'en retournais *ad patres* il lui faudrait retourner à l'ouvrage. Aussi me prodiguait-il tous les petits soins; lui-même me conduisait à la source, il ne permettait à aucun autre de m'y plonger. Quand je fus plus âgé, que d'histoires il eut à me raconter sur mes palpitations et mes prières au moment de faire ce vilain plongeon. Je lui offrais un millier de baisers et tous mes joujoux, s'il voulait consentir à ne pas me mettre dans cette eau froide, pour une fois seulement. Il me parlait aussi d'un certain docteur Buck, qui s'était tout à coup amouraché de moi; comme auparavant le chirurgien de Lambeth qui me prescrivait un régime et m'envoyait des médecins et du vin de Porto; tout cela, disait Brandon, par pure philanthropie. Il me disait aussi combien je haïssais ce docteur Buck, et quels yeux je lui faisais quand il adressait à mon père nourricier cet horrible commandement : Brandon, fais-lui faire le second plongeon.

CHAPITRE IV.

Le voisinage du clergé m'empêche de prêcher. — Je plaide la cause du vulgaire, et je prouve que ni les humbles ni les bas placés ne sont nécessairement des hommes vils... Aussi peut-on se dispenser de lire ce chapitre.

Grâce à mes plongeons, au vin de Porto et aux médecines du docteur Buck, l'âge aussi y aidant, mes membres commencèrent à se développer, mes joues à se couvrir de l'incarnat de la santé. J'ai déjà dit que la petite Marie, ma sœur de lait, était morte; mais vers ce temps, le scieur de long ne s'imagina-t-il pas qu'il importait à la postérité que la dynastie des Brandon ne finît pas faute d'un héritier! Il avait tort sans doute, mais on peut dire pour le justifier d'avoir interprété tout bêtement le commandement divin: Croissez et multipliez, que M. Malthus n'avait pas encore corrigé les erreurs de la souveraine intelligence, et que miss Henriette Martineau n'avait pas encore commencé son pèlerinage à la recherche du frein à imposer, etc., etc. (1). Aucun prétexte ne me retenant plus à Bath, et mon digne père nourricier ne pouvant

(1) Voyez les *Contes sur l'Économie politique*, par miss H. Martineau.

plus rester à rien faire, nous changeâmes de résidence, et notre petite famille se mettant à la recherche des fossés-à-scier et du bonheur, vint occuper l'une des moins laides maisons de Felix-Street, dans le voisinage de Lambeth-Marsh.

Cet endroit ne nous parut pas, après plusieurs jours d'expérience, suffisamment favorisé des bénédictions du ciel, et nous nous logeâmes dans Paradise-Row, à quelques toises de l'hôtel de notre révérend père en Dieu, *sa grâce* l'archevêque de Cantorbéry. Je mets un amour-propre louable à montrer que j'avais un respectable (ce n'est pas précisément l'expression), un grand voisin. « Je ne suis pas la rose, dit la fleur dans l'allégorie persane, mais j'ai vécu près de la rose. » Je ne fleurissais pas dans le jardin de l'archevêque, mais je fleurissais sous son mur, à l'extérieur il est vrai. Le mur est maintenant démoli, et des rangées de maisons se sont élevées en son lieu et place. J'avais un grand penchant à discourir sur l'instabilité des choses humaines, au moment où j'ai terminé ma dernière période; mais j'ai changé d'avis, et ce changement même, commentaire pratique du texte que j'avais pris, me dispensera de la peine d'en écrire un.

Notre nouveau logement, dans Paradise-Row, était trop grand pour notre famille. Nous hébergeâmes de nouveau le vieux Ford, et je crains bien que Paradise-Row soit le seul paradis où il loge jamais. Le terrible homme que mon parrain, le vieux Ford ! Le contraste de ses prières et de ses blasphèmes, de ses hymnes

et de ses chants d'ivrogne, de son audace et de ses remords, de ses gémissements et de ses éclats de rire, le faisait détester et fuir par tout le monde. Le feu de l'enfer, à l'en croire, ne cessait de flamber devant ses yeux. Le Nouveau-Testament dit qu'il n'y a pas de salut pour celui qui a maudit le Saint-Esprit; on voyait Ford, dans la frénésie de son désespoir, insulter pendant une heure à cette auguste portion de la très-sainte Trinité, et se battre la poitrine dans l'angoisse du repentir. Beaucoup de gens traiteront de pure folie la conduite de mon parrain; mais mon parrain n'était pas plus fou que la plupart de ces méthodistes exaltés dont les prédicateurs gouvernaient alors sans contrôle la grande masse du bas peuple. Deux fois la semaine nous avions assemblée le soir; je n'avais alors que cinq ans, mais je me rappelle très-distinctement que notre plus grande chambre sur la rue était remplie de fanatiques à genoux. Le vieux Ford était au centre de la salle. Deux hypocrites à cheveux plats se tenaient de chaque côté du réprouvé, et, braillant d'une telle force que la sueur dégouttait de leurs fronts, ils suppliaient le diable de sortir de lui. Les exclamations et les hurlements de l'audience étaient effrayants, et cette comédie tragique eût déshonoré toute autre secte vivant dans le giron de la civilisation.

Je vais désormais me confier à ma mémoire; jusqu'ici j'ai mis à contribution les souvenirs de M. Brandon, et plus souvent ceux de ma nourrice. Ce sont mes propres sensations que je vais décrire. Si je

dois mesurer ma vie aux souffrances et aux agitations de mon âme, je suis déjà un vieillard. J'ai vécu des siècles. Je suis loin, bien loin des lieux où j'ai mis à la voile. Quand je jette les yeux en arrière sur le vaste océan que j'ai traversé, je le vois couvert d'un brouillard presque aussi épais que celui qui s'épaissit devant moi. Arrêtons-nous cependant. Je crois voir quelques rayons de soleil percer lentement ce brouillard, et lutter contre son obscurité; bientôt les flots lointains se détachent purs et transparents; ils semblent se jouer et folâtrer sous la lumière: c'est l'aurore de l'innocence. Combien ces vagues lointaines semblent rapprochées des cieux! elles rencontrent l'horizon et se confondent avec lui. Ces vagues brillantes sont les heures de mon enfance, les heureuses sensations qui les ont remplies. A mesure que l'océan de la vie se déroule, les flots s'amoncellent et mugissent; à mesure que je m'éloigne de l'horison de mes premiers souvenirs, le ciel semble aussi me fuir. L'orage est suspendu sur ma tête, l'abîme mugit sous mes pieds, devant moi s'épaississent les ténèbres et la nuit d'un avenir inconnu. Où tournerai-je les yeux pour chercher ma consolation, si je ne les tourne sur la vaste étendue que j'ai traversée? Ma barque glisse sur les flots, sans un pilote pour régler son gouvernail. Que sert d'anticiper des périls qu'on ne peut ni prévenir, ni prévoir? Pourquoi pâlir d'avance en songeant aux rochers que la nature a cachés sous la vague, pour que la mort surprît le nautonier et lui épargnât de

longues angoisses? Ne me suffit-il pas de savoir que je dois tôt ou tard faire naufrage, et que, semblable à la barque dont les débris sont épars sur le sable, ma dépouille mortelle sera ballottée par les flots avant que les éléments les plus purs de son essence s'élèvent et traversent les espaces infinis de l'immortalité? Je veux me reporter sans cesse aux jours de mon enfance, je veux vivre dans le passé. La mémoire est une magicienne; elle préparera pour moi le philtre de Médée, et me rendra ma jeunesse. Oui, je veux jouer encore aux billes, je veux faire courir mon cerceau... en imagination du moins.

Je me confie désormais à mes propres souvenirs. Si le lecteur voyait dans cette histoire une chronique de mes sensations plutôt qu'une série d'événements, il se rappellera que dans la première jeunesse les sensations sont des événements réels, puisqu'elles contiennent le germe des actions futures et des destinées. Le cercle où l'enfance est quelquefois réduite à se mouvoir peut paraître trivial; les circonstances qui l'entourent peuvent être prosaïques, les personnes avec qui elle est obligée d'être en contact peuvent être salement vêtues et d'une nature également sordide; mais son âme, si l'enfant la conserve pure comme il l'a reçue des mains du Créateur, est un diamant sans tache, un inestimable joyau que trouvent trop rarement et qu'apprécient trop peu, quand ils le trouvent, ceux que le hasard a faits grands et riches. Rien n'est bas de ce qni appartient à l'exercice de l'intelli-

gence. Le talent qui décrit des scènes empruntées aux situations les plus communes de la vie n'est pas pour cela un talent commun, la description qu'il en fait n'en est pas pour cela triviale. L'orgueil et le mépris de nos semblables annoncent au contraire un cœur bas, et sont une preuve de la bassesse innée de l'âme : cela nous explique comment ces hommes qui ne frôlent que la soie, qui marchent sur de riches tapis, dorment sur l'édredon, et se font rouler en carrosse, sont quelquefois plus vils que les derniers des manants éclaboussés par leurs roues.

J'ai soutenu chaudement cette thèse, parce que la première partie de ma vie se passa parmi cette classe qu'on appelle dédaigneusement : la basse classe. Les portraits de Brandon et de Ford surtout ne seraient guère propres à la réhabiliter; mais celui de ma nourrice, de ma bonne nourrice est si différent ! Si je décris fidèlement ces gens du peuple, ils ne manqueront pas de paraître communs et petits à ceux qui s'arrogent l'épithète de grands. Pour moi, je tiens qu'il n'y a de *bas* sous le soleil que la bassesse des sentiments; partout où il y a utilité il y a honneur ; or, qui s'avisera de contester l'utilité du plus humble artisan, de l'artisan qu'en règle générale on méprise, quoiqu'on l'honore par exception et par caprice. J'ai souvent trouvé parmi les gens du commun une horreur de toute action vile, un dévouement sublime, une patience indomptable dans la misère, ce courage moral enfin qui constitue ce qu'on appelle héroïsme dans le grand monde. Je puis

assurer encore aux admirateurs des grands, qui, ne refusant pas l'héroïsme aux gens de rien, leur contestent ce sensualisme exercé, cette perversité calculée, qui font la réputation du beau monde, et surtout le romanesque et le grandiose des passions, je puis assurer à ces messieurs que les mauvaises passions des petites gens sont tout aussi gigantesques que celles des grands; que leur perversité s'exerce sur une échelle tout aussi haute, et qu'enfin leurs notions du vice ne sont ni moins raffinées, ni moins étendues que celles du roué fashionnable, voire même celles du despote couronné.

Quant à la vigueur de l'intelligence, j'avoue que l'intelligence du peuple est rarement cultivée par cette instruction qui consiste dans les mots. Elle ne fait qu'entrevoir une partie plus ou moins restreinte des sciences; mais si cette intelligence est comprimée, elle n'en est que plus vigoureuse. C'est un nain, avec les muscles et les nerfs d'un géant, et son étreinte est terrible quand elle saisit un des objets placés à sa portée. Le général qui a vaincu des armées et envahi de vastes contrées, le ministre qui a ruiné des royaumes, le jurisconsulte qui a prouvé que l'injuste agression du premier était conforme au droit des gens, que les prévarications du second étaient licites, n'ont jamais déployé, dans la crise de leurs vies et de leurs travaux, le quart de la sagacité et des ressources d'esprit dont l'artisan doit souvent faire preuve pour donner du pain à sa famille, ou le marchand pour

conserver ses pratiques, faire honneur à ses engagements, et éviter finalement le dépôt de mendicité. Pourquoi donc l'exercice de l'intelligence serait-il qualifié de *bas* lorsqu'il s'agit d'un ouvrier; et de vaste, profond, glorieux, lorsqu'il s'agit d'un politique? Ne font-ils pas un même usage d'un même don départi par le Créateur à toutes ses créatures? A ce titre, le soleil aussi devrait être déclaré *bas* et vil puisqu'il répand ses rayons sur le chaume aussi bien que sur le toit doré du palais. Je finis par répéter ma proposition : Rien de ce qui a une âme n'est nécessairement vil; il n'y a de bas que la bassesse des sentiments.

CHAPITRE V.

Première leçon dans l'art de la guerre. — Je m'impreigne d'un mauvais esprit. — J'apprends à lire par intuition et à combattre par pratique. — Je vais à l'école chez un vieux soldat. — Je suis un bon garçon, ce qui ne me sauve pas du fouet.

A six ans, ma santé était solidement établie, mais cet établissement ébranla celui de Joseph Brandon. Je n'étais plus l'enfant malade qui réclamait des soins constants et une nourriture recherchée. On fit savoir à mes parents nourriciers que la rente trimestrielle,

qui leur était payée à mon intention, serait considérablement réduite. L'indignation de Joseph Brandon ne connut pas de bornes. Il se regardait comme gravement lésé. Jamais sinécuriste, dont on rogne le traitement, ne prostesta avec plus de véhémence contre la violation de ses droits sacrés. Mais sa colère ne devait pas s'exhaler en vaines déclamations. Le scieur de long n'était pas homme à se contenter de paroles. Il déclama toute une heure sur la folie de sa femme qui lui avait fourni les moyens de s'engraisser d'une si longue oisiveté ; puis il menaça de porter le marmot au dépôt de mendicité. Enfin, pour raccommoder les affaires, il battit ma pauvre nourrice et faillit lui casser un bras. Cette tragédie se termina par le dénouement obligé :

— Changement de décors : une taverne ; le scieur de long est couché ivre-mort sur une table inondée de porter. —

Cette scène est la première qui ait fait sur moi une forte impression. Malgré mon extrême jeunesse, je compris que j'étais la cause des mauvais traitements soufferts par ma nourrice. Je l'aimais tendrement, j'intervins dans cette lutte inégale. Je plaçai mon petit corps entre madame Brandon et son brutal époux. J'égratignais ses mains dès qu'il en laissait retomber une. J'abîmais sès chevilles de coups de pied, je criais, je criais... j'étais dans un transport de rage. C'était le premier. Le démon de la colère soufflait pour la première fois sur le charbon caché dans mon cœur, et la

flamme m'étouffait déjà. Désormais elle sera prompte à s'allumer, mais prompte aussi à s'éteindre. Elle consumera trop vite pour durer. Je date de cette époque mon existence intellectuelle. Je contemplais ma pauvre mère qui sanglotait, j'apprenais ce que c'était que d'aimer par la peine que me faisait sa peine, et mon amour ne trouvait pas d'autre expression qu'un torrent de larmes. En regardant son tyran, j'appris aussi ce que c'était que haïr, et je m'efforçais de soulager mon brûlant désir de vengeance par des cris sauvages, des égratignures et des coups de pied. Le vieux Ford, témoin du vacarme, et qui s'en amusait comme d'un combat de coqs, quoique ma pauvre nourrice se bornât à recevoir les coups; le vieux Ford me voua dès ce jour une affection toute spéciale. Il déclara que j'étais un gaillard suivant son cœur, c'est-à-dire possédé du diable.... Il me pronostiqua le gibet, où, tout vieux qu'il était, il espérait me voir monter. Il pria ensuite le Seigneur de sauver mon âme comme un tison ardent que l'on tire du feu. Il me prit alors par la main, et me conduisit chez le débitant de genièvre le plus voisin; il me fit goûter ce poison nauséabond; il me dit que j'étais un petit homme, et que c'était une chose glorieuse que de savoir se battre. Plaçant mes grêles poignets dans la position voulue : — Mille tonnerres! dit-il, à moins d'être un lâche, il faut rendre coup pour coup. Une leçon comme celle-là ne s'oublie jamais. Je grinçais des dents en l'écoutant... Je serrais mes poings, je regardais d'un air sauvage autour de

moi comme si j'avais cherché quelque chose à tuer. J'étais en bon train pour devenir un petit tigre. Par ce que j'éprouvais alors, je conçois aisément quel démon de cruauté a fait agir ces monstres couronnés qui se réjouissaient dans le sang et dans le spectacle des supplices. La flatterie ayant fortifié en eux dès l'enfance toutes les mauvaises passions, ils n'en sont plus que les terribles instruments; et cette cruauté, comme un cheval sans mors, les emporte malgré eux. Mais cette leçon, comme une tigresse en pourrait donner à ses petits, eut son calmant, sinon son antidote, dans le tendre amour que je portais à ma nourrice, quand à mon retour je me jetai dans ses bras et demeurai suspendu à son cou. Depuis ce jour néfaste, j'ai été sujet à de terribles accès de colère; mais, fort heureusement pour moi, il y a longtemps qu'ils sont devenus très-rares.

Le lendemain matin, maître Joseph Brandon rentra malade au logis. S'il n'était pas humilié, il était du moins fort abattu de sa déconfiture. Il avait maintenant trois enfants sur les bras, trois enfants de sa chair, ce qui lui imposait l'impérieuse obligation de fuir les jeux de quilles, et de scier de nouveau du bois. Malgré tous ses vices et sa rudesse, il était vraiment fou de son nourrisson; il ne tarissait pas d'éloges sur mon courage à l'attaque. C'était une fête pour lui, dès qu'il eut trouvé de l'ouvrage, de m'emmener à son fossé-à-scier, de me laisser jouer sur les troncs d'arbres ou les planches, et de partager avec moi son

repas du midi et son pot de porter. Je passai toujours pour son fils aîné, les voisins ne me connaissant pas sous d'autres nom que Ralph Rattlin Brandon. Je dois dire, à la louange de mes parents nourriciers, que, tout gens du commun qu'ils étaient, ils surent garder un secret beaucoup mieux que des gens du grand monde. A sept ans je commençais à me houspiller avec les petits polissons que je rencontrais dans les rues. La bonté de mes habits scandalisait les petits sans-culottes. C'est une rude besogne pour un Don Quichotte de sept ans que de combattre ainsi par monts et par vaux. Le vieux Ford eut plus d'une fois à essuyer le sang qui ruisselait de mon nez, et à appliquer sur mes meurtrissures des emplâtres de papier gris, trempé de vinaigre. Ce pansement était accompagné de paroles encourageantes. Mais il finissait toujours par prédire la corde à son filleul, et par se promettre de vivre assez longtemps pour voir son exaltation.

Je n'ai encore été ni pendu, ni même noyé, quoique plus d'une fois je l'aie échappé belle, et cependant le vieux Ford est depuis trente ans en terre. La seconde partie de la prophétie ne pouvant donc plus s'accomplir, j'entrevois l'espoir d'échapper également à la première.

Vers cette époque, je commençai à remarquer les visites d'une dame qui venait me voir à de longs intervalles. Elle semblait bien heureuse de mes caresses, mais ne montrait aucune faiblesse. Elle passait

pour ma marraine, et l'était bien certainement. Elle s'assurait par un examen minutieux si j'étais parfaitement propre, et m'apportait toujours un grand nombre de friandises que mes frères et sœurs, les enfants Brandon, véritables petits cormorans, m'aidaient à dévorer aussitôt après son départ. Ma nourrice recevait en outre un présent, soigneusement dissimulé aux yeux de son seigneur-lige. Je ne ne puis me rappeler plus de quatre de ces visites angéliques, oui, vraiment angéliques si l'on considère la rare beauté de la visiteuse. Sa personne et ses traits remplissaient si bien alors l'idée que je me faisais des bienheureux habitants du ciel avant la création de l'homme! Jamais je n'ai pu la remplacer par rien de plus beau. Le lecteur apprendra bientôt comment, à un âge si tendre, j'étais si bien instruit en ce qui regarde les anges et la Genèse.

A huit ans on m'envoya à l'école ; je savais déjà lire; où avais-je ramassé cette science, c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mes parents nourriciers étaient tous les deux d'une crasse ignorance. Peut-être le vieux Ford m'avait-il enseigné l'alphabet. C'est là un des mystères que je n'ai jamais pu dénouer. Il est étrange qu'une affaire si importante se soit totalement effacée de mon souvenir, et que je ne me rappelle pas une seule leçon, tandis que tant de petits événements sont classés clairement et distinctement dans ma mémoire Mais il en est ainsi.

J'allais donc à l'école chez un vétéran mutilé dont le squelette était complété par une jambe de bois,

magister-instructeur également fort sur la discipline et sur l'A, B, C, D.

Je me rappelle bien le vieil Isaac et sa grande fille au cou de cigogne! La fillette était droite comme un I; et cependant, soit coquetterie, soit originalité, on la voyait toujours dans la chapelle méthodiste avec son menton à fossette redressé par une busc d'acier, et ses belles épaules sanglées par des courroies si étroites, que sa gorge de cygne et son buste exubérant ne pouvaient tenir dans son corset. Cet appareil, bon pour corriger les difformes, mais employé ici avec des courroies écarlates au service de la beauté, produisait une singulière impression sur les sens du spectateur.

J'ai souvent pensé, dans un âge plus mûr, à la fille d'Isaac, et j'avoue que jamais toilette n'a produit sur moi un plus piquant effet que ces courroies et ces ferrailles; la drôlesse ne les portait jamais chez elle. Peut-être était-ce une imagination de son père vieux soldat, qui avait pour devise : l'œil fixe, la tête haute! N'importe à qui revenait l'honneur de l'invention, elle était du goût de sa fille. « L'œil fixe! la tête haute! » est un mot d'ordre aussi bon pour les dames que pour les conscrits, et elles s'y conforment à merveille.

Voici les faits les plus importants que me rappelle cet établissement scolastique. Un soir on me donna pour tâche et j'appris par cœur les deux premiers chapitres de l'Évangile selon saint Jean. Je me sou-

viens aussi qu'un gâteau aux groseilles vertes, tout prêt à cuire, était exposé en évidence sur un châssis de l'école quinze jours avant les vacances de la Saint-Jean. Ce friand morceau devait être partagé, l'heureux jour de la clôture des classes, entre tous les garçons qui auraient quatre francs à donner. Nous étions quarante ou cinquante écoliers. J'oubliais de parler des instructions qu'Isaac avait reçues en ce qui me regardait. Il devait me punir toutes les fois que je le mériterais, mais il lui était expressément défendu de me frapper ou de me faire pleurer. Je méritais le fouet deux ou trois fois par jonr, et je le recevais régulièrement. Mais dans quelle déception m'entrenaient les coups de verges d'Isaac, et combien je les regrettai quand je connus plus tard l'*article à fond!* Le vieil Isaac n'aurait pas rempli plus délicatement son office s'il eût voulu chasser une mouche du duvet des joues d'une dame.

CHAPITRE VI.

Ce chapitre montre d'une manière méthodique comment on trouve une croyance en perdant toute religion, et comment on procure une vocation aux personnes de toutes les vocations.

Je venais d'apprendre ce que c'était que la colère; j'avais reçu une première leçon de pugilat; mon

âme devait bientôt s'ouvrir à des spéculations d'une nature plus haute. Tous les fantômes de la superstition et d'une religion timorée fondirent sur moi comme une troupe de bandits, et enchaînant d'abord mon âme stupéfaite d'effroi, relâchèrent ensuite ses liens et la condamnèrent à s'égarer avec toute l'extravagance du jeune âge dans les affreux royaumes des songes hideux et des visions qui n'en sont guère moins effrayantes pour s'offrir à l'homme éveillé. Je devenais poëte.

Ma nourrice, qui avait toujours été un peu dévote, fréquentait l'église ou la chapelle la plus voisine. Satisfaite d'entendre les paroles de Dieu, sans se troubler l'esprit de toutes les subtilités des différents dogmes qu'elle n'eût d'ailleurs pu comprendre, elle se confiait en la grâce divine, s'agenouillait, priait avec humilité de cœur, et s'en retournait consolée.

Le vieux Ford était un méthodiste furieux; il avouait que toute réforme lui était impossible; et, comme il vidait chaque jour la coupe du péché jusqu'à la lie, il cherchait un antidote dans les longues prières et la *foi surabondante.* L'onction avec laquelle il se frappait la poitrine et s'écriait : Je suis un misérable pécheur! n'était surpassée que par la vérité de cette confession. Mistress Brandon n'assistait aux meetings (1) que Ford tenait à la maison avec d'autres

(1) Assemblées publiques.

méthodistes que lorsqu'il ne s'était pas enivré ; aussi n'y assistait-elle que rarement ; et M. Brandon jamais.

Tant qu'il porta des bottes à revers, il fut optimiste et sa philosophie tout épicurienne; tant qu'il toucha quatre-vingt bonnes livres par an et qu'il n'eut pas de famille, jamais homme ne fut plus jovial et plus heureux. Il avait dans la Providence une confiance aveugle. Il se vantait d'appartenir à l'église anglicane, parce qu'elle était *si respectable*, et qu'il aimait les orgues. Cependant il n'allait jamais à l'office du matin, faute d'être rasé à temps, et jamais à l'office de l'après-midi, parce qu'il ne pouvait se dispenser de faire un petite somme après son dîner. Quant au service du soir, on n'y voyait que des domestiques, et c'eût été compromettre ses bottes à revers. M. Brandon tournait en ridicule la piété de sa femme et la ferveur fanatique de son hôte; il se contentait pour lui d'appartenir *à la grande église.* Mais quand l'accroissement de sa famille et le décroissement de son revenu le forcèrent de nouveau à travailler, il redevint morose et très-vacillant dans sa croyance.

La révolution française était alors à sa plus grande crise, et les excès les plus sauvages trouvaient des prôneurs. L'égalité était universellement invoquée dans l'établissement religieux comme dans l'établissement politique; l'excitation se communiquant au delà du détroit comme par une chaîne électrique, atteignit les fossés-à-scier. Brandon se grisa, par un

beau samedi, avec une poignée de ces nouveaux niveleurs, et quand il s'éveilla le dimanche, il découvrit subitement qu'il avait encore à chercher une croyance. Alors commencèrent ses promenades dominicales. Il errait de congrégation en congrégation, tenant son fils Ralph par la main. Il parcourut ainsi tous les temples, toutes les chapelles, tous les meetings de la métropole et de ses vastes environs. Je ne crois pas qu'un seul des endroits consacrés au culte ait échappé alors à nos perquisitions. Je me rappelle très-bien que les pompes extérieures du catholicisme romain frappèrent vivement l'esprit de mon père-nourricier. Nous répétâmes trois et quatre fois notre visite à la chapelle catholique, honneur que nous ne rendîmes qu'à elle seule. Le résultat de tous ces pèlerinages est facile à imaginer. Il en est de l'esprit vide et excité comme de l'estomac qui crie famine : il se contente des plus vils rebuts pourvu qu'ils le remplissent et qu'ils le soûlent. Nous tombâmes enfin sur un guêpier de méthodistes enragés, plus hideux encore dans leur exaltation et plus exclusifs que la secte de Ford : cette congrégation s'était recrutée dans la lie du peuple, à douze ou treize exceptions près, et ces douze ou treize membres avaient décidément perdu la tête. Le pasteur était un rusé cafard qui s'engraissait des stupides illusions de ses brebis. Ils professaient la doctrine de l'élection visible. Cette élection se manifestait par un appel direct.... cet appel était une visitation du Saint-Es-

prit, visitation rendue évidente par l'espèce d'accès d'épilepsie où devait tomber l'élu. L'élection était beaucoup plus authentique si elle avait lieu en pleine congrégation; l'élu ne pouvait faillir désormais: ses péchés, s'il en commettait ensuite, n'étaient pas les siens, mais ceux du mauvais esprit qui habitait en lui et qu'il pouvait chasser quand il lui plaisait, redevenant par cette simple expulsion aussi pur qu'auparavant. Quant au reste du monde, tous ceux qui n'étaient pas ainsi appelés étaient dans un état de réprobation certaine et sur la grande route de la damnation. Tout ce beau dogme, comme on le sentira aisément, fut longtemps un grimoire pour moi; mais ce que je compris trop bien, ou ce que je m'imaginai du moins comprendre, ce furent les terribles images des tourments éternels et la certitude qu'ils m'étaient réservés. Soit inattention, soit manque de compréhension, ce tableau hideux fit d'abord peu d'effet sur moi; mais, peu à peu, les figures s'en détachèrent, les couleurs en ressortirent, et mes transes commencèrent.

Les doctrines de ces Catésiens (la secte était ainsi appelée du nom du révérend M. Cate, son ministre et soi-disant fondateur); les doctrines de ces nouveaux Catésiens n'étaient pas nouvelles, pour la honte de l'humanité, mais elles s'accommodaient avec la grossière intelligence, avec les passions violentes de Brandon, et surtout avec son misanthropisme nouveau. Quand mon père nourricier rentra chez lui, après

avoir assisté un second dimanche à l'assemblée des Catésiens, il déclara qu'il allait rétablir l'ordre dans sa maison. Les nouveaux règlements établis par le scieur de long auraient satisfait le dévot sir Andrew Agnew lui-même : le gigot de mouton fut retranché, la promenade à la campagne supprimée ; en revanche, on devait aller quatre fois par jour au meeting. Ford lui-même trouva la réforme trop dure, mais Brandon voulait hâter la visitation du Saint-Esprit ; il lui tardait de pouvoir pécher impunément. M. Cate lui avait dit qu'il était dans la voie de la perdition ; il s'évertuait donc de son mieux pour attirer le Saint-Esprit, mais le Saint-Esprit ne venait pas. Mistress Brandon n'attendit pas si longtemps cet honneur qu'elle ne souhaitait pas. Ma bonne nourrice était enceinte une quatrième fois. M. Cate la fit tomber dans des spasmes nerveux par la peinture fanatique des agonies d'un enfant nouveau-né, brûlant dans les flammes éternelles parce qu'il était mort avant d'être élu. Cependant Brandon commença à se lasser de l'attente et des longues prières, et peut-être aussi des visite trop fréquentes de M. Cate ; il redevint sujet à ses accès alternatifs d'intempérance et de désespoir religieux. Un dimanche, il me fit lever de bonne heure, et je supposai que nous allions, suivant notre usage, assister au meeting du matin. Nous nous dirigeâmes en effet vers la grande salle qui nous servait de chapelle, et nous étions près d'y arriver quand la porte entrebâillée d'une taverne voisine répandit des bouffées

d'odeurs empestées dans l'atmosphère embaumée du sabbat. Mon guide hésita.... Il fit encore un pas vers le meeting, mais sa tête restait tournée du côté de la taverne.... il s'arrêta.

— Ralph, dit-il, n'avez-vous pas vu M. Ford entrer dans la taverne?

— Non, papa, répondis-je; je ne crois pas que M. Ford soit levé.

— Nous ne risquons rien d'entrer et de voir: car je ne dois pas permettre qu'il déshonore une maison décente comme la nôtre en se grisant le dimanche.

Brandon entra et je le suivis. Il me tenait par la main. Je n'avais d'ailleurs pas plus de répugnance pour la taverne que pour le meeting. Il rencontra plusieurs de ses compagnons les ouvriers scieurs. Comment, sans avoir l'air fier, refuser de trinquer avec eux? Chacun voulut payer sa pinte de jeune bière (purl); un galon d'excellente ale fut ensuite placé sur la table de marbre; pour en rehausser le goût, Brandon fut d'avis d'y jeter une pinte de genièvre; son voisin fit rougir le tisonnier et l'y plongea, afin de faciliter le mélange par l'ébullition. J'avais appris à mentir. Je promis de dire à ma mère que nous étions allés à une autre chapelle; mais je fis mes conditions, ç'était que ma mère ne serait plus battue. Vers l'heure de l'office, le maître du logis nous mit à la porte, conformément aux lois et statuts pour l'observance du sabbat; les buveurs sortirent, et, suivant leur degré d'ivresse, tracèrent un zigzag plus ou

moins compliqué vers l'église ou vers leur domicile. Pour Brandon, il me prit par la main, et tâcha de rester d'aplomb en roidissant tous ses muscles.

Après un court déjeuner, il fallut retourner au meeting, c'était le second de la journée. Mon père nourricier avait un air singulièrement égaré. Malgré toutes ses précautions, il lui échappait à chaque instant des grimaces et des contorsions. M. Cate hurlait une prière improvisée, quand tout à coup la chute d'un corps pesant retentit dans la chapelle. Le ministre quitte son pupitre et vient prier à deux genoux sur la victime de l'ivresse, et peut-être de l'épilepsie. Il déclare à la congrégation que M. Brandon, qui vient d'être visité par le Saint-Esprit, est incontestablement un vase d'élection. La visitation se prolongea plus longtemps qu'on ne s'y attendait; les grognements du patient étaient regardés comme des indications certaines de l'accomplissement de l'œuvre de l'esprit; et quand enfin l'élu eut recouvré suffisamment l'esprit pour être transporté chez lui par deux des hercules de la congrégation, le prédicateur prit pour sujet de sermon la conversion du scieur, et pour son texte un verset du chapitre des Actes des apôtres où il est traité de la conversion de Saül, qui, après avoir longtemps regimbé contre l'aiguillon, devint le plus ardent propagateur de la religion du Christ. M. Cate termina par un parallèle entre l'apôtre Paul et M. Brandon. Les dissidents peuvent tourner en dérision l'église établie, mais jamais ces scènes ignobles n'ont désho

noré ses temples couverts du vernis des temps. J'allais en dire autant de l'Église romaine, mais je me rappelle que les exorcismes y ont été longtemps à la mode.

A notre retour pour dîner, nous trouvâmes Brandon si bien remis, qu'il était déjà très-affamé, très-fier, et d'une piété toute pharisienne. M. Cate s'était invité. Il prodigua à son hôte de saintes congratulations sur l'événement miraculeux du matin. Le scieur les reçut d'un air tout à la fois humble et important, comme s'il écoutait les oracles infaillibles de la vérité; comme s'il eût complétement oublié qu'il existait au monde de la jeune bière et des tisonniers rouges. Était-ce déjà une hypocrisie profonde? était-il sa propre dupe? Qui peut sonder le cœur de l'homme? Le fait est que cette élection eut pour résultat de faire de l'élu un pécheur fieffé, et de mettre le comble aux misères de sa pauvre femme.

CHAPITRE VII.

Je suis aussi visité par le Saint-Esprit. — Aux portes de la mort. — Élévation soudaine. — Brandon entrepreneur de fossés-à-scier. — Nous sommes ruinés. — M. Cate est rossé.

Tous ces événements en préparaient un autre de la plus grande importance pour moi, et qui, en ce mo-

ment même, agit peut-être encore imperceptiblement sur mon esprit. La vocation de Brandon fit un grand bruit dans notre humble sphère. Il m'avait appris ce que c'était que l'ivrognerie, et je n'avais pu me méprendre sur le véritable motif de sa chute dans la chapelle. Je m'attendais à le voir encore ivre l'après-midi; mais à mon grand étonnement, il se contraignit si bien que j'y fus pris moi-même. J'écoutais le sermon du prédicateur et je ne doutai plus de la visitation. Pouvais-je m'imaginer qu'un homme qui se faisait appeler révérend, ne disait pas la vérité, quand il criait si haut et qu'il parlait deux heures? Mon esprit devint un véritable chaos, et je tombai dans une situation déplorable. La crise ne se fit attendre qu'un ou deux dimanches. Ma mise était toujours beaucoup trop recherchée pour le fils d'un simple ouvrier. J'étais à cette époque un bel enfant, dont les traits respiraient la douceur, et qu'on ne pouvait manquer de distinguer, à sa bonne mine, de la progéniture des membres du meeting.

M. Cate avait atteint au sublime de l'horreur, dans sa description des régions infernales, des tortures des damnés et du lac. Deux ou trois vieilles femmes étaient déjà tombées en hystérie et deux ou trois jeunes en pâmoison, quand il fit une pause soudaine. Au milieu du débordement de son éloquence, au milieu des gémissements et des — mon Dieu, ayez pitié de nous! — de son auditoire, il régna une minute entière un silence effrayant. Alors élevant soudainement la voix, le fanatique me montra du doigt et s'écria :

— Voyez ce bel enfant, regardez le beau sang qui rayonne sous le satin de sa peau... Qu'est-il, après tout, sinon une bouchée pour le diable! Tous ces tourments, toutes ces tortures que je viens de vous peindre seront son partage. Voyez-le dans les enfers, où il brûle et se tord les mains; voyez ses chairs sans cesse consumées et jamais détruites, à moins que la tache du péché originel ne soit lavée par son *élection;* à moins qu'il ne soit admis parmi les élus.

A cette terrible apostrophe, un autre fût tombé en syncope, un autre eût jeté les hauts cris. J'étais d'abord un peu stupéfait : les paroles du hideux vieillard ne cessaient de résonner à mon oreille ; mais je fus plusieurs heures avant de bien comprendre le désespoir de ma position. Dès lors je me livrai à toutes les terreurs. Si j'étais assis près du feu, je regardais les charbons brûlants et je tremblais. Le sommeil fuyait mon lit. Jamais enfant harcelé par des histoires de revenants ne sentit son cœur battre comme le mien sur mon oreiller trempé de larmes. Enfin l'imagination opéra ses charmes terribles : ma chambre s'agrandit dans les ténèbres, j'entendis des cris partir de dessous mon lit; des hommes noirs circulaient dans l'obscurité; ma chambre, mon lit, craquaient; j'essayais de chanter une hymne, mais je croyais voir sortir les paroles de ma bouche comme les flammes d'un feu étincelant. Je me rappelai alors les offrandes de Caïn et d'Abel. J'étais curieux de voir si mes hymnes, ainsi transformées en flammes, monteraient vers les cieux. J'éprou-

vai un frisson d'horreur quand je vis qu'elles se dispersaient de la même manière que les flammes du sacrifice de Caïn sur une des gravures de notre grande Bible. Je me persuadais encore voir un grand bloc de bois se mouvoir en l'air au-dessus de ma tête et demeurer suspendu à six pouces environ de mes yeux. Je ne m'en rappelle pas davantage. J'avais le délire de la fièvre.

Je fus malade pendant quelques semaines et convalescent pendant longtemps. Quand je jouis de nouveau de la perception des objets qui m'entouraient, je me trouvai dans une maison neuve de Red-Cross-Street, près de Saint-Luc. Mes parents nourriciers avaient ouvert une boutique de fruitier, qui semblait tenue sur un très-bon pied. M. Brandon était devenu marchand de bois, il avait des fossés-à-scier dans le jardin derrière la maison et des ouvriers à son compte. Le changement qui m'étonnait le plus, c'est que le révérend M. Cate s'était installé chez nous. Brandon, devenu maître-entrepreneur, travaillait deux fois plus qu'étant ouvrier. Pour ma nourrice, inquiète, dévorée de soucis, elle ne semblait jamais heureuse; et pour moi, j'étais si débile, que je ne m'inquiétais de rien. Les visites de la belle dame avaient cessé. Je passais habituellement mon temps à penser aux anges et aux chérubins et à apprendre des hymnes par cœur. Il est à supposer que j'avais eu ma visitation comme mon père nourricier. Il est certain que j'étais aussi faible d'esprit que de corps. Dès que j'eus recouvré assez de

forces pour reprendre l'exercice de mes jambes, je retournai à l'école. Le seul souvenir que j'ai gardé de cette école, c'est que, tous les jours vers onze heures on me disait de courir à la maison et de rapporter une perruque de pommes de terre; le vénérable pédagogue ôtait en effet la sienne et la remplaçant momentanément par une serre-tête rouge, il me la confiait, et je la lui rapportais pleine des denrées de M. Brandon.

Mais il fallait bien des pratiques comme celle-là pour soutenir un établissement. Les choses prirent bientôt l'aspect le plus fâcheux, et un beau jour, la boutique fut envahie par des recors. Les fruits nouveaux jonchèrent le pavé comme des pelures d'oignon. On chargea sur une voiture le reste des marchandises, les planches et le bois de M. Brandon, ainsi que les meilleurs ustensiles du ménage. Ma nourrice réclama en vain; en vain traita-t-elle M. Cate de démon en chemise blanche. Pour Brandon, il fit ce qu'il ne manquait pas de faire quand il se croyait offensé, et qu'il était le plus fort, il appesantit irrévérencieusement son bras sur le révérend personnage. Le chef des Catésiens, en recevant cette terrible volée, dut se croire visité par le diable. La brebis mit en sang le berger, et après avoir à moitié tué son pasteur, le scieur de long lui déclara qu'il cessait de faire partie de son troupeau et qu'il abjurait solennellement les dogmes du catésianisme. Je n'ai jamais bien compris comment Brandon s'était lancé dans cette entreprise ruineuse et imprudente, ni jusqu'à quel point il avait été la

dupe du tartufe méthodiste. Mais bien longtemps après, ma nourrice ne parlait jamais du révérend sans s'essuyer les yeux avec le coin de son tablier, et Brandon accompagnait toujours son nom d'une malédiction, sortie des entrailles. Nous retournâmes dans notre ancien voisinage; mais au lieu d'une maison respectable, il fallut se nicher dans un mauvais logement.

CHAPITRE VIII.

Nouvelle migration des localités champêtres de Cut-Throat-Lane aux bocages de l'Académie. — Je me trouve malgré moi dans de bons habits et dans les sentiers de la science. — Je montre les dents, mais en vain.

Un malheur ne vient jamais seul. Je ne vois pas pourquoi il en serait autrement. Ce sont de maigres et piteux associés qui arrivent en corps pour faire meilleure contenance. Au bout de quelques semaines d'installation dans notre misérable domicile, j'avais recouvré la santé; la tête cependant restait un peu dérangée par la contemplation journalière des gravures de notre grande Bible et des sujets qu'elles représentaient quand le plus grand des malheurs vint fondre sur les Brandon... Une perte allait combler toutes leurs pertes: c'était celle de mon précieux individu.

Le coup était inattendu, il fut soudain... il fut acca-

blant... Brandon sciait un bloc d'acajou, se doutant peu des événements qui s'accomplissaient chez lui. Il me dit plus tard, et je le crus sans peine, qu'il aurait opposé la force à la force. Voici le fait. Une voiture fort simple, voiture de maître ou de louage, s'arrêta à notre porte; le cocher demanda si c'était bien là le domicile du scieur Brandon, et, sur la réponse affirmative des voisins, un petit vieillard, ayant l'air affairé, descendit chez ma nourrice, paya tout ce qu'on lui demanda, et donna ordre de me mettre mes meilleurs habits. Dès que je fus équipé, il dit à ma nourrice de disposer du restant de mes effets, attendu qu'il m'emmenait. La tragédie commença. La bonne femme, frappée comme d'un coup de foudre, commença à se tordre les bras et à crier. Les quatre petits Brandon, les trois aînés du moins, se joignirent à ce chorus de lamentions contre le méchant homme qui voulait emmener leur frère Ralph. Ford m'avait trop bien dressé pour que mon indignation ne se traduisît pas en coups de pied bien appliqués sur le tibia de l'enleveur d'enfants, en morsures enragées sur ses malheureuses mains Les voisins trouvaient d'abord fort étrange qu'une mère laissât enlever ainsi de force un de ses fils par un étranger, et cela en plein jour; mais, fit observer un ancien de Cut-Throat-Lane, pouvait-on qualifier d'étrange rien de ce qui arrivait au petit Ralph Rattlin? n'avait-il pas été mordu l'année dernière par un chien enragé, sans qu'il lui advînt aucun mal, tandis que toutes les autres personnes mordues étaient mortes comme le chien?

L'étranger n'entendit pas plus tôt cette histoire (qui n'est pas un conte, je porte encore les cicatrices à l'appui), que, pâle de consternation, il se dégagea de mon étreinte et regarda vivement ses mains. Grande fut sa joie de voir que mes petites dents n'avaient pu percer la peau. J'espérais qu'il renonçait à son entreprise, mais au contraire.

— Femme, dit-il, priez tout ce monde de sortir. Quand il fut seul avec ma nourrice, il poursuivit : — Je n'ai pas de temps à perdre en altercations inutiles. J'ai ordre de vous dire que, si vous voulez rester chargée de l'enfant, il faut vous en charger tout à fait. Vous sentez que je ne me donnerais pas tant de mal pour ce petit drôle mal élevé si je n'agissais par autorité. Donnez-moi tout de suite cet enfant (je sanglotais dans les bras de ma pauvre mère), et regardez-le une dernière fois, car vous ne le verrez plus. Allons, décidez-vous, et qu'on le porte dans la voiture.

— Je n'irai pas, m'écriai-je.

— C'est ce que nous allons voir, master Rattlin, dit-il en me traînant par un bras.

— Mon nom n'est pas master Rattlin, mais Ralph Rattlin Brandon, criai-je encore ; vous êtes un menteur, et quand mon père reviendra de l'ouvrage, il vous battra.

Cette menace produisit l'effet diamétralement opposé à celui que je m'en promettais. Le petit vieillard jugea sans doute qu'il avait déjà à faire à assez forte partie, sans attendre que l'ouvrier scieur vînt mettre

ses poings dans la balance. On m'enleva de force, on me plaça dans la voiture qui fila au grand trot. A travers le bruit des roues j'entendis encore une fois celle que j'aimais comme une mère s'écrier: Mon pauvre Ralph! mon cher Ralph!

Me voyez-vous, lecteur, encore tout chaud de la lutte et pleurant d'effroi, enfermé dans une prison roulante avec mon triste ravisseur? Je grognais dans un coin de la voiture, tandis qu'assis dans un autre, il me regardait d'un œil stoïque. Je venais de commencer tout de bon mon voyage dans la vie; mais ce commencement était d'un sinistre augure. Enfin la voiture s'arrêta à un endroit que j'ai su depuis être voisin de Hatton-Garden à Holborn-Hill. Nous mîmes pied à terre, et nous passâmes pour entrer dans la maison entre deux pages immobiles, mais richement habillés. Ils m'étonnèrent d'abord par leur immobilité et la fixité de leurs regards, mais je découvris bientôt que c'étaient deux grands mannequins avec des figures de cire. Nous étions dans un bazar d'habits tout faits. On nous fit monter dans un magasin au premier, et l'on m'équipa de trois costumes complets. Ma douleur avait déjà fait place à un sombre ressentiment que soulageaient par intervalle des soupirs entrecoupés. La violence de l'orage était passée, mais son obscurité lui survivait. En voyant le peu de joie qu'excitait en moi la possession de beaux habits, d'habits comme je n'en avais jamais vus, mon guide ne put renoncer à sa vengeance et au plaisir de m'appeler petite brute. On

envoya chercher un coffre où l'on emballa ma garde-robe. La voiture nous conduisit ensuite dans trois ou quatre autres magasins, finalement chez un chapelier. Je me trouvais fort bien équipé. Pendant tout ce temps mon silencieux compagnon n'avait pas desserré les dents.

Enfin la voiture cessa de crier sur des cailloux. Nous avancions plus mollement, et de temps en temps des touffes de gaie verdure variaient la monotonie des longues files de maisons. Après une course d'environ une demi-heure, nous nous arrêtâmes devant un vaste et antique bâtiment construit dans une stricte conformité avec le style d'architecture du siècle d'Élisabeth. Au-dessus du frontispice, sur un large écusson bleu foncé, étincelait en lettres d'or ce mot si redouté des petits garçons, ce mot qui se présente toujours associé à de longs *pensums* et à la férule, ce fatale polysyllabe dérivé du grec, *Académie*. Je le voyais pour la première fois, mais je le compris par instinct. Je devins froid comme le marbre d'un tombeau mouillé par la rosée des nuits. J'étais malade d'effroi. J'étais donc volé à mes parents, pris au piége, trahi. J'avais déjà appris à détester l'école, mon horreur pour l'*Académie* fut encore plus grande. Je regardai d'un air suppliant la face de mon persécuteur, mais je n'y trouvai aucune sympathie.

— Je veux retourner à la maison! m'écriai-je en versant un torrent de larmes.

La maison! que de consolation dans ce seul mot,

que de confort et de jouissance cet asile bienheureux d'un cœur souffrant renferme dans son cercle sacré! C'est là que l'âme se replie sur elle-même semblable à la colombe, qui se fait un nid de son propre duvet, persuadée qu'autour d'elle tout respire la paix, la sécurité et l'amour. La maison !... désormais je n'en dois plus avoir de maison, jusqu'à ce qu'après bien des années de travaux et de misères, je m'en sois créé une. Désormais ce mot ne réveillerait plus en moi que l'amertume des regrets; désormais j'allais donc m'associer à des milliers d'êtres qui tous avaient un temple où consacrer leurs affections domestiques; et moi j'étais condamné à n'être ni reconnu ni aimé de personne.

— Je veux retourner à la maison, m'écriai-je de nouveau en inondant mon visage de mes larmes, je veux retourner à la maison; et dans l'obstination de la douleur je frappai de mon petit pied le seuil de l'Académie; mais je fus entraîné dans le parloir par M. Root, le directeur de l'établissement. Que son visage était rébarbatif et bien digne d'un pédant ! Sans être doué du don de *seconde vue,* je vis dans ses mains vides la verge et la férule. Je devais avoir une singulière physionomie. On m'avait enlevé à l'improviste du sein de ma nourrice, et si mes habits étaient tout neufs, ma face qui avait besoin d'un blanchissage me donnait des titres à prendre rang parmi les *mal lavés.* Mais je ne connaissais pas encore les catégories des mains blanches et des mains sales, des faces noires et des faces propres. J'allais

bientôt les apprendre à mes dépens. Quand un petit garçon a les mains noires, et qu'il s'en sert pour essuyer son visage trempé de pleurs, il faut avouer que le chagrin ne se montre pas en sa personne sous une bien jolie apparence. La première impression que je fis sur celui qui allait tenir mes destinées en son pouvoir ne fut donc rien moins que favorable. Le pédagogue ne pouvait d'ailleurs prendre en bonne part mon éternel: Je veux retourner à la maison! Cette phrase n'était rien moins que musicale pour les oreilles d'un homme qui tenait pensionnat. Par la perspicacité intuitive de l'enfance, mon cœur à travers mes larmes avait reconnu un ennemi.

Ce que lui dit mon conducteur ne contribua pas à adoucir ses sentiments pour moi. Je ne compris pas tous les détails de cette communication, mais j'en entendis assez pour savoir que j'étais captif et livré pieds et poings liés à la servitude étrangère. L'entrevue des deux parties contractantes fut bientot terminée. Mon conducteur remonta en voiture sans daigner regarder le héros de mon histoire, et M. Root me pinça plutôt qu'il ne me prit la main pour me conduire au milieu de sa vaste salle d'étude et de ses deux cent cinquante élèves. Il mentionna simplement mon nom au plus jeune des sous-maîtres, et il me laissa. Ce fut alors que je pus m'appliquer ce vers aussi stupide que souvent cité, ce vers mis dans la bouche de Ruth par le poëte Seath ·

Dans les champs étrangers je répandis mes larmes.

Quelques écoliers vinrent me regarder, mais je n'excitai la sympathie d'aucun d'entre eux. Il est certain que je devais être commun dans mes manières, et que ma tournure ne ressemblait en rien à celle de mes compagnons; plusieurs me firent même des grimaces, mais je ne les regardai pas. Une véritable douleur est une armure à l'épreuve du ridicule. Bientôt après, la cloche sonnant six heures, on servit le souper. Il se composait d'un rond de pain dont toute la moiteur avait eu le temps de s'évaporer et d'une substance oblongue, diaphane, jaunissante, d'un pouce et demi de long pour trois convives, et connue parmi les initiés, ainsi que je l'appris ensuite, sous le nom menteur de fromage de Gloucester.

Chacun avait en outre un gobelet d'étain, aux deux tiers plein de petite bière. Ce breuvage me donna, à moi disciple des Brandon et des Ford, une accablante idée du degré de petitesse où la bière pouvait atteindre. Elle aurait été trop fade et trop éventée pour qu'aucun palais la supportât, si on ne lui avait aussi donné le temps de sûrir. J'étais assis devant ce beau repas et absorbé par la douleur, quand j'eus à supporter un échantillon des mille tours de passe-passe qui devaient me familiariser avec la prestidigitation et la jonglerie écolières. Mon voisin de droite s'écria en me tirant par le coude :

— Holà, monsieur, regardez de votre autre côté, voilà Jenkins qui escamote votre pain.

Je me tournai vers le prétendu coupable, et je

reconnus que mon délateur m'avait dit une bourde.

— Regardez autour de vous et cherchez votre fromage, me dit à son tour l'accusé.

Je me retournai, et je vis mon gloucester entre les mâchoires de mon officieux voisin de droite; puis quand je fis une nouvelle volte à gauche pour demander une explication, je vis que mon petit instructeur avait arraché toute la croûte de mon pain. Je m'inquiétai peu de ce double vol; mais ayant porté par distraction à mes lèvres le liquide placé devant moi, tout triste que j'étais, je vidai mon gobelet. Ce n'était pas ainsi que Joseph Brandon me servait.

CHAPITRE IX.

Je deviens, non pas un des mille écoliers, mais un du quart de ce nombre auquel on ne montre aucun quartier. — En dépit de mes prières, je suis très-maltraité. — On me place sur le plus petit banc, et je me trouve au plus mal sur mon siége d'honneur.

Les héros, les grands politiques, les philosophes doivent se plier aux circonstances : il en est de même des petits garçons à l'école. J'allai coucher avec les autres, et comme aux autres on me donna un camarade de lit. Triste et longue nuit pour un cœur d'enfant que la première nuit de pension! Il y avait une

lampe dans le dortoir, et je dus contraindre ma douleur. Mais dès que tous les élèves commencèrent à ronfler, j'enfonçai ma tête dans mon oreiller et je pleurai d'abondance. Je n'oublierai jamais cette nuit de larmes amères. Chose étonnante, je ne pleurai pas longtemps sur mon propre malheur. Les lugubres images qui s'élevaient autour de moi et venaient réclamer tour à tour un tribut de douleur, cessèrent bientôt d'avoir rapport à mes souffrances individuelles. Mon propre abandon, mon isolement cessèrent de m'affliger; mais je m'imaginais que ma nourrice était malade, que mes petits frères et sœurs les Brandon étaient perdus dans les rues où ils erraient affamés et couverts de haillons.

Je me figurai voir Brandon lui-même, blessé par quelque accident, et priant en vain d'une voix lamentable son petit Ralph d'aller chercher sa femme pour le panser. Ces folles imaginations me donnèrent une fièvre chaude qui me tint éveillé jusqu'au point du jour. Le premier rayon de lumière qui pénétra dans le dortoir à travers les volets me rendit le calme et le sommeil.

Oh! quelle vie dure et cruelle je menais à cette école! Quand je vivais avec ma nourrice, les petits polissons des rues avaient coutume de me battre parce que j'avais l'air trop monsieur, et maintenant mes condisciples me battaient parce que je n'avais pas l'air assez comme il faut. J'avais un tyran dans chaque marmouset plus fort que moi, et les plus faibles me tour-

naient en dérision. Le lendemain de mon arrivée, un petit drôle un peu plus gros que moi s'approcha comme pour me parler, et se tenant devant moi, il m'appliqua de propos délibéré un rude soufflet sur la figure. Les larmes me vinrent aux yeux, mais ne voulant pas passer pour querelleur, je lui demandai avec une humble bonté d'âme, s'il l'avait fait pour rire ou tout de bon. Le petit insolent me répondit d'un air nargueur : — Entre deux. C'en était trop ! ma colère et mon poing s'élevèrent à la fois, et visant mon adversaire entre les deux yeux : — Tiens, voilà un entre-deux, lui dis-je. Son nez saigna aussitôt, et quand je rentrai dans la classe, le *nouveau* eut les doigts chaudement travaillés avec la férule pour s'être battu.

Hélas! la première année de ma vie scolaire fut une année d'indicible souffrance. Pendant les deux ou trois premiers mois, grossier de langage, commun de tournure, n'ayant ni joujou, ni gâteau, ni shilling nouvellement monnayé pour me concilier la faveur, je fus méprisé et honni. Quand on fut certain, par mon propre aveu, que j'étais le fils d'un journalier, la progéniture aristocratique des bouchers, des tailleurs et des chapeliers me tourna le dos. Il fallut m'administrer une douzaine de fois le fouet pour me guérir de la croyance que Brandon et sa femme étaient mes parents. C'était le chemin le plus court pour me convaincre, et M. Root se vantait d'employer des méthodes abrégées. Je puis assurer mes lecteurs qu'il n'abrégeait ni la durée de la flagellation, ni la longueur des verges.

Moncieur Root, le pédagogue suprême d'une immense école située dans le voisinage d'Islington, était un grand et bel homme d'environ trente ans. Il possédait, pour le malheur de ses élèves, une carrure athlétique. Ces avantages physiques lui avaient valu la main de la veuve de son prédécesseur, et il régnait aujourd'hui en maître, là où il avait été d'abord le subordonné.

Son teint était fleuri, son œil noir et impérieux, mais sa physionomie avait tous les caractères de la matérialité. De son front bas, à son menton fortement dessiné, on ne découvrait rien qui annonçât l'intelligence. Il y avait bien dans son œil un air de réflexion, mais c'était la réflexion de l'homme qui calcule des shillings et des farthings. Sa joue était peinte d'un vermillon assez vif, mais c'était l'éclat de la matière et non celui de l'âme; sa bouche enfin était assez bien proportionnée, mais contractée par une expression habituelle de vanité et de sévérité. Avec les muscles et le bras d'Hercule, il avait une petite voix criarde, une véritable voix de petite fille, ce qui lui donnait quelque chose de hideux dans l'exécution de ses cruautés. Je crois, et cela dans toute la sincérité de mon âme, qu'il trouvait une jouissance sensuelle dans l'acte de la flagellation. Les postérieurs de ses malheureux élèves étaient le seul département qu'il se fût réservé dans l'administration de l'école. Il entrait vers midi dans la classe. On faisait asseoir sur un banc les malheureux inscrits sur la liste fatale; le domesti-

que entrait et prêtait successivement son dos aux tristes cavaliers *sans-culottes*. M. Root trouvait ainsi un exercice et un amusement pour une heure. Il se vantait souvent de s'être réservé le droit de punir, dont ses sous-maîtres auraient pu faire abus. L'hypocrite ! c'était par un égoïsme épicurien qu'il monopolisait cette jouissance. Ajoutez que toute sa science était circonscrite au *Manuel du maître d'école*, et qu'il avait une de ces écritures admirablement belles, le signe ordinaire d'un esprit pauvre et étroit, et vous aurez le portrait complet de M. Root. J'ai dit que c'était un tyran cruel; mais il ne faut pas noircir Néron lui-même. Je dois avouer à l'honneur de l'humanité du pédant, que j'étais depuis deux jours à l'école sans avoir été fouetté, quand je commis le crime énorme de ne pas savoir mon nom. — Rattlin ? cria le pédagogue. Point de réponse. — Master Rattlin ? reprit-il d'un ton plus perçant; même silence. « Master Ralph Rattlin ! » Tous les écoliers avaient tourné la tête, mais Ralp Brandon ne se doutait pas qu'il fût question de lui. C'était bien lui cependant qu'on appelait. Je crois qu'on m'avait instruit de mon nouveau nom le jour de mon arrivée dans l'école, mais la douleur me l'avait fait oublier, et ce fut dans la douleur que je dus le rapprendre. Quand je connus pour la première fois ce qu'était réellement le fouet, ce fruit amer de l'arbre de la science, avec quel serrement de cœur je me rappelai les corrections *pour rire* de mon premier maître d'école, le vieil invalide.

A cette époque, la route de la science n'était jonchée ni de fleurs, ni de branches de palmier, mais de verges brisées et sanglantes. Le maître d'école n'était pas encore devenu cosmopolite, mais il fouettait diligemment dans son pays, et j'en sus alors quelque chose. J'étais fouetté ferme et vite, fouetté quand je le méritais et quand je ne le méritais pas; fouetté pour avoir parlé trop haut ou trop bas, fouetté pour m'être tu. Un jour, je montais le cheval sans selle, parce que ma face était noire, et le lendemain, pour avoir reproché à la servante de ne pas bien me laver. J'étais fouetté parce que mes souliers étaient sales, et fouetté pour les avoir essuyés avec mon mouchoir de poche. J'étais fouetté pour avoir joué, et je l'étais pour être resté dans l'école pendant l'heure des récréations. Les garçons me battaient, et j'étais fouetté pour avoir été battu. Je ne saurais dire enfin pourquoi je n'étais pas fouetté. Les choses les plus contradictoires tendent à une même fin, dit-on; mes fesses étaient le terme de toutes choses. M. Root me fouetta tant et si bien que je tombai sérieusement malade. Alors seulement sa main s'arrêta, et je trouvai un moment de répit sur le lit du malade. Aujourd'hui même encore, je ne puis me reporter sans horreur à ces jours de persécution. C'était alors le temps des grandes écoles, des verges trempées dans la saumure (historique), des insurrections intestines, des rossées données aux sous-maîtres qui s'étaient rendus odieux, et des barricades contre les tyrans scolastiques. Une école de cette es-

pèce était un véritable enfer pour l'orphelin sans ami et sans protection. Alors on laissait les jeunes gens à l'école jusqu'à dix-huit et vingt ans, et les fags, ces véritables ilotes, étaient sous le joug de la plus atroce oppression.

Qu'on n'accuse pas ces détails de puérilité. A mesure que le lecteur avancera dans ce livre, il verra que ces faits si minimes en apparence sont un objet d'études physiologiques sérieuses. Il verra comme d'une âme noble, l'éducation fait une âme perverse; comment les mauvaises passions sont implantées dans le cœur de la jeunesse par ceux-là mêmes qui ont pour mission de les en extirper.

Il s'expliquera comment une imagination poétique fut poussée jusqu'aux limites de la démence. Il a déjà vu comment le démon de la colère s'empara soudain d'un coin abandonné de mon cœur; il verra comment la semence des vices les plus odieux fut jetée dans une âme née peut-être pour s'ouvrir aux plus nobles passions, pour s'épanouir aux sentiments les plus doux. Ce langage n'est pas celui de la vanité. Je le sais, je ne suis qu'un débris jeté sur la plage : me refusera-t-on la consolation de contempler ce que j'aurais pu être? Il y a de la piété dans cette contemplation ; c'est un hommage tacite rendu à la bonté du Créateur qui m'avait donné la pureté et les penchants de la vertu; il s'y mêle aussi de l'espoir, car peut-être un jour, sinon dans ce monde, dans un monde meilleur, il sera donné à cette âme d'adorer son auteur

dans l'innocence et la candeur dont elle était douée au sortir de ses mains. Après tant d'années de souffrances, je ne suis plus ici-bas qu'un coquillage dont l'émail autrefois reflétait le soleil, mais que la vague a jeté brisé sur la plage où il se corrode avant de tomber en poussière. Quelquefois cependant je crois que ses couleurs, autrefois si fraîches et si brillantes, ne sont pas complétement effacées, et que, si un souffle ami y soupirait doucement, la conque maritime rendrait encore quelques notes harmonieuses.

Après tout, ce serait de la vanité. Pourquoi mettre un masque devant le public à qui j'ai promis la vérité? Je suis vaniteux; des centaines de gens me l'ont assuré, qui tous étaient plus vaniteux que moi; ils devaient s'y connaître.

CHAPITRE X.

Je deviens égoïste ou égotiste. — Je me complais en moi-même. — Je donne de bons avis. — Une visite. — Singulier pot-pourri de tirades, de pleurs, de tuteurs, de tendresses. — Grand rôle joué par une bouilloire à thé.

Il est temps de décrire l'enfant de neuf ans et demi qui allait subir ces épreuves plus terribles que celles de l'eau et du feu. Nous supposerons qu'avec l'aide du maître de danse et du sergent qui nous faisait faire

l'exercice, je m'étais guéri de ma tournure commune et que j'avais aussi perdu mon mauvais accent. Les enfants de l'âge dont nous parlons assimilent bientôt leurs manières et leur prononciation à celle de la société dans laquelle ils vivent. J'étais grand pour mon âge, dégagé et actif; ma figure était irréprochable, ma peau blanche comme du lait; mes cheveux, blonds et lustrés, frisaient naturellement, sans néanmoins friser partout. Pour que ma tête parût couverte de frisons, il fallait appeler l'art au secours de la nature; mais, sans le secours de l'art, mes cheveux crêpaient et retombaient en gros tire-bouchons sur mon front, mes tempes et mes épaules. Ma figure formait un ovale parfait, et mes traits étaient d'une régularité classique. J'avais de belles couleurs, mais leur intensité dépendait du flux et reflux de mon jeune sang. J'étais un de ces dangereux caractères, dont la colère fait pâlir le front. Mes yeux étaient certainement bleus, quoiqu'on ait pu soutenir le contraire. L'expression de ma physionomie avait quelque chose de féminin, sans être doucereuse et fade. Ma figure était toujours le siége d'un sentiment ou d'une passion, et la finesse de mes traits aurait fait supposer une constitution délicate et efféminée, qui n'était certes pas la mienne. J'étais en un mot un fort bel enfant, un enfant fait pour enflammer l'amour d'une mère et pour répondre à cet amour; mais, hélas! loin de recevoir les caresses maternelles, j'étais abandonné à un grand nombre de petits êtres sans merci, véritables Caracallas, en herbe, qui com-

primaient ma vivacité naturelle, humiliaient mon esprit et lacéraient cruellement ma chair. O mères avez-vous réfléchi combien peu d'années de bonheur sont accordées à la vie la plus longue et la plus fortunée ? Ne remplissez pas d'amertune une aussi grande partie de la vie réservée à l'enfance folâtre, n'abandonnez pas le fruit de vos entrailles aux mercenaires et aux étrangers. Si la nécessité impitoyable vous force à vous séparer de vos enfants, qu'ils sachent du moins qu'ils ont toujours *une maison*; non pas seulement un toit qui recouvre des murs de briques, ni de vastes appartements où de nombreux serviteurs épieront leurs ordres, tout cela ne constitue par *la maison*. Il n'y a de maison pour l'enfant que celle où sa mère le reçoit dans ses bras.

Si je m'étends ainsi sur les détails de ma carrière d'écolier, c'est d'abord pour préparer le lecteur aux singuliers événements qui marqueront le reste de ma vie; mon second but et le plus important est de prémunir les parents contre les rapports spécieux des maîtres d'école et de pension, qui tous ont intérêt à les tromper; c'est de les engager à examiner avec soin et avec patience tous les détails d'un établissement, s'ils ne veulent se rendre involontairement les complices d'une série de cruautés, qui peuvent étouffer l'esprit et abréger peut-être la vie de leurs enfants. Le malheur veut que les enfants qui donnent les plus belles espérances fléchissent les premiers sous le joug d'une discipline rigide. C'est ainsi qu'un noble coursier meurt

sous le faix qu'une rosse supporte. Les caractères flegmatiques, obtus, et jetés dans le moule commun, continuent de végéter, et finissent par traverser cet état d'épreuves. Le roseau tenace et baisant la terre échappe aux ouragans qui effeuillent la rose.

Je restai, trois ans chez M. Root, et je diviserai cette époque en trois périodes distinctes : — la période du désespoir — celle de la dévotion — celle du mensonge. La passion de M. Root pour la flagellation m'avait réduit à un grand délabrement de santé. Je fus confiné six semaines au moins dans ma chambre, et quand j'entrai en convalescence, le chirurgien fit comprendre à M. Root, en termes assez intelligibles, que, si je n'étais pas traité avec la plus grande douceur, il ne répondait pas de ma vie, considération peu importante en elle-même pour M. Root, s'il ne s'y fut joint la certitude mathématique de la perte d'un élève. Soit dit en passant, le sens qu'un maître d'école attache à ces mots : un bon élève, est un élève qui paye bien. A ce titre j'étais un excellent élève, et sans aucun doute le meilleur de M. Root. J'apprenais tout; son registre le disait du moins. Il s'était chargé de toutes mes fournitures et de mon entretien, et je restai avec lui penpendant la durée des vacances. Je cessai donc d'être l'objet de la cruelle attention du pédagogue, et il m'abandonna à un mépris qui n'était guère moins cruel. Il fut strictement enjoint aux élèves de me laisser seul, et ils obéirent. Je trouvai ainsi la solitude au milieu de la foule.

Cet isolement, ce vide, pesait sur ma jeune âme ; j'étais épuisé; je me laissais tomber comme l'oiseau fatigué s'abat sur un vaisseau, loin, bien loin sur les mers. Ainsi que ce pauvre oiseau plie ses ailes et se laisse prendre, j'aurais volontiers croisé mes bras sur ma poitrine pour m'endormir dans la mort. Mon cœur s'était épuisé à désirer ardemment un compagnon. Il avait dépensé toute sa substance à jeter au dehors des fibres destinées à saisir un cœur qui battît à l'unisson du sien. Comme les surgeons de la vigne retombent après s'être en vain tournés çà et là pour chercher un mur ou un treillis qu'ils auraient si bien décorés en retour de leur appui; ainsi ma jeune énergie s'était usée vainement à chercher une âme sympathique. Je n'avais personne pour m'aimer, et cependant je me sentais disposé à aimer un grand nombre de mes camarades. Il y avait parmi eux plusieurs figures douces et prévenantes, mais pour tout autre que pour moi. J'avais beau fixer sur eux un regard affectueux, un œil mouillé de larmes, ils ne me comprenaient pas. Je me faisais leur domestique pour obtenir d'eux un coup d'œil de satisfaction ou de bienveillance. Je n'avais rien à leur donner pour gagner leur affection que mes services et mon travail; ils les refusaient ou les acceptaient avec mépris. J'étais le seul paria de cette société de deux cent cinquante enfants et jeunes hommes. Oh! s'il y en avait eu un second!!!

Un certain mystère s'attachait à moi, et la médisance en tirait parti. M. Root, en prononçant mon in-

terdiction, m'avait mis complétement hors de la société. Je récitais mes leçons aux sous-maîtres, avec insouciance; — si je m'en acquittais mal, on ne m'en punissait pas; — si je m'en acquittais bien, on n'avait pas même un mot d'éloge. Mon caractère perdait vite le peu qui lui restait d'énergie, et je commençais à subir l'humiliant patronage des domestiques. Ils m'appelaient de la terrasse, où je balayais le jeu de balle ou de crosse, pour me faire porter quelque message ou pour tirer de moi quelques petits services. Le maître fermait l'œil là-dessus, et quant à la maîtresse, elle ne semblait pas même soupçonner mon existence. M. Root n'avait d'ailleurs aucune objection à faire, et en retour de l'argent qu'on lui donnait pour mon éducation, il me permettait gracieusement de remplir l'office de marmiton.

Je n'étais pas encore entièrement dégradé à ce rang de valet des valets, quand une heureuse circonstance mit un terme à ma servitude domestique. Au grand étonnement de M. et mistress Root, qui ne s'attendaient à rien de la sorte, une dame vint me voir. Je ne sais ce qui se passa entre les interlocuteurs avant mon introduction dans la salle destinée aux parents; mais je n'y fus conduit qu'après avoir subi plusieurs ablutions préparatoires, et après avoir changé de vêtements. Je vis en entrant que c'était *la dame.*

Elle était très-richement mise, et je n'avais jamais vu une aussi belle *apparition.* La scène qui eut lieu alors est assez curieuse pour que je la raconte en entier.

Mon intention d'adhérer strictement à la vérité m'a forcé jusqu'ici à suivre la forme narrative. Je me suis gardé d'imiter ces grands historiens qui mettent dans la bouche des rois et des généraux de longs discours, accommodés sans doute aux temps et aux circonstances dans lesquels ils furent prononcés, mais qui tous pèchent par un point essentiel en histoire : l'exactitude. Je me suis borné à rappeler des faits, à rendre compte de mes impressions ; je ne pouvais donner des discours dont il m'était impossible de me souvenir. Mais cette entrevue avec *la dame* frappa si vivement mon imagination, que ma mémoire a conservé plusieurs phrases et la substance de tout ce qui y fut dit. Il y avait du vin et un gâteau sur la table. La dame paraissait un peu animée, M. Root se donnait beaucoup de mal pour faire l'aimable, et mistress Root se trémoussait en tous sens.

Je restai cloué sur le seuil de la porte par timidité et appréhension; mais la belle dame, sans se lever, me dit en me tendant sa belle main blanche :

— Approchez donc, Ralph ; ne me reconnaissez-vous pas?

J'approchai de quelques pas; mais, arrivé au milieu de la salle, je m'arrêtai de nouveau et je fondis en larmes. Ces accents suaves de la tendresse, les premiers qui frappaient mon oreille depuis neuf mois, avaient pénétré comme la chaleur dans tout mon corps. J'éprouvai de l'étourdissement. Mon émotion était trop vive pour ne pas me faire souffrir.

— Mon Dieu ! dit-elle avec une vive agitation ; mon pauvre enfant, pourquoi pleurez-vous ?

— Parce que... parce que vous êtes si bonne, lui dis-je en me précipitant dans ses bras ouverts pour me recevoir ; et tombant sur mes deux genoux, je cachai ma tête entre les siens. Quelle joie ineffable j'éprouvais alors au milieu de mes sanglots ! La dame se pencha sur moi et ses larmes mouillaient mon cou. Nous formions un groupe touchant ; mais devant quels spectateurs ! La dame me releva, me mit sur mes pieds et me serrant contre son sein, baisa mes joues, mes yeux et mon front. Son visage était redevenu serein, et, se tournant vers le pédagogue, elle lui dit d'un ton calme.

— Voilà qui est bien singulier, monsieur.

— En vérité, oui, madame, master Rattlin est très-singulier. Tous les enfants de moyens le sont. Croyez-vous, madame, qu'il sait déjà ses cinq déclinaisons et ses quatre conjugaisons, actif et passif.. Voyons, master Rattlin, déclinez, pour madame, l'adjectif *felix*... Allons, commencez : nominatif *felix*, pour les trois genres, génitif *felicis*...

— Je n'en sais pas un mot, répondis-je tout crûment.

— Je vous avais bien dit, que c'était un enfant singulier, poursuivit le pédagogue, en faisant le plus grotesque effort pour sourire.

— Ce qui me semble singulier, dit la dame, c'est que ce pauvre enfant trouve la tendresse une chose singulière.

— La tendresse! bon Dieu, ma chère dame, s'écrièrent à la fois les hypocrites; vous ne pouvez concevoir combien nous aimons ce cher enfant.

— Hier encore, ajouta mistress Root, je disais à l'épouse de l'alderman Jenkins... Nous avons cinq Jenkins en pension chez nous, madame... Je lui disais que master Rattlin était le plus doux, le plus aimable et le plus beau garçon de toute l'école.

— Hier encore, reprit M. Root, je disais au docteur Duncan (notre révérend recteur, madame), que master Rattlin avait fait preuve d'une si rare capacité qu'on pouvait attendre de lui les plus grandes choses. Il n'y a pas dix mois qu'il est entré dans mon pensionnat, madame, et déjà il explique Phèdre; il connaît la règle de trois, et son maître de français nous fait les meilleurs rapports sur son compte, bien entendu qu'il ne parle pas encore le français, quoiqu'il ait fait de grands progrès dans l'étude de cette langue. C'est le système de M. Legros; il veut que ses élèves possèdent à fond la langue avant d'essayer de la parler. Et sa danse, madame, oh! sa danse! vous seriez enchantée de le voir danser; une grâce! une légèreté! une élasticité! et de si bonnes manières!

Il se fit une pause. M. Root reprit haleine, et tous deux s'écrièrent à la fois, avec un soupir sentimental, qui semblait tiré du fond de leur poitrine :

— Ah! nous l'aimons tant tous les deux.

— Je suis heureuse d'entendre dire tant de bien de lui, reprit la dame. J'espère, Ralph, que vous aimez

bien M. et mistress Root, qui semblent si bons pour vous.

— Non, je ne les aime pas.

M. et mistress Root levèrent les mains au ciel.

— Vous ne nous aimez pas ! s'écrièrent les deux hypocrites avec un ton de surprise et de sensibilité blessée, qui eût fait la fortune d'un acteur.

— Venez ici sur-le-champ, monsieur, dit M. Root, regardez-moi en face, monsieur. Vous êtes un enfant bien singulier; mais je ne croyais pas que votre singularité allât jusqu'à l'ingratitude. Je croyais que vous m'aimiez. N'ayez pas peur, Ralph, je ne voudrais pas vous faire de la peine pour aucun motif; vous savez que je ne vous en ai jamais fait. Allons, dites-moi, mon cher enfant (sa voix passait graduellement du terrible au tendre), dites-moi, mon cher enfant, pourquoi vous imaginez-vous que je ne vous aime pas? Vous voyez, madame, que j'encourage sa sincérité... J'aime avant tout la vérité. Pourquoi ne m'aimez-vous pas, Ralph, mon petit ami?

Et pour décider ma réponse, il me pinça l'oreille en clignant l'œil à gauche d'un air significatif, tandis que le reste de sa physionomie s'épanouissait et laissait croire à la dame que toute ceci n'était qu'une plaisanterie. Je gardai le silence.

— Allons, Ralph, dites franchement ce que vous pensez, n'ayez pas peur, personne ne vous fera de mal, j'en suis sûre. Pourquoi n'aimez-vous pas M. Root? dit la dame.

J'aurais eu honte de parler de mes flagellations et l'abandon et le mépris où M. Root m'avait laissé depuis ma maladie me semblaient presque de la tendresse. Je ne savais que dire, et cependant je le haïssais de tout mon cœur. Je bégayai, et mes lèvres donnèrent enfin passage à cette malencontreuse sentence : C'est parce qu'il a une si vilaine voix !

M. et mistress Root éclatèrent d'un long rire, d'un rire effréné et en apparence irrésistible. Quand leurs convulsions se furent un peu calmées:

— Vous l'entendez, madame, s'écria le maître d'école; ne vous disais-je pas qu'il est très-singulier ? Allons, venez ici, petit mauvais sujet, que je vous embrasse pour votre drôlerie. Et le monstre m'éleva dans ses deux mains, et quand ma face fut accolée à la sienne, je vis dans ses yeux le feu des yeux du loup, et j'eus peur un instant qu'il ne m'arrachât le nez avec ses dents.

La dame ne participait aucunement à la gaieté des époux Root; et comme il est difficile de soutenir longtemps la conversation d'un seul côté, notre réunion prenait un air triste. Ce que j'avais dit touchant l'organe vocal du pédagogue était un verre d'absinthe, amer à avaler pour lui. Depuis longtemps l'infirmité de sa voix était l'objet des quolibets de ses connaissances, et le mot que je venais d'ajouter faisait déborder la coupe. La belle visiteuse lui adressa un grand nombre de questions, et plus les questions se pressaient, moins les réponses étaient satisfaisantes.

La pauvre dame prenait un air triste et rêveur, quand un éclair soudain illumina son beau front. Du ton le plus poli et le plus affectueux, elle demanda à voir les enfants de M. Root. Le pédagogue demeura stupide, mistress Root parut aux abois. Elle chercha cependant à se tirer d'affaire, et répondit que leur famille était très-nombreuse, puisqu'il comptait deux cent cinquante enfants; mais cette plaisanterie usée n'eut pas le moindre succès. Le désappointement et une légère teinte de douleur parurent sur les traits de la dame;

— Où étiez-vous, Ralph, quand je suis arrivée? dit-elle; je vous ai attendu bien longtemps.

— C'est qu'on me lavait et qu'on me mettait de meilleurs habits.

— Mais pourquoi vous laver à cette heure de la journée, et pourquoi mettre d'autres habits?

— Parce que j'avais sali mes mains et mes habits en portant la bouilloire à thé dans la chambre de M. Mathews.

M. et mistress Root levèrent les mains au ciel d'étonnement.

— Qu'est-ce M. Mathews?

— Le second maître de latin. Il est malade au lit dans le grenier.

— Et où aviez-vous pris la bouilloire à thé?

— A la cuisine.

— Et qui vous l'a donnée?

— Molly, une des servantes.

Ici M. Root fut pris d'un accès de rage d'autant

plus violent qu'il était feint, et mistress Root d'un accès de dépit encore plus comique. Ils allaient à l'instant chasser cette souillon de leur maison. Ils feraient ceci, ils feraient cela et puis autre chose; mais la dame, avec un air calme et sévère, les pria de ne rien faire du tout.

— Il y a eu ici quelque méprise, dit-elle. Je ne vois rien de mal, ni de honteux à soigner son maître malade quoiqu'il soit couché dans un grenier. Je désire au contraire voir encourager dans Ralph la sympathie pour la souffrance. Dieu sait que la première manque trop souvent dans ce monde où la dernière abonde. Je crois cependant qu'il y aurait moyen de lui apprendre à se rendre utile d'une manière moins dégradante; mais n'en parlons plus. Cela ne se renouvellera pas, j'en suis sûre. Vous voyez, M. et mistress Root, que ce pauvre enfant est toujours délicat. Il est bien grand, cela est vrai, beaucoup plus grand que je ne m'y attendais et que je ne le désirais, mais il paraît triste et souffrant. J'espérais que Dieu vous avait donné des enfants à vous-mêmes. Une mère peut se reposer sur une mère; mais si vous n'avez pas d'enfants, vous savez ce que c'est que l'amour paternel, et, j'en suis sûre, vous aimez les enfants.

— Nous en sommes fous tous les deux.

— La profession que vous avez choisie m'en est une preuve. Je suis la marraine de cet enfant. Hélas! je crains bien qu'il ne soit jamais réclamé par de plus proches parents. Il n'a pas de mère, mistress Root, à

moins que vous ne veuillez lui en servir. Je vous en supplie, monsieur, que l'orphelin trouve un père dans son précepteur. Accordez-lui pour un an ou deux votre tendresse, et je me confie en la Providence pour son avenir. Je déteste tout ce qui ressemble à de la tragédie, mais je voudrais être éloquente; car, je suis obligée de vous le dire, un an s'écoulera iné vitablement avant que je revoie ce pauvre enfant! Que je le retrouve à cette époque, oh! je vous en conjure, bien portant et satisfait de son sort. Me permettez-vous maintenant de lui faire mes adieux; j'ai quelques mots à dire en particulier à mon filleul, et s'il arrivait que je pleurasse avec lui en me mettant à la place de sa mère, vous savez que les dames n'aiment pas qu'on les voie avec les yeux rouges.

La délicatesse de cette plaisanterie pleine de tristesse fut perdue pour le couple pédantesque, qui prit les mots à la lettre. Mistress Root commença :

— Mes yeux, oui; je crois que mes yeux... elle fit semblant d'y porter son mouchoir et sortit.

Je restai seul avec la dame, je montai sur ses genoux et nous échangeâmes de tendres baisers. Elle sonna ensuite Molly, la servante qui m'avait donné la bouilloire à thé à porter. Elle ne lui fit aucune question qui pût l'engager à trahir ses maîtres; mais lui remit une demi-guinée, en la priant de ne pas me perdre de vue dans la foule des élèves, et de m'interdire l'entrée de la cuisine. Elle promit de doubler la récompense si le marché avait été tenu quand elle

reviendrait. Molly était une bonne fille; touchée de la douceur de la dame plus encore que de son présent, elle fit une profonde révérence et sortit. Je dois dire à sa louange qu'elle exécuta fidèlement les ordres de ma marraine aussi longtemps qu'elle resta au service de M. Root.

CHAPITRE XI.

Qui contient une dissertation sur l'amour et le portrait de la beauté; — Démontre que la superstition a ses charmes ainsi que ses horreurs, et enseigne les moyens d'échapper à l'influence du *mauvais œil.*

Dès que nous fûmes seuls, elle m'examina sans mes habits pour voir si j'étais parfaitement propre. Peut-être eût-ce été un bonheur pour moi que M. Root m'eût fouetté ce jour-là, ou même une quinzaine auparavant, car les marques qu'il laissait n'étaient pas éphémères. Je crois qu'une flagellation d'un mois de date eût également rempli le but. On ne pouvait lui contester une belle main, une main ferme, et les caractères qu'il traçait en encre rouge ne s'effaçaient pas aisément; mais il m'avait oublié depuis ma maladie, je n'avais donc pas de cicatrices à montrer.

Quand la dame eut rajusté mes habits, elle me plaça à côté d'elle et nous nous regardâmes longtemps en silence.

—Ralph, dit-elle enfin, oubliant que la faute qu'elle me reprochait était mutuelle, ne savez-vous pas qu'il est très-malhonnête de regarder ainsi les personnes dans les yeux? Pourquoi faites-vous cela, mon enfant.

— Parce que vous êtes si..... si..... si belle, et que votre voix est si douce, et parce que je vous aime tant...

— Mais il ne faut pas trop m'aimer, mon doux enfant, parce que je ne puis vous rendre votre amour.

— Oh! mon Dieu! j'en suis bien triste; parce que.... parce que, si vous ne m'aimez pas, personne ne m'aimera. Le maître ne m'aime pas, ni les sous-maîtres, ni les élèves. Ils m'appellent toujours.....

— Chut, Ralph! chut mon pauvre garçon, dit-elle en rougissant jusqu'au front. Ne me dites jamais comment ils vous appellent. Les petits garçons qui donnent des noms à leurs camarades, sont de méchants garçons et des petits menteurs. Écoutez-moi bien, Ralph! Vous avez bientôt dix ans. Il faut devenir un homme, et n'aimer personne trop tendrement, pas même moi; car ceux qui aiment trop sont bien malheureux. Me comprenez-vous, Ralph? Il faut être bon pour tout le monde, et tout le monde sera bon pour vous; mais il vaut mieux n'aimer personne avec violence — excepté, Ralph, *celui qui vous aimera alors que tous les autres vous haïront et qui viendra à vous quand tous les autres vous abandonneront*: le bon Dieu.

— Je ne sais pas grand'chose là-dessus, fut ma première réponse, puis j'ajoutai :

— M. Root nous dit une fois par semaine de nous confier en Dieu; que Dieu protége l'innocent, etc.; ce qui n'empêche pas qu'il me fouette pour rien, quoique je me confie en Dieu de toutes mes forces, et que je sois sûr d'être innocent.

Ma bonne marraine fut un peu choquée de cette réplique et s'efforça de me convaincre de l'impiété d'un pareil langage. Elle m'assura que tout ce qu'on souffrait était pour le mieux, et que, si M. Root me fouettait injustement, j'en serais récompensé et mon maître puni un jour. Cette assurance ne réforma guère mes sentiments, et je résolus de tâcher de m'attirer quelque punition injuste, pour que mon maître en reçût le châtiment dans l'autre vie, tant il est vrai qu'on devrait inculquer les sentiments moraux dès la première jeunesse; mais les mystères de la religion peuvent être réservés pour un âge plus mûr.

Après bien des caresses et bien des avis que le doux son de voix de ma marraine me faisait trouver bien beaux, je la priai, au milieu d'une grêle de baisers; de m'emmener à la maison de ma mère.

— Hélas, mon pauvre enfant, répondit-elle, mistress Brandon n'est pas votre mère.

— Je le crois maintenant, puisque vous me le dites; c'est égal, je l'aime tout autant. Mais qui donc est ma mère? Si vous n'étiez pas si belle et si bien mise, je vous demanderais d'être ma mère; tous

les autres élèves ont une mère et un père aussi.

La dame me prit sur son sein, et me couvrant de baisers et de larmes :

— Ralph, dit-elle, je serai votre mère, quoique vous ne deviez voir en moi que votre marraine.

— Oh! que je suis content! Et comment vous appellerai-je?

— Maman, mon cher enfant.

— Eh bien, maman, ne m'emmènerez-vous pas à la maison? Je ne dis pas maintenant, mais aux vacances, quand les autres iront voir leurs mamans? Je serai si bon garçon! Ne voulez-vous pas maman?

— Allons, Ralph, j'ai eu tort. Il ne faut pas m'appeler maman; je ne puis porter ce nom. Je n'ai jamais été une mère pour vous, mon pauvre enfant. Je ne puis vous avoir à la maison... Un jour, peut-être... Ne pensez pas trop à moi, mais croyez qu'on vous aime... Oh! vous êtes aimé, bien aimé, mais il faut vous faire aimer aussi de vos camarades. J'ai dit à M. Root de vous accorder six pences par semaine.

Voici huit shillings pour vous. Vous trouverez une caisse de joujoux dans le vestibule, et un grand gâteau dans la caisse : vous prêterez les joujoux et vous partagerez le gâteau. Maintenant, mon enfant, il faut que je vous quitte, Ne croyez pas que je suis votre mère, mais seulement votre bonne amie. Mon enfant, que Dieu veille sur vous! Allons, montrez du courage, et souvenez-vous que vous êtes chéri, aimé... oh! bien tendrement aimé!

Après m'avoir donné sa bénédiction fervente, et m'avoir couvert de baisers, elle sortit sans regarder derrière elle. Quand je levai les yeux autour de moi, et que je ne la vis plus dans la salle, j'éprouvai une sensation semblable à celle du voyageur qui, surpris par une éclipse soudaine du soleil, se trouverait forcé de continuer sa route dans les ténèbres. Comment ne pas idolâtrer cette grande et belle dame? elle devait être un esprit de lumière dans la maison assez heureuse pour la posséder; sa présence était un rayon de félicité éternelle, une bénédiction du ciel.

Quand le soir je pris mélancoliquement le chemin de mon lit et que je me glissai tristement entre mes draps, je crus me sentir protégé contre les fantômes dont mon imagination peuplait ma chambre, par le souvenir seul de ma marraine. Le bâtiment que nous habitions, et qu'on avait converti en une vaste école, était un des anciens palais que la reine Élisabeth possédait dans les faubourgs de la capitale. Il était spacieux et irrégulier. Plusieurs des chambres étaient réparées à la moderne, tandis qu'on avait respecté dans plusieurs autres l'architecture antique et jusqu'aux vernis des siècles. La chambre où je couchais était l'une des plus petites et ne contenait que deux lits, occupés, l'un par la femme de charge, vieille dame respectable, l'autre par moi. J'avais quelquefois un camarade de lit, mais le plus souvent je couchais seul. Cette chambre avait servi autrefois de vestibule ou d'antichambre à de plus vastes appartements. Elle

servait maintenant d'aboutissement aux deux parties de l'édifice, l'une moderne et l'autre antique. Elle était éclairée par une étroite fenêtre d'architecture gothique, dont les petits carreaux, en forme de losange, étaient, pour la plupart, coloriés. La voûte conservait des restes de dorure. Les moulures et les ornements partaient des quatre coins et allaient aboutir au centre où grimaçait une tête de Méduse, avec sa coiffure de serpent. Cette tête était parfaitement conservée et d'une beauté effrayante : d'autres têtes, plus ou moins bizarres, étaient parsemées çà et là sur cette voûte sculptée; mais, de quelque point de la salle qu'on regardât la Méduse, ses yeux de bois peint se fixaient sur vous, d'un air farouche. Si j'avais un camarade de lit, c'était toujours un enfant abandonné comme moi, un pauvre diable qui n'avait pas de maison, ni de parents à qui se plaindre de ce qu'on le faisait coucher dans la chambre hantée par les esprits. Les écoliers racontaient d'étranges histoires de cette chambre; ils croyaient tous que le parquet en était taché de sang. Je l'examinai à plusieurs reprises, aussi bien de jour que la nuit : c'était du vieux chêne noir et décoloré; mais, mon imagination même, malgré son exaltation, n'y put jamais rien découvrir qui ressemblât à des gouttes de sang. Quand j'étais seul dans cette chambre, ce qui arrivait toutes les fois que je n'avais pas de camarade de lit, la femme de charge ne montant d'ordinaire qu'à minuit, quand la faible et vacillante clarté de la lampe qui ne cessait de brûler

sur la table, jetait ses rayons incertains sur la voûte et faisait remuer la figure centrale, comme si elle eût joui de la vie, je me pelotonnais d'effroi sous les draps de mon lit et je priais Dieu de hâter le retour du matin. C'était une chambre effrayante pour un enfant visionnaire, qui croyait à l'existence des esprits comme à un article de foi, pour un enfant que des terreurs surnaturelles avaient déjà conduit aux portes du tombeau.

Jamais je ne me plaignais. Je n'ai pas assez de mérite pour me vanter d'être orgueilleux; l'orgueil a toujours quelque chose de noble; mais j'étais vaniteux, et la vanité me faisait revêtir l'apparence du courage. Lorsque le petit nombre des élèves qui s'abaissaient à me parler me questionnaient sur la chambre mystérieuse, je niais formellement l'existence des esprits et je prétendais n'avoir aucune peur. J'avais d'ailleurs trouvé un singulier antidote contre le *mauvais œil* du plafond. Ce que je vais rapporter étonnera peut-être, et paraîtra incroyable dans un enfant de dix ans; mais c'est la vérité toute nue. Du moment où je me sentirai entraîné dans ces mémoires à substituer la fiction à mes souvenirs, je promets de déposer la plume. Sans doute on pourrait être plus amusant et plus dramatique en ayant recours à la fiction, mais on perdrait la puissance morale de la vérité.

Voici quel était mon antidote. Un tableau d'un coloris éclatant ornait l'autel de notre paroisse. Il représentait la Vierge Marie penchée, avec un sourire

ineffable, sur l'enfant Jésus endormi. Le banc où j'étais assis était à une distance suffisante pour que l'œuvre de l'artiste produisît l'illusion voulue. L'auréole de la madone aidait mon imagination. Je faisais beaucoup plus d'attention à cette figure et à son attitude de tendresse qu'au service de notre révérend pasteur. Le soir, quand les terreurs de l'isolement commençaient à me saisir, je pouvais, sans grand effort d'imagination, évoquer la divine mère; soudain elle apparaissait au milieu des ténèbres de ma chambre, et je défiais alors Méduse et ses serpents. J'avais accoutumé de murmurer ces mots entre mes dents : Notre-Dame à l'auréole, venez et tenez-vous près de moi. Alors j'osais fermer les yeux, et, m'imaginant qu'elle était présente, je dormais en paix.

Le soir du jour où j'avais vu ma marraine, je me glissai bien affligé sous mes couvertures; mais au lieu d'invoquer Notre-Dame à l'auréole, j'invoquai ma douce maman. Elle vint à ma voix et bénit mon paisible sommeil. Assurément cette belle créature était ma mère, car elle fut exacte à remplir le rôle d'un séraphin au chevet de son enfant, en veillant à côté de son oreiller, jusqu'à ce qu'il se fût endormi dans le repos de l'innocence.

Plus tard, à l'âge de quarante ans, je visitai de nouveau l'église. Mes premiers regards se portèrent sur le tableau de l'autel. Je fus étonné, choqué, dégoûté. Ce n'était plus qu'un grossier barbouillage. La fraîcheur des couleurs avait disparu avec les années et

l'action d'une atmosphère humide commençait à moisir la toile. On retrouvait cependant des traces de beauté dans l'expression, et d'élégance dans l'attitude; mais comme objet d'art ce n'avait jamais été qu'un tableau du second ordre. L'âge dissipe bien des illusions : — en est-on plus heureux? En vérité, la jeunesse et l'enthousiasme sont les meilleurs peintres!

CHAPITRE XII.

Ralph disserte sur la divinité et sur les vêtements inférieurs des petits garçons. — Il est le plus faible et prend le côté du mur où il rencontre la consolation, un vieil ami et une vieille face, avec une excellente provende.

Je m'éveillai le lendemain possesseur de huit shillings, d'une caisse de joujoux, d'un gâteau et d'un cœur brisé. Il est très-vrai, comme Wordsworth l'a dit ou chanté, que « l'enfant est le père de l'homme. » Quand je me mêlai à mes camarades et que la possession inattendue de mes diverses richesses eut transpiré, je trouvai un grand nombre d'entre eux fort aimables. Ils agirent tout paternellement avec moi, car ils m'empruntèrent mon argent, mangèrent mon gâteau, brisèrent mes joujoux; et quant à mon cœur, il le laissèrent dans le même état qu'auparavant.

Mais je ne m'arrêterai pas davantage sur le por-

trait de la plus triste des créatures qui soit au monde, sur l'enfant repoussé par ses camarades. J'avais appris par d'amères leçons à regarder la cruauté comme mon pain quotidien, les larmes comme ma boisson journalière, le mépris enfin comme mon héritage naturel. Mais avant d'abandonner tout à fait ce que j'appelle la période de désespoir de ma vie scolastique, je ne dois point passer sous silence un genre de barbarie impie, qui faillit aliéner pour jamais mon cœur à la religion et me fit longtemps abhorrer le nom seul d'une église. Le christianisme est essentiellement une religion de douceur, et c'est uniquement par les sentiers de l'amour divin qu'un jeune cœur devrait être conduit jusqu'au trône de la grâce. Les paroles mêmes du Christ, qui voulait qu'on laissât venir à lui les petits enfants, ne nous prouvent-elles pas que leur adoration est agréable à Dieu et que leurs prières se mêlent aux plus douces symphonies que les chœurs des séraphins font monter au pied de son trône? Notre Dieu n'est pas un Dieu de terreur, et le pédagogue acariâtre qui prête ses propres passions à la Divinité, quand il la dépeint à de jeunes enfants, aura un jour à répondre, devant le tribunal de la justice céleste, du crime presque impardonnable d'avoir mis une âme en péril. Que les parents et les tuteurs y songent bien, qu'ils observent ces longues files d'écoliers que les maîtres d'école font parader dans l'église ou la chapelle de la paroisse, déployant ainsi au pied même de l'autel une espèce de prospectus matériel, et qu'ils

s'informent du nombre de ces enfants qui ont été fouettés, battus ou maltraités de toute autre manière, pour avoir manqué un instant de cette attention soutenue qui est impossible à l'enfance, ou pour n'avoir pu saisir un texte donné par le ministre d'une voix indistincte ou trop faible; que les parents et les tuteurs s'informent donc, et si un seul enfant a souffert, qu'ils soient persuadés que ce maître n'importe sa diligence, n'importe ses talents et son rang dans le monde, n'est pas fait pour former l'esprit de la jeunesse, et que l'occasion seule lui manque pour montrer à découvert ce bigotisme fanatique qui attacherait sans remords au bûcher un voisin d'une autre croyance, et ferait entrer par des tortures infinies la foi que, dans son orgueil dévot il croit la seule bonne, dans le cœur des enfants de ceux qu'il appelle des hérétiques.

A l'église nous occupions un tiers au moins d'un côté de la galerie. Deux cent cinquante enfants et jeunes gens ne pouvaient manquer de tenir un grand espace et formaient l'un des traits saillants de la physionomie de l'assemblée. M. Root était placé avec les bambins sur les gradins de devant. C'est là que nous étions rangés, pauvres petits automates; les yeux attachés sur nos livres de prières, presque toujours à l'endroit qu'il ne fallait pas, aussi longtemps que durait l'offertoire; et dès que le sermon commençait, nous répétions sans cesse le texte entre nos dents afin de ne pas l'avoir oublié à notre retour. Les grands, assis derrière nous, lisaient des romans, et jouaient à

pair ou non, pour des noix, des billes ou un demi-penny. Je me souviens que le professeur de mathématiques avait pour invariable habitude de résoudre pendant l'office les problèmes les plus difficiles sur de petites feuilles volantes placées dans son livre de prières, où j'avais aperçu maintes fois de laborieux calculs en miniature. Or, il n'ouvrait jamais son livre qu'à l'église, croyant peut-être, avec la vieille femme de Smollett, qu'il y a une espèce d'impiété à lire de pareils livres ailleurs que dans le lieu saint.

Tandis que le désordre régnait sur les bancs de derrière, M. Root, dans toute la splendeur de ses habits du dimanche, et coiffé de sa perruque bien poudrée, dirigeait exclusivement son attention sur la conduite plus ou moins dévote de son petit chapitre d'innocents. Un carnet en main, il notait tout chuchottement, tout regard égaré, et les conséquences de cette inscription étaient terribles pour moi.

L'absolution du ministre n'absolvait pas le coupable. Le *Te Deum laudamus* était pour nous un signal de larmes plutôt qu'un signal de louanges; et l'hymne, « Oh! réjouissez-vous dans le Seigneur » nous inspirait la tristesse au lieu de la jubilation. D'honneur, je ne crois pas avoir une seule fois manqué d'être fouetté le dimanche, et cela pendant tout un semestre. C'était un revenant-bon périodique comme le pouding au vin, et je commençai à recevoir la chose comme une rente obligée.

Qu'ils comprennent mal le respect qu'on doit au

culte, ceux qui violentent ainsi la jeunesse, et la mènent battant à son Dieu! Les cérémonies de la religion devraient être un baume consolateur pour celui qui souffre, une bénédiction pour tous. C'est une chaleur bienfaisante et créatrice que doit répandre la glorieuse lumière qui entoure le trône de l'inépuisable bonté; et, encore une fois, le Dieu qui, par la bouche de son fils, déclara que le royaume des cieux appartenait aux petits enfants, ne peut être dignement invoqué par de jeunes cœurs en proie à des terreurs dégradantes et tremblant devant son autel comme devant la statue de Moloch.

Malgré ma vie excentrique, j'ai toujours été l'ardent, quoique humble et indigne, adorateur du grand Être, dont l'attribut suprême est la bonté; et j'ai eu d'abondantes raisons pour l'adorer.

L'homme qui a admiré son Créateur dans les ouvrages les plus merveilleux de la nature, qui a reconnu sa voix dans la tempête, qui a confessé sa providence au milieu même du carnage des batailles, qui a été témoin de cette imposante universalité d'hommages que les nations élèvent vers lui sous toutes les formes; depuis le pénitent solitaire qui se frappe la poitrine, jusqu'aux sublimes accords des chœurs dont les accents s'unissent dans la vaste et sombre cathédrale aux notes retentissantes de l'orgue.... l'homme qui, après avoir été témoin de toutes ces choses, n'aurait pas un sentiment de piété ou de déférence au moins pour la religion, aurait

un cœur plus dur que la pierre, ou, pour me servir de la belle expression de l'Écriture, plus dur que la meule du moulin.

Mais mon fort n'est pas le sérieux; je ne suis attentif, réfléchi, pensif, que sous l'influence d'une grande jouissance, et quand j'ai le moindre sujet de me croire heureux ou triomphant, alors seulement je me sens frappé du sentiment de mon démérite; je deviens grave par humilité et triste par la conscience de l'instabilité des choses humaines. Mais la veille d'un combat, sur la grande vergue dans la tempête, au milieu des pestiférés, dites, ô compagnons de ma jeune carrière, quel est celui dont la gaieté était la plus constante, dont le rire éclatait le plus haut? Et cependant le premier des deux sentiments dont je parle n'était pas un abattement réel, le second n'était pas un véritable courage. Dans le premier cas, ce n'était que l'inquiétude d'une âme qui cherchait le réel hors de ce monde; dans le second, elle s'égayait dans ce monde réel avec l'idéal. Mais mon intention étant d'être assez gai dans cette histoire, on doit présumer que je suis bien malheureux et bien ennuyé. Puissent mes lecteurs n'en pas dire autant après la ecture de ma dernière page!

Avec les grandes peines prises par M. Root pour mon éducation religieuse, on ne s'étonnera pas si je ne me sentais nullement l'humeur sédentaire l'après-dînée du dimanche, l'office une fois achevé; j'avais mes raisons pour préférer toute autre position à la

position assise. Cependant les après-midi du dimanche n'étaient pas toujours sans leur bonne chance. Un dimanche en particulier, quoique la matinée se fût passée pour moi dans la tenue et la contrainte et le midi dans les tortures, devait se terminer à ma plus grande joie. Je dois en rappeler le motif, car c'est rendre un tribut de gratitude à un honnête homme d'entre ceux qu'on nomme le bas peuple.

Je marchais tristement le long du mur de la terrasse, ayant soin de régler mes pas et mes enjambées de manière à prévenir le contact de certaines parties trop rudes de mon vêtement avec ma peau. Mes camarades me regardaient en passant près de moi, de ce regard dont Shakspeare, dans une admirable description, nous représente le daim regardant le cerf percé du dard auquel lui-même vient d'échapper. Mon âme était appesantie et pleine d'un sombre désespoir. Le soleil se couchait, et, pour tous les êtres vivants, le coucher du soleil est un moment de repos solennel ou de mélancolie instinctive quand ils le contemplent solitairement. Tout à coup, je fus tiré de ma sombre extase par un cri bien connu : Ralph! Ralph! Je levai la tête, et je découvris sur le haut du mur la figure basanée de Brandon, en ce moment rayonnante et grimaçante de plaisir. Qu'il était joyeux! que je l'étais moi-même! Il m'avait enfin trouvé! Au lieu de chercher le Seigneur dans les différents conciliabules du dimanche, il avait, depuis mon enlèvement, consacré le jour dominical à

pousser des reconnaissances sur les différents pensionnats du voisinage de la métropole. L'amour que me portait ma nourrice l'avait sans doute aiguillonné dans ses recherches; mais pourquoi ne pas laisser au pauvre diable l'honneur de la première impulsion? Le mur était trop haut pour nous donner la main, Il se décida, sur ma sollicitation pressante, à faire le tour du mur et à se présenter à la porte; mais il n'eut pas plus tôt décliné ses qualités et les liens qui l'attachaient à moi, qu'on jeta la porte au nez du manant. Le mur lui restait du moins, ainsi que de vigoureux poignets pour s'y cramponner. Il reprit sa première station; nous n'échangeâmes que peu de mots, les écoliers commençant à se grouper autour de moi. Après m'avoir jeté quatre pences et un demi-penny, enveloppés dans un morceau de papier gris, il disparut. Je l'entendis tomber, puis s'éloigner. Oh! combien j'attachai de prix à cette visite du pèlerin! Non, jamais je ne l'oublierai! Cette entrevue fut comme une clarté inespérée qui illumina mon sombre et triste sentier, et me donna le courage de poursuivre la route; peu de ténèbres me séparant encore de l'aurore de jours plus heureux, cette rencontre me donna la ferme confiance de les traverser. Peut-être qu'à cette période , mes souffrances étant arrivées au comble, j'aurais succombé sous le poids de mes maux. Je n'oserai l'affirmer, il y a tant de vigueur dans la jeunesse, qu'*elle a la vie dure;* mais j'étais si malheureux! si désespéré! Tout ce que je puis dire

aux rieurs, s'il en est qui ne peuvent comprendre que l'aspect d'un scieur de bois produisît un tel effet, c'est que nous nous comprenions si bien nous deux Joseph Brandon! Je souhaite qu'au premier congrès, les personnages assis côte à côte pour discuter les destinées des nations, puissent échanger la même bienveillance et s'entendre aussi bien entre eux, que l'écolier et le scieur de long, malgré la distance du sommet du mur à son pied.

Le dimanche suivant, Brandon reparut sur le mur, brandissant un énorme gâteau. Il me dit de tendre les mains, mais craignant de le recevoir sur la tête, je m'écartai et le gâteau tomba à terre avec un bruit bien plus sourd que celui du caporal Trim. A coup sûr le chapeau du caporal devait être plein de terre ou de cailloux pour faire un si grand tapage en tombant; mon gâteau était plein d'excellente pâte. Le dimanche suivant, même apparition, seulement, au lieu de gâteau, c'était du pain d'épices. Mais ce fut la dernière visite, et bien des années s'écoulèrent avant que je revisse mon père-nourricier ou que j'en entendisse parler. Le pauvre Joseph Brandon menacé du constable, n'économisa plus sur sa bière pour approvisionner de friandises son cher petit Ralph.

CHAPITRE XIII.

Souvenez-vous du 5 novembre. — Bruits de guerre, précédés par plusieurs modèles d'éloquence scolaire, et suivis d'un dîner froid. — Ténèbres. — Résolution.

Le douloureux récit de ce que j'ai appelé l'époque de désespoir de ma jeunesse est arrivé à sa fin. Le 5 de novembre approchait. J'étais à l'école depuis deux ans, et j'y avais appris par cœur une courte mais dure leçon, la souffrance. Je n'avais encore fait aucun ami. Les enfants sont tyranniques ou généreux à l'excès et par accès. Ils bafouent et oppriment le paria d'une école, parce que la mode est de le bafouer et de l'opprimer... Mais ils exaltent pareillement le héros qui éclôt parmi eux; ils s'enflamment d'une admiration enthousiaste pour tout acte d'audace et tout exploit extravagant. A leurs yeux la bravoure est la première des vertus, la générosité la seconde. Ils rampent aux pieds du fort pour qu'il les couvre de son bouclier; ils courtisent le prodigue dans des vues intéressées. En cela ils agissent comme les hommes, excepté qu'ils y mettent moins de dissimulation. Le 5 de novembre approchait, le 5 de novembre qui devait ouvrir l'époque glorieuse de mon existence écolière. J'étais arrivé à l'âge de douze ans. Presque insensible aux souffrances corporelles,

grâce aux flagellations de M. Root et aux coups de poing de mes condisciples, grand, fort pour mon âge, insouciant et sans peur. La scène de mon premier exploit devait être *une révolte à l'école,* mais une révolte dont la mémoire vit encore dans le voisinage d'Islington.

J'ai déjà dit que notre *Académie* ne comptait pas moins de deux cent cinquante élèves... Ce nombre s'élevait parfois à trois cents. A l'époque dont je veux parler, le maximum avait été atteint. Pas une place vide, et nous avions surtout beaucoup de jeunes gens. Le temps n'est plus où des gaillards de dix-neuf ou vingt ans laissaient déboutonner leurs culottes et recevaient avec une humilité édifiante une ou deux douzaines de coups de verge. A cet âge, aujourd'hui, nous portons moustaches, nous discutions sur la beauté de nos maîtresses et de nos chevaux, nous prions un ami de porter nos cartels, etc., etc. *O tempora! ô mores!* Oui les temps sont bien changés! A cette époque, les verges n'étaient pas, comme aujourd'hui, un mauvais cauchemar dont l'enfant rit à son réveil, mais une triste cérémonie dont John Bercley expérimenta peut-être la *réalité*, lui qui contesta plus tard celle de la nature. Les verges ou l'expulsion, il fallait choisir! Le gouvernement des écoles était alors un despotisme pur, sujet, comme tous les despotismes, à de grandes convulsions. Je vais rapporter la plns terrible de celle qui ébranlèrent le trône de Root Ier.

M. Root était capricieux. Sa chevelure apparaissait tantôt soigneusement poudrée, tantôt frisée sans poudre, d'autres fois raplatie sans poudre ni frisons, voici comment: il remplissait les fonctions de marguillier, et quand sa tête était en proie aux soucis de cette charge importante, la fleur de farine avait son tour. M. Root était alors persuadé de son infaillibilité personnelle. Avait-il un concert pour le soir, un bal pour la nuit, il se frisait sans poudre et courait les conquêtes. Capitaine dans la cavalerie de la milice, il rabattait ses cheveux les jours de parade, son ardeur martiale ne lui laissant pas le temps nécessaire aux apprêts des petits-maîtres. Ce sont là de bien petites particularités, direz-vous, lecteur. Plutarque n'en dédaigne aucune dans ses Vies des hommes illustres.

La tête de M. Root était le baromètre de son humeur. Frisé il avait le mot pour rire et le ton plaisant; avec ses cheveux plats: c'était le vétéran à cheval sur la discipline, plein de respect pour la subordination militaire, il voyait dans le bâton le sceptre du monde: seulement il substituait au bâton les branches flexibles du bouleau, à ses soldats ses élèves. Avait-il la tête poudrée, sa tyrannie devenait alors insupportable. Il unissait la rigidité du militaire et le dogmatisme du pédagogue à la suffisance du fat, à l'esprit obtus et opiniâtre du marguillier.

Le cinq novembre donc, jour mémorable! M. Root parut dans la salle d'étude, la tête et le dos poudrés.

Les petits tremblèrent, les jeunes gens de quinze à

vingt ans demandèrent à sortir sous différents prétextes, les gros bonnets de l'école prirent un air sérieux mais résolu. Midi sonnait, c'était l'heure fatale. Trente ou quarante élèves, y compris moi, furent fustigés conformément aux habitudes de M. Root. Un jour de repos lui eût gâté la main. Quand l'opération périodique fut terminée, et que la fleur épaisse de la perruque du pédagogue eut saupoudré le parquet et ses victimes, il requit le silence. Les enfants flagellés parvinrent à étouffer leurs sanglots, le bruit des pieds cessa, les enrhumés s'abstinrent de se moucher. Un seul ne put retenir sa toux, il fut immédiatement fouetté *pour avoir toussé.* Alors M. Root toussa trois fois et s'exprima ainsi de sa voix grêle :

« Jeunes gens, il a toujours été coutume.... la coutume a toujours été, dis-je, de vous accorder la permission.... que nous vous accordions la permission de faire un feu de joie, dans la prairie au bout de la terrasse, et d'y tirer des artifices, en mémoire de ce glorieux anniversaire du cinq novembre. Que les petits prennent leur dictionnaire, et cherchent le mot anniversaire. »

Grand vacarme pour tirer les livres des pupitres. M. Root se pavane et se promène de long en large. Deux élèves se prennent aux cheveux pour un dictionnaire, l'un d'eux reçoit un coup de poing sur le nez ; il lui échappe un cri.

Le fouet pour avoir parlé, s'écrie M. Root. L'en-

fant reçoit ses douze coups; et le pédagogue, sans déposer les verges:

« Jeunes gens, vous savez que ma méthode — ma méthode vous est bien connue; — ma méthode, dis-je, est de joindre toujours l'amusement à l'instruction : *utile dulci*. Or vous saurez, jeunes gens, que la grande conflagration, — que les dixième, neuvième et huitième bancs cherchent le mot conflagration, — la grande conflagration, dis-je, produite par les feux pyrotechniques, — que les septième, sixième, et cinquième bancs cherchent le mot pyrotechnique. — monsieur Reynolds (le premier maître de latin), vous me ferez un sensible plaisir en ne prisant pas d'une manière aussi bruyante quand je parle, ce reniflement est quelque chose d'abominable. »

— Cherchez le mot reniflement, crie une voix partie d'un des plus petits bancs de l'école.

Grande confusion! On ne peut découvrir le coupable, et une quarantaine d'écoliers, occupant deux tables suspectes, sont condamnés en masse à une amende d'un penny et demi par tête. M. Root continue avec indignation :

« Je suis décidé à ne plus permettre le feu de joie, non, décidément non ; ni les feux d'artifice non plus, ni rien de toutes ces extravagances. »

Tout ceci fut dit de sa voix aigre et perçante, mais enflée avec dignité et pathos. « Quant à la pile de matières combustibles, dis-je, — quand à la pile de matières combustibles que vous avez amassée, afin que

vous ne soyez pas privés du mérite d'une bonne action, les matériaux dont elle est composée, à savoir: les bûches, les fascines de bruyère, la perche et le baril de goudron, seront vendus, et l'argent produit par cette vente sera versé dimanche dans la boîte des pauvres, qu'en ma qualité de marguillier, je tiendrai moi-même à la porte de l'église. Un sermon de charité doit être prêché ce jour-là même par notre révérend père en Jésus-Christ le lord évêque de Bristol. C'est un devoir pour nous, comme chrétiens, d'accorder des secours éléémosynaires aux pauvres.—Que toutes les classes, à l'exception de la première, cherchent le mot *éléémosynaire.* — Je dis donc qu'il faut accorder des secours éléémosynaires aux pauvres, en d'autres termes, qu'il faut faire l'aumône. Vous rassemblerez également toutes les pièces d'artifice que vous avez dans vos boîtes à jeux. Elles seront vendues et le prix également employé en bonnes œuvres. Les domestiques feront le tour de l'école et les recueilleront après dîner. Vous m'entendez, les domestiques les ramasseront après dîner. Ce n'est pas tout, jeunes gens; j'ai encore à vous dire que les marguilliers et les magistrats de cette ville ont résolu d'abolir tous les feux de joie, et qu'ils seront en conséquence abolis. Ainsi donc, jeunes gens, ce qu'il vous reste de mieux à faire est de vous amuser avant dîner, car il n'y aura pas congé cette après-midi. Je ne permettrai à personne, et sous aucun prétexte, de sortir après le thé, de crainte de quelque incartade. » Ainsi parla le péda-

gogue, et levant la séance, il sortit majestueusement.

O lecteurs! concevez-vous le désespoir, l'indignation, la rage que ferait éclater une corporation d'aldermen, si, au moment où ils vont prendre place à un banquet civique, on venait apprendre à ces ventres affamés qu'une émeute dirigée par M. Scales vient d'enlever tous les solides et les liquides destinés au repas?

Concevez-vous la fureur qui éclaterait sur les visages d'une famille de sinécuristes aristocrates, à qui le journal officiel viendrait d'apprendre que leurs salaires seront désormais équivalents à leurs services? Non, vous ne pouvez le concevoir. Eh bien! ni l'alderman soupirant après sa portion de tortue, ni le gras sinécuriste, sous le coup des tribulations supposées, n'auraient égalé en fureur et en désir de vengeance les plus doux des élèves de M. Root, quand ils comprirent toute l'étendue de la spoliation tyrannique dont on les menaçait. Pourquoi les avoir laissés travailler à rassembler les matériaux du bûcher? Pourquoi les avoir leurrés d'une vaine espérance? Que leur aurait donc servi de se priver si longtemps de gâteaux et de brioches, de passer sans détourner la tête devant la boutique du pâtissier... de résister enfin, avec une résignation presque sainte, à toutes les tentations? S'ils avaient scrupuleusement économisé jusqu'au dernier sou de leurs *semaines;* n'était-ce pas pour cette grande occasion? Et leurs épargnes de trois mois iraient remplir le tronc des pauvres ou la poche

des marguilliers! leurs espérance et leurs travaux finiraient en fumée! Si encore on pouvait finir par de la fumée, si les artifices seuls étaient sacrifiés, et que le feu de joie... mais non, il n'y aurait ni feu ni fumée. Pédagogue infatué! fatale décision!

Aucun des écoliers ne profita de la permission d'aller jouer jusqu'au dîner. Tous se formèrent en groupes animés... La rébellion courut d'attroupement en attroupement. Les plus petits coqs se dressaient sur leurs ergots, les grands paraissaient doublés de taille, les jeunes hommes étaient superbes. Les demi-pensionnaires murmuraient leurs craintes à l'oreille des maîtres d'étude, les maîtres d'études les communiquaient aux sous-maîtres, et ceux-ci aux maîtres de latin, de français et de mathématiques, qui portaient les sinistres prédictions à l'oreille du *Dominus* lui-même. Mais il se contentait de secouer sa perruque en signe de dérision et de dédain.

Par un 5 novembre glacé et brumeux, nous nous assîmes donc à table, fixant sur un dîner, aussi froid que la température, des regards plus sombres que l'atmosphère. Au milieu du cliquetis des couteaux et des fourchettes, la rumeur circulait déjà, qu'un cheval et une charrette emportaient la pile énorme préparée pour le feu de joie. Nous avions des braves parmi nous. Un air de confiance en la bonne cause et de défi se peignait sur un grand nombre de figures. Je compris bientôt pourquoi: le signal pour se lever de table n'était pas encore donné, qu'une immense co-

lonne de flammes rouges s'élève du fond du jardin... On avait mis le feu à la pile en plus de vingt endroits. A cette vue un cri simultané et irrésistible ébranla les murs de l'école. Les filles qui servaient à table, saisies d'une terreur panique et criant chacune sur un diapason différent, se précipitèrent hors de la salle; les tables furent désertées, et, au bruit des bancs jetés par terre, la cohue des écoliers s'élança à l'assaut; plusieurs parvinrent même au bas des escaliers! Les maîtres réussirent à fermer la porte, et l'on ramena les fuyards. Le *Dominus* envoya aussitôt l'ordre de fermer les volets des fenêtres qui donnaient sur la cour, et nous nous trouvâmes en plein jour dans un profond crépuscule.

Redoutant d'un moment à l'autre une collision avec leurs élèves, les professeurs, sous-maîtres, et *chiens de collége*, nom par lequel les écoliers ont désigné de tout temps leurs maîtres d'études, s'étaient rassemblés, au nombre de seize environ, au bas bout de la salle et contre la porte, dans le double but de se prêter main-forte et de se ménager une retraite. Les murmures, d'abord contenus, de trois cents enfants, confinés dans des demi-ténèbres, devenaient de plus en plus violents; c'était le mugissement souterrain qui précède une éruption volcanique... Aucun des rebelles n'élevait la voix au-dessus des autres. La parole d'aucun maître ne s'était jusqu'ici fait entendre. Ce bruit sourd ressemblait assez à un bourdonnement lointain. Sans l'intensité qu'il acquérait,

et les sons humains qu'on y discernait, on aurait pu le comparer à la colère d'une myriade d'abeilles enfermées dans l'obscurité de leurs ruches, avec leur reine morte au milieu d'elles.

CHAPITRE XIV.

Les gros mots préludent aux grands coups. — Ralph commence la bataille. — Root l'accepte. — Ce dernier paye les pots cassés.

Une explosion paraissait imminente dans la salle d'études. Que faisait M. Root? il courait dans la prairie et s'efforçait de sauver des flammes le plus de bois possible. Vains efforts! Il roussit ses habits, il se brûla les mains, il perdit son chapeau dans la bagarre, il mit dans un désordre effrayant ses frisons à demi-flambés; mais il sauva peu de choses. Tout à coup un exprès lui apporte l'avis des démonstrations faites par les écoliers; il se précipite armé de sa fourche et paraît sur le seuil de son pandemonium, semblable au Satan du Paradis-Perdu. Il prononce un discours et termine chacune de ses périodes par un coup de trident donné au plancher, *converso cuspide*. Ce discours eut quelque chose de remarquable, c'est que le pédagogue ne fit pas chercher les mots difficiles. Il espérait, dit-il en terminant, que les jeunes gens

n'avaient pas perdu tout sentiment de propreté et qu'ils permettraient au domestique de débarrasser les tables des assiettes, couteaux et fourchettes. Cette proposition fut accueillie par des cris de : Laissez entrer ! laissez débarrasser ! Les servantes et deux domestiques profitèrent de la permission, et l'un de ces derniers était l'aide-exécuteur de M. Root, l'odieux Tom, l'instrument vivant de nos tortures. A peine en était-il un parmi nous qui ne se fût tordu sur le dos du misérable dans les convulsions de la douleur.

Nous laissâmes le bourreau vaquer à sa besogne et s'aventurer dans les coins les plus obscurs sans lui jeter une ardoise à la tête, sans lui reprocher ses méfaits ; mais les tables ne furent pas plus tôt débarrassées qu'un cri de tonnerre retentit : — La trêve est expirée ; mettons-le dehors ! mettons-le dehors ! Il ne s'agissait de rien moins que de mettre M. Root à la porte.

— Jamais, s'écria le pédagogue d'une voix plus perçante et plus guerrière que celle de l'oiseau de Mars, jamais on ne m'a mis à la porte de mon académie ! jamais on ne m'y mettra !

M. Root était résolu à résister courageusement, et, s'il fallait périr, à tomber avec gloire, comme César au milieu du Capitole. Il s'éloigna cependant, non pour aller passer sa toge, puisqu'on ne porte plus de toge dans nos prosaïques jours, mais pour se faire poudrer à nouveau. Il laissa pour consigne à ses lieutenants de tenir jusqu'à la dernière extrémité dans leur position près de la porte.

Avant d'entreprendre le récit du combat auquel nous préludons,—combat dont le souvenir a survécu dans tout le voisinage sans le secours des colonnes de marbre ou de bronze, et dont les champions raconteront jusqu'à leur dernier jour les exploits avec un honnête enthousiasme, quand même ils auraient depuis lors payé de leurs personnes dans des combats à balles et boulets, — une exacte description du champ de bataille me semble opportune.

La salle présentait un parallélogramme arrondi à l'une de ses extrémités, et pouvait avoir les dimensions d'une église moyenne. La voûte était très-élevée, et à l'extrémité de la salle trois grandes fenêtres gothiques avaient vue sur le jardin; plusieurs fenêtres semblables étaient percées dans l'un des côtés. Ce bâtiment communiquait avec la maison par un vestibule où venait aboutir l'escalier par lequel on descendait sur la terrasse. On y entrait par une grande porte à deux battants; mais, de ce même côté, un grand orchestre était porté par six colonnes et portait lui-même un orgue magnifiqne. L'orchestre communiquait aussi avec la maison, mais par le premier étage et par un vestibule supérieur à celui qui conduisait à la salle. Il y avait donc, du côté de la porte à deux battants, un espace d'environ douze ou quatorze pieds carrés avec un plafond beaucoup plus bas que celui du reste de la salle. Cet espace, circonscrit par les six piliers qui supportaient la galerie de dessus, était précisément occupé par les professeurs et sous-maî-

tres de M. Root ; forte position, puisqu'elle commandait l'unique issue. Tout l'édifice était construit sur des rangs de colonnes de pierre, en sorte que les jeunes gens avaient là une espèce de terrasse, à couvert du mauvais temps et de la pluie. Les fenêtres, très-distantes du plancher intérieur et davantage encore du sol extérieur, offraient de mauvaises et dangereuses portes de secours dans le cas où le siége tournant en blocus, on n'aurait pas d'autre voie pour ravitailler la citadelle et l'évacuer à l'extrémité. C'était, dans l'ensemble, une grande et belle salle, bien appropriée à son usage, et qui se métamorphosait facilement, dans les grandes occasions, en salle de bal ou de concert.

Le temps marchait, mais les choses restaient stationnaires. Nous avions plutôt l'air de prisonniers, que de gens qui venaient de mettre leur maître à la porte. Les forces rebelles étaient aussi considérables que le plus exalté radical eût pu le désirer, mais aussi désorganisées qu'un chef tory eût pu le souhaiter. Cependânt M. Root ne paraissait pas, et le jour ayant complétement disparu, les écoliers allumèrent toutes les lampes. Vers sept heures environ, un mouvement se fit remarquer dans la savante cohorte en possession de la porte. M. Reynolds, le professeur de latin, à force de chiquenaudes sur la monture en argent de sa vaste tabatière, parvint à débiter un discours entrelardé de citations grecques et latines. Il conclut en priant les mutins de formuler leurs prétentions. Cin-

quante voix répondirent à l'unisson : — Qu'on nous donne la clef des champs et qu'on nous permette de tirer nos artifices.

Après un moment de pause, un parlementaire nous annonça que cette demande ne pouvait être accueillie; mais pourvu que le reste de l'école montât tranquillement se coucher, les jeunes pensionnaires au-dessus de quinze ans auraient la permission de se promener en ville jusqu'à onze heures. Cette proposition fut rejetée avec des cris d'indignation. Les chefs ne nous manquaient plus, et les cris : Enfoncez la porte! démontez la porte! acquéraient une énergie terrible. Peu à peu, les petits et les moyens rentrèrent dans le gros des révoltés, tandis que les grands, formant un front double et serré, faisaient face aux seize magisters, que protégeaient les piliers de l'orchestre et les domestiques, placés à l'arrière-garde. Jusqu'ici les écoliers ne brandissaient aucune arme offensive; ils restaient les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude de la confiance. Enfin une voix partie des derniers rangs, ce qui expliquait sa bravoure, s'écria : — Rallions-nous et enfonçons la porte! On vit alors un M. Moineau, émigré français et notre professeur de langue gauloise, s'avancer et s'écrier de toute la force de ses poumons : — Vous ne forcerez pas la porte... non, vous ne la forcerez pas, petits malheureux que vous êtes! O mes chers élèves, ô mes aimables enfants, calmez-vous et soyez tranquilles.... allez vous coucher, mes amis. Que vous importe un feu d'artifice?

Le beau plaisir! de consumer de la poudre pour faire peur aux chauves-souris. Fi donc! des feux d'artifice! Allez vous coucher, mes petits amis. Demain, vous aurez congé; oui, je m'engage à vous obtenir au moins un demi-congé, sur ma parole de gentilhomme... mais forcer cette porte!... y pensez-vous bien? C'est une rébellion déclarée contre l'autorité légitime, c'est une révolution... Oh! les sans-culottes, ils l'ont enfoncée! En voilà un, deux, trois, quatre, de sauvés! Mais les autres ne passeront pas, ou ils passeront sur le corps d'Antoine-Auguste Moineau.

Ce discours *ex-abrupto* fut accueilli par des applaudissements et des éclats de rire que couvrirent bientôt de nouveaux houras. Heureusement pour M. Moineau, l'escouade des maîtres se serra autour de lui au moment où l'école entière allait lui passer sur le ventre. Le vieux type chevaleresque que ce M. Moineau! Il avait perdu son rang, sa fortune, tout, hors sa propre estime, dans la querelle de son roi, mort sur l'échafaud. Plein d'un respect inné pour les autorités constituées, il honorait à regret un héroïsme que ses principes le forçaient de combattre.

Suspendons un instant le fil des événements, pour voir le rôle qu'y jouait le héros de cette histoire. A mesure que l'orage chauffait, il me semblait recevoir les éléments d'une nouvelle vie. Tout mon corps tremblait, mais c'était d'une violente joie. Je courais çà et là, d'un air triomphant; je repoussais, pour me

faire place, des élèves de trois ou quatre ans plus âgés que moi... Je grinçais des dents, je frappais du pied, je battais des mains... Je voulais haranguer mes camarades, mais les idées se pressaient tellement dans ma tête, que les sons s'étouffaient alors dans mon gosier. Ce n'est pas en ce moment qu'on aurait eu bon marché de moi; mon œil défiait en face ceux qui le matin encore me bafouaient; j'étais enivré des poisons de la discorde, magicienne bien autrement puissante que Circé, puisqu'elle change les hommes en lions et les enfants en héros. Les écoliers les plus timides m'avançaient des artifices: les braves applaudissaient à ma résolution, et, tandis que je courais de groupe en groupe, recueillant les artifices et les bravos, exhortant tout le monde du geste, à défaut de la voix, je fus enfin récompensé de mon ardeur, par un cri unanime de — Hardi, Rattlin! hardi! bravo!

Je m'étends sans crainte sur ce sujet. Il ne peut manquer d'intéresser la génération naissante, d'autant plus que ces grandes commotions scholastiques appartiennent désormais à l'histoire et ne se renouvelleront pas plus que le déluge universel. Hélas! je puis m'écrier avec le vieux Nestor, quoique je n'aie pas vécu autant qu'une corneille : — Les jeunes gens ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Non, je ne verrai plus des hommes tels que ceux dont j'ai partagé les travaux; non, nous ne reverrons plus ce bon vieux temps. Les choses en étaient là, et nous nous encouragions les uns

les autres, quand, à l'étonnement général, M. Root, poudré à nouveau, et escorté de deux de ses voisins, parut dans l'orchestre, et s'efforça de prononcer un discours. J'étais trop excité pour en entendre un mot. La voix grêle et sifflante du pédagogue ne pouvait d'ailleurs dominer le bruit des houras et des éclats de rire. Je ne pus me contraindre plus longtemps, et moi, moi, Ralph Rattlin, sans être au premier rang, sans être monté sur les épaules de personne, je criai, d'une voix forte et ferme : — Ouvrez-nous la porte, ou nous mettons le feu à l'école, et si nous brûlons, tant mieux : on vous pendra pour meurtre! Oui, ce fut bien moi qui prononçai ces mots, à qui il était arrivé souvent de trembler à la vue de mon ombre : moi, qui n'apercevais pas un escogriffe à moustaches sans lui céder modestement le trottoir; moi, qui eus le frisson toute l'année de la comète.

— Miséricorde! s'écria M. Root, rêvé-je ou suis-je éveillé? est-ce bien ce vagabond de Rattlin? Il n'y a pas huit heures d'horloge que j'ai fouetté l'incorrigible petit drôle, et il me menace d'incendier ma maison. Comptez donc sur la reconnaissance! Mais je vais mettre d'un seul coup bon ordre à tout cela... Jeunes gens, j'y vais mettre bon ordre! Je vais descendre parmi vous pour saisir les meneurs et commencer par ce vaurien de Rattlin. Ah! vous croyez me mener ainsi par le nez! Tous les moniteurs et tous les premiers des classes passeront par les verges. Les autres recevront leur pardon, pourvu qu'ils se rendent tranquillement

dans leurs dortoirs et qu'ils livrent à l'instant toutes leurs pièces d'artifices.

Il dit, et nous l'entendions déjà descendre avec ses deux amis. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que la porte s'ouvrait, et que le dominus, armé d'un immense fouet, se trouvait à la tête de ses satellites.

CHAPITRE XV.

Grande dépense d'une diplomatie excellente et, par conséquent, inutile. — Nouvelle trève. — Abondance de têtes cassées. — L'affaire est chaude. — Les marmousets décident la victoire.

Le lecteur ne supposera certainement pas que les maîtres et les écoliers, ainsi prêts d'en venir aux mains, se tenaient immobiles et muets comme des statues. On parlait beaucoup, au contraire. Les raisonnements, les prières, les reproches, les plaisanteries mêmes, étaient échangés entre les rangs ennemis. On sait que dans cette guerre de mots les écoliers avaient tout l'avantage. Les flèches des Parthes tombaient moins serrées sur les malheureuses légions de Crassus que les quolibets et les sarcasmes sur la phalange de M. Root. Les professeurs et sous-maîtres répugnaient d'ailleurs à la bataille. — Car, s'il fallait combattre, ils étaient forcés de combattre en quelque

sorte les mains liées : des hommes faits ne pouvaient songer sans terreur aux suites d'une échauffourée où, dans la chaleur de l'action, ils pouvaient donner un mauvais coup à quelque enfant. D'ailleurs, toutes choses bien pesées, si les élèves avaient tort, M. Root n'avait pas raison. Le dominus conservait seul un air menaçant et brandissait son fouet, croyant, d'après des historiens menteurs, que la vue de cet instrument de supplice suffit pour mettre en déroute des esclaves, tandis qu'au contraire elle les excite à tout préférer, même la mort, à l'ignominie qui les attend. Pour moi, du moins, j'étais, comme Spartacus, résolu à mourir les armes à la main, et j'espérais entraîner les autres par mon exemple.

Tout à coup, M. Root, après avoir promené ses yeux fauves sur notre masse compacte : — Messieurs les professeurs et sous-maîtres, et vous, mes domestiques, qu'on me prête main-forte, et qu'on saisisse master Atkinson, master Brewster, master Davenant, et avant tout, master Rattlin. Master Rattlin s'était précisément faufilé jusqu'au premier rang comme pour mieux se faire prendre. Tel est le respect des enfants et des hommes pour l'autorité établie, qu'il y eut parmi nous un instant d'hésitation. Nous reculâmes de quelques pas, en serrant les rangs toutefois. Nos adversaires firent un mouvement en avant. Tout était perdu, y compris l'honneur, sans la noble et vaillante conduite du jeune Henri Saint-Albans, fils naturel du duc d'Y.... Ce jeune homme, destiné à l'ar-

mée, étudiait en ce moment la fortification, et ce qu'il en avait appris nous vint à point.

Tandis que M. Root avançait pas à pas pour se donner le temps de développer sa harangue, Saint-Albans n'était pas oisif. Un rempart improvisé se dressait derrière notre front. Deux rangées de pupitres, placés l'un sur l'autre, et la rangées de dessus avec les pieds en l'air, ne représentaient pas mal une ligne de chevaux de frise, et barraient complétement la salle. Cette manœuvre était une anticipation des barricades de Paris. Notre premier rang rencontrant derrière lui cet obstacle n'en fut pas embarrassé. Les petits se glissèrent dessous, les grands sautèrent par dessus. — Mais il n'en était pas de même pour M. Root avec sa perruque bien poudrée pour notre professeur classique, tout chargé de latin et de grec, pour notre maître de mathématiques qui calculait l'angle qu'auraient à tracer ses deux jambes pour escalader la barricade, ou la courbe qu'aurait à subir son individu pour passer sous ces fourches caudines; tous jugèrent qu'il était endessous de leur dignité, *infrà dignitatem*, de se résoudre à ce dernier parti. Quant à franchir le rempart, c'était la chose impossible. Les *chiens de collége* l'auraient bien tenté, mais ils savaient qu'ils n'auraient pas à faire à des moutons de l'autre côté des pallissades.

Quand deux armées se trouvent en présence sans pouvoir combattre, il faut bien parlementer. Saint-Albans fut proclamé notre généralissime et notre ora-

teur à l'unanimité des voix; cependant un grand nombre d'écoliers étaient plus âgés, car il n'avait que dix-huit ans. Le brave jeune homme que ce Saint-Albans! qu'il justifiait bien le proverbe : bon chien chasse de race! Accompli, généreux, intrépide, beau comme tous les rejetons de sa souche, il était doué de ces manières douces et brillantes auxquelles le cœur des femmes ne résiste pas, et qui apprivoisent les hommes les plus farouches. Il est mort jeune... où est-il mort? et où pouvait-il mourir, dès l'instant que la Providence jugeait ce monde indigne de lui, sinon sur un champ de bataille, à l'ombre du drapeau de son pays, à la vue de ses ennemis fuyant dispersés devant le héros qui bientôt ne devait plus être qn'un cadavre?

Saint-Albans monta donc sur le rempart; en sa double qualité de chef et d'orateur, il se fit l'éloquent interprète de nos nombreux griefs. Rien ne fut oublié, ni le pain moisi, ni le mouton sentant le suif, ni les pâtés hebdomadairement composés avec les restes de viande. Il représenta à M. Root le peu d'honneur qu'il avait à gagner dans cette lutte, et les pertes certaines qui le menaçaient : le dommage causé à sa propriété, l'atteinte portée à sa réputation, la perte d'un bon nombre d'écoliers. Il le pria de réfléchir que toutes les boîtes à jeux de l'école étaient remplies de pièces d'artifices, pétards, fusées, soleils etc., et qu'ils avaient bien résolu, quoique lui-même regrettât d'être forcé d'en venir à de pareilles extrémités, de les faire partir dans l'école même, si on leur défendait de les faire

partir dehors; qu'ils en rejetaient toutes les conséquences sur la tête de M. Root. Ce discours fut suivi de nombreux bravos, et l'école, d'une voix unanime, répéta : — Que les conséquences en retombent sur la tête de M. Root!

Le vieux Reynolds, notre professeur de latin, était le plus pacifique soldat de l'inoffensive armée de M. Root. Il prenait des poignées de tabac, et conjurait le dominus de ne voir dans tout cela qu'une plaisanterie, et d'accorder aux jeunes gens la permission qu'ils sollicitaient, avec les restrictions jugées convenables. M. Root acceptant la porte détournée qu'on lui offrait, et faisant la plus singulière grimace pour paraître plaisant, dit alors qu'il commençait à entrer dans l'esprit de la chose; que la comédie était fort drôle; qu'elle n'avait eu aucun motif irrespectueux, puisque M. Henri Saint-Albans consentait à y jouer un rôle (il faut savoir qu'Henri était le favori de M. Root): qu'il consentait lui-même à entrer aussi dans la plaisanterie et à considérer l'école comme une forteresse admise à capituler. Il était donc prêt à recevoir un parlementaire, précédé du drapeau de paix.

Grande joie parmi nous! On dresse les articles de la capitulation, et un écolier, agitant un mouchoir de poche blanc attaché à la baguette d'une fusée volante, est hissé sur un banc, au milieu de la place assiégée. Ce document, suivant l'usage commnn à tous les rebelles armés contre le souverain légitime, contenait

de grandes protestations de loyauté inébranlable, de ferme obéissance et de dévouement sans borne au souverain, après quoi... Mais, pour abréger, nous donnerons ici chacune de nos conditions, avec la réponse qui y fut faite.

1. Les jeunes gens auront, suivant l'usage, la permission de faire partir leurs artifices autour des débris du feu de joie, et cela de neuf heures à onze.

R. Accordé, mais avec une restriction commandée par la prudence, à savoir, que les écoliers au-dessous de neuf ans remettront leurs artifices aux plus grands, et se tiendront en-deçà de la haie pour les regarder partir.

2. Tout dommage causé par le feu d'artifice aux bâtiments, haies ou arbres de M. Root, sera réparé par une souscription ouverte à cet effet dans l'école.

R. Accordé.

3. Attendu qu'il est huit heures sonnées, les petits auront leur souper, comme d'habitude.

R. Accordé.

4. Il y aura amnistie générale, et personne ne sera fouetté ni puni d'aucune manière, pour la part plus ou moins active qu'il aura prise à la rébellion.

R. Accordé ; mais sont exceptés de l'amnistie : Masters Atkinson, Brewster, Davenant et Rattlin.

Le point capital était l'amnistie pleine et entière. Cependant la majorité de l'école était si avide de feux d'artifice, que, sans la noble intervention de Saint-Al-

bans, les chefs de la révolte étaient sacrifiés aux chandelles romaines. Mais les événements furent bientôt amenés à une crise. Toute cette scène militaire me transportait, et, pour en mieux jouir, je me traînai à quatre pattes sous l'un des pupitres qui formaient la barricade. Aventurant alors ma tête et mes épaules sur le territoire ennemi, ma joie s'exprimait en grimaces.

On débattait encore la dernière clause, quand, ô comble de perfidie! ô insigne violation du droit des gens! M. Root, voyant sa victime si près de lui, me saisit inopinément par les oreilles et s'efforce de m'entraîner dans son camp. Mes camarades me retiennent par les pieds. Saint-Albans proteste avec énergie; plusieurs des maîtres et sous-maîtres laissent même échapper un Fi donc! expressif. M. Root, furieux d'être frustré de sa vengeance, m'applique un grand soufflet avant de me lâcher. Je ne me trouve pas plus tôt de l'autre côté de la barricade que, la souffrance surmontant la peur, je saisis un encrier, et j'en envoie le contenu sur la tête floconneuse du magister avec une si fatale adresse, que M. Root eut momentanément, pour ses armoiries, noir sur blanc.

— En avant, camarades! en avant! s'écrie l'intrépide Saint-Albans. En un clin d'œil, les barricades sont franchies; nous sommes à portée de poing de nos adversaires. Les règles volent obliquement, perpendiculairement, horizontalement; les encriers se croisent en l'air; il pleut de l'encre. Les gradus, les lexicon,

et les dictionnaires de toute espèce nous servent de grosse artillerie. La fusillade est alimentée par les menus livres, les cahiers et les règles. Je dois cette justice à M. Root, qu'il se conduisit vaillamment dans la mêlée. Sa tête, noire et blanche, assez semblable à un damier, se montrait partout, et son fouet claquait d'une manière terrible sur les mollets de ses ennemis.

Le vieux Reynolds, incapable de résister, même en bataille, à une habitude invétérée, reçut dans les yeux tout le contenu de son immense tabatière, avant que vingt coups n'eussent été donnés et reçus. Il courait çà et là, gémissant comme OEdipe, et prophétisant comme Térésias aveugle au milieu des deux partis qui respectaient en lui un prophète. Le professeur de français, dont l'exil n'avait pas diminué l'obésité, perdit l'équilibre dès le commencement de l'action, et tandis que, nageant sur le plancher, il faisait ses adieux à la gloire et à la belle France, les deux partis le foulèrent successivement aux pieds. Quant à M. Simp — n, le maître de mathématiques, voici ce qu'on en raconte, mais je ne garantis pas l'autorité de ce récit. Se voyant serré de tous côtés, il saisit un globe céleste et, le soulevant entre ses mains, il le brandissait sur la tête de ses assaillants. Mais M. Simp — n était un homme distrait à l'excès. Il avait des absences, et sa passion dominante le ressaisissait brusquement; au lieu d'assommer ses adversaires, il se mit à résoudre un problême; mais il n'avait pas

trouvé la valeur d'une seule tangente, que le globe se brisa en éclats sur son crâne heureusement solide, et que ses yeux virent plus d'étoiles qu'il n'en brilla jamais dans la voie lactée. M. Root ne fut pas plus heureux. Son nez ruisselait de sang, ses deux yeux étaient noirs, et ses belles dents tremblaient pour la plupart dans leurs alvéoles.

Pour moi, je ne faisais pas grand' chose... J'étais trop ravi, trop enthousiasmé pour agir. Je dansais, je criais, j'étais fou. C'était la première fois que je portais à mes lèvres la coupe empoisonnée de la discorde, ou, si on l'aime mieux, la déesse avait détaché, pour la première fois, une des couleuvres de sa chevelure et l'avait jetée dans mon sein. Mais cette métaphore ferait supposer des sentiments douloureux, tandis qu'au contraire j'étais transporté de joie. Si le cri de guerre eût été : Rattlin! au lieu de Saint-Albans! rien n'eut manqué à mon ivresse. Le plaisir de batailler est pour un jeune cœur ce que l'eau est pour le sable du désert... il n'en est jamais rassasié.

En moins de trois minutes, la position de la galeric fut emportée. Mais M. Root et son monde avaient fait bonne retraite et barricadé la porte extérieurement, en sorte que, si nous pouvions nous vanter de les avoir mis dehors, ils pouvaient se vanter de nous tenir dedans. Nous avions fait trois prisonniers, M. Reynolds, M. Moineau et un piètre et rampant maître d'études qui, avec un teint de navet, composait d'exécrables vers à la louange d'une servante galeuse, la-

quelle lui prêtait les demi-couronnes de ses économies pour acheter la graisse d'ours qui découlait de ses cheveux plats. Nous le connaissions pour un chien couchant, et nous le soupçonnions d'espionnage. Or, les espions sont hors le droit des gens. Le maraud s'étant mis à braire dans un coin, nous l'arrêtâmes avant qu'il ôtât son mouchoir de ses yeux. Vu le respect que nous portions à nos professeurs de latin et de français, nous leur rendîmes la liberté, mais nous gardâmes le maître d'études pour en faire un souffre-douleur, à l'exemple des Indiens d'Amérique qui jouent avec leurs prisonniers, comme le chat avec la souris, avant de lui donner le coup de grâce.

CHAPITRE XVI.

Appel touchant qui ne touche personne. — Les rebelles commencent leurs réjouissances. — Elles sont soudainement éteintes. — Les pompiers triomphent des artificiers. — Les vainqueurs sont vaincus à leur tour, et se trouvent bientôt ensevelis dans la disgrâce et sous les couvertures de leurs lits.

Quand nous annonçâmes au maître d'études captif qu'il était destiné à l'honneur d'être notre Guy-Faux, et qu'il serait placé au centre de nos feux d'artifice, sa frayeur fut extrême, malgré notre promesse de le brûler le moins possible. Il nous supplia à deux genoux,

je ne dirai pas en pâlissant, puisqu'il avait un teint de navet, mais en grinçant comme un homme à l'agonie; il nous supplia de vouloir bien nous contenter de le rosser. Nous lui accordâmes cette commutation de peine, car nous étions résolus à nous montrer magnanimes. L'espion reconnu en fut quitte pour une volée, qu'il supporta en stoïcien, s'estimant trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Au fait, les règles de la guerre ne condamnent-elles pas les espions à la corde ?

La scène la plus pathétique du drame restait à jouer. Le maître d'études avait à peine reçu son compte, capital et intérêts, que mistress Root, comme une Niobé en larmes, parut à son tour dans l'orchestre, les mains étendues vers le ciel. Ses bras ainsi allongés, ses invocations pathétiques, ses promesses sucrées, ne produisirent aucun effet. La bonne dame en était encore à nous prier d'aller nous coucher. M. Root, disait-elle, nous donnerait congé à tous le lendemain. Nous étions bien décidés à rester sur pied et à faire partir nos artifices cette nuit-là même. Mais elle obtint par son intercession que tous les petits lui seraient remis.

La difficulté fut de déterminer qui étaient les petits. Plus d'un bambin, grand comme une botte, mais doué d'un cœur audacieux, se dressa sur la pointe des pieds et se proclama grand garçon, tandis que plusieurs grands dadais, ayant du lait au lieu de sang dans les veines, réclamèrent le titre de petits. Il n'y avait,

comme je l'ai déjà dit, aucune communication de la salle d'études à l'orchestre; nous fûmes forcés d'empiler les pupitres, Ossa sur Pélion, et de donner la main aux poules mouillées, ou plutôt aux poussins qui allaient chercher protection dans les ailes de la poule-mère. La poule-mère, quel blasphême! comparer ce qu'il y a de plus touchant au monde, une poule ralliant ses poussins, à cette prude et acariâtre mistress Root, que la Providence avait frappée de stérilité.

Notre captif, contractant tous les muscles de sa face pour simuler un sourire, nous dit d'un ton semi-larmoyant: — Je ne suis pas précisément un petit garçon, puisque j'ai l'honneur d'être un de vos dévoués maîtres d'études; mais cependant, si vous vouliez bien le permettre, je profiterais de l'occasion pour aller aussi me coucher; j'ai pris médecine ce matin, et j'en suis encore tout malade. Nous lui accordâmes la sortie, mais nous détruisîmes notre échafaudage: comment gagner l'orchestre? Il promena autour de lui un regard piteux. Il embrassa une colonne, puis une autre, avant de se décider à grimper. Nous étions gens charitables; aussi lui prêtâmes-nous toute l'impulsion désirable; les pincées et les coups de règle excitèrent une circulation rapide dans cette partie de son individu qui devait le plus contribuer à son ascension, d'après les mêmes principes qui nous font charger un fusil par une extrémité afin que la balle soit lancée par l'autre. Il n'eut pas plus tôt aidé mistress Root à rallier ses poussins, que la digne maîtresse,

essuyant ses larmes, nous fit une révérence en souriant, nous souhaita une bonne nuit, nous recommanda d'être bons garçons, de ne rien abîmer, et surtout de prendre garde au feu. Alors, après nous avoir fait promettre de ne point endommager l'orgue, et de ne pas monter dans l'orchestre, ce qui nous eût été facile au moyen d'un nouvel échafaudage, elle nous laissa maîtres du champ de bataille.

Grande délibération et débats tumultueux. Fallait-il de nouveau parlementer? Non, non. Quel était le motif de notre rébellion? Le refus de nous laisser tirer nos artifices. Que nous restait-il donc à faire? dîner ou les tirer. Les tirer! mais où? Dans le jardin ou dans la salle d'études? Les croisées sont trop élevées pour sauter sur la terrasse. D'ailleurs, nous y serions pris en détail, si nous étions assez heureux pour ne pas nous rompre le cou. Dans la salle d'études! Dans la salle d'étmdes! tirons-les dans la salle d'études! Et, sous la direction de Saint-Albans, nous fîmesnos préparatifs en conséquence.

Que n'ai-je été le héros de cette nuit! Ah! si je ne pourfendis aucun géant ce soir-là, c'est qu'aucun ne tomba sous ma main, et que je n'avais pas la durandale de Roland. Je reçus du moins un insigne honneur, un honneur inattendu!

Henri Saint-Albans m'appelant à coté de lui, se servit de ces propres expressions :—Ici, mon brave Ralph Rattlin, toi qui dors sans peur dans la chambre hantée par les esprits! Jugez de mon ivresse. Je ne vous

rendrai pas compte des sensations d'un vieux gentilhomme, dont la tête a grisonné sous le harnais, quand son souverain place de ses mains le cordon bleu autour des épaules de son loyal sujet; mais s'il jouit de la moitié du quart du ravissement qui fut alors le mien, ce doit être un heureux, un bienheureux vieillard.

Revenons à nos moutons. Étrange abus des locutions proverbiales! par moutons, j'entends ici désigner des chandelles romaines et des pétards. Nous enfonçâmes des clous dans les murs pour y fixer nos roues de Sainte-Catherine. Les chandelles romaines furent plantées dans les trous d'encriers, et inclinées du côté du jardin; nous ouvrîmes les fenêtres du bout de l'école toutes grandes pour donner passage aux globules de feu et aux fusées volantes. Une première volée de ces fusées traversa bientôt les fenêtres à un angle de 65° environ, et, sillonnant l'air où nos houras la suivirent, retomba en étincelante pluie de feu. Le lecteur voit déjà notre salle d'études en feu. Hélas! c'était tout le contraire. Une magnifique roue de Sainte-Catherine commençait à peine à tourner dans toute la gloire de ses feux coloriés, quand... ô comble d'horreur, d'épouvante et de confusion!... une demi-douzaine de pompiers, portant aux bras leurs odieux insignes, apparaissent dans l'orchestre, et ajustant leurs longs tubes de cuir, commencent à faire jouer sur nous et sur la roue de Sainte-Catherine leurs maudits jets d'eau, au milieu d'affreux éclats de rire. Hélas! nous y mêlâmes malgré nous les nôtres quand

nous entendîmes les humides gémissements de la pompe qui fonctionnait sur la terrasse. M. Root était trop fin pour laisser brûler sa maison. Voyant que sa plus chaude éloquence n'y pouvait rien, il avait résolu d'essayer si l'eau froide serait plus persuasive... pour sûr, elle était plus pénétrante.

En cet instant, la porte de l'école fut ouverte à deux battants; mais nous préférions ne pas profiter de la libre sortie, pour une raison assez simple : nous ignorions ce qui nous attendait sur les escaliers. Nous étions convenus de n'allumer nos artifices que successivement et avec ordre; mais ce qui n'était en nos mains que des jouets, se tourna en armes offensives. Une pluie de pétards et de fusées terrible tomba sur nos adversaires. Une lutte s'engagea entre les deux éléments destructeurs : l'eau et le feu; les tuyaux ne cessaient de jouer, et toutes les fois que leur jet puissant nous atteignait, il nous coupait la respiration et nous renversait par terre : nous nous relevions aussitôt, et les quilles étaient aussitôt remises debout qu'abattues. A chaque instant nos fusées forçaient les assaillants à reculer et à se cacher la tête dans leurs mains; mais ils revenaient à leurs tuyaux comme des canonniers à leurs pièces aussitôt après l'explosion de la bombe qui les a forcés à s'en écarter. Ces projectiles incendiaires auraient trop bien réalisé l'effroi de mistress Root, pour les dangers que courait l'orgue, si on n'avait eu la précaution de le garantir avec des couvertures de laine.

En vain nous rassemblâmes les pupitres du côté de la galerie dans l'espoir de nous en servir pour monter à l'assaut; ils ne s'élevaient pas assez haut, et le terrible jet d'eau renversait nos travailleurs. Cependant l'ennemi ne fit pas taire notre feu tant qu'il nous resta des projectiles; mais ils s'épuisèrent, et l'eau ne s'épuisait pas. La fatale pompe continuait de braire. On eût dit un âne chargé de servir de trompette à nos vainqueurs. Le fatal jet d'eau commençait à n'avoir plus rien à éteindre. L'élément aquatique avait triomphé de l'élément igné, mais la lutte avait été belle à voir.

En moins d'une heure nous fûmes ainsi réduits: trempés jusqu'aux os, les cheveux et les sourcils flambés, la face échaudée, les mains brûlées, honteux et tremblants de froid et de peur, nous gagnâmes la porte. Elle était toujours ouverte. On ne fit aucun effort pour nous saisir; mais la garnison défila tête baissée entre deux rangées de voisins et de domestiques dont il fallut recevoir les quolibets. Nous nous glissâmes dans nos lits, comme le chien qui vient de voler un poudding se tapit dans sa loge avec sa proie. Mais, hélas! nous n'avions pas de proie.

A la sortie de l'école je m'étais tenu près de Saint-Albans, comptant sur sa protection. Il me confia sa douleur en montant l'escalier. Il ne se le pardonnerait jamais, disait-il; il assumait sur lui toute la honte de la journée. Comment n'avait-il pas pensé à s'assurer de l'orchestre. Il n'avait aucun génie militaire; il se mettrait en apprentissage chez un charpentier de village

et construirait des étables à porcs; il se ferait maître d'études, et ses écoliers le rosseraient comme un âne qu'il était; il s'enfuirait de l'Académie. C'est à ce dernier parti qu'il se résolut.

Laissons les pompiers fureter dans tous les recoins de l'école pour éteindre les dernières étincelles; laissons M. Root déplorer les dégradations de sa propriété, et mistress Root préparer des tisanes pour tous les rhumes, des onguents pour toutes les figures et les mains brûlées; — concluons l'histoire des fameuses barricades du 5 novembre de l'an de grâce 18... Si cette journée ne nous procura pas tous les agréments d'un siége en règle et d'un combat véritable, à part les plaisirs du carnage, je ne m'y connais pas, et cependant je dois m'y connaître, ayant eu par la suite, ainsi que le lecteur le verra, de fréquentes occasions d'apprécier ce jeu de rois où la palme reste à celui qui a coupé le plus de gorges.

CHAPITRE XVII.

Ce chapitre est plein de recherches morales et métaphysiques. Le commun des lecteurs fera donc bien d'en sauter quelques feuillets, ou de les parcourir avec cette inattention que les lecteurs apportent en général à la morale et à la religion.

Si nous en jugeons d'après les sentiments exprimés par lord Wellington, les sensations qui suivent une

victoire ne sont rien moins que joyeuses. Sa Seigneurie a fait mieux que gagner de nombreuses batailles, elle a dit quelques sages paroles qui resteront. Quand, après la sanglante journée de Waterloo, notre héros s'écriait : « La défaite seule est plus déplorable que la victoire, » il parlait avec la sublimité d'un chrétien et la profondeur d'un philosophe. Si une victoire donne si peu de satisfaction, que sera-ce d'un combat balancé? je ne parle pas d'une défaite, car nous n'étions pas gens à convenir d'une défaite.

Les écoliers trouvèrent le lendemain à leur descente des dortoirs, un spectacle aussi lugubre que la justice rétributive la plus sévère eût pu le souhaiter à des rebelles. La matinée était froide et âpre, le sol était couvert d'eau et de cartouches des feux d'artifice ; une horrible confusion régnait dans la salle d'étude : pas un carreau de vitre entier, des murs noircis, des livres déchirés, et au milieu de ces ruines, les maîtres et sous-maîtres se glissant pâles, soupçonneux et contrits. La prière commença, et nous psalmodiâmes d'un ton lugubre l'hymne :

Éveille-toi, mon âme : avec l'astre du jour,
De nos travaux commençons la carrière.

Impossible de dire si le soleil s'était éveillé ou non ce jour-là ; le fait est qu'il tenait ses rideaux de brouillard étroitement fermés, et ne se montrait à personne. Mais si Phébus ne nous invitait pas à recommencer le

cours de nos travaux, il en décida plusieurs à prendre leur course. Vingt-cinq environ se donnèrent la clef des champs. Il n'y eut pas classe de toute la journée; M. Root ne parut pas; nous eûmes un congé forcé.

Le 7, pour me servir d'une expression maritime, nous étions radoubés; nous reprîmes la routine de nos occupations scolaires; mais une semaine entière s'écoula avant que M. Root fît acte d'apparition dans l'école. Il y parut le huitième jour, les yeux couverts d'une visière verte qui cachait des yeux pochés. Il entra à l'heure accoutumée de midi. La liste de proscription lui fut présentée comme à l'ordinaire, et je m'attendais, suivant l'ordre habituel des choses, à voir une exécution d'une heure au moins. Mais nous sommes dans ce monde les martyrs du désappointement. Le pédagogue plia mélancoliquement le papier et l'enfonça dans son gousset, m'épargnant ainsi la dépense de magnanimité à laquelle je m'étais résolu. Mon intention était de lui dire *à son nez et à sa barbe*, que s'il me touchait, je décamperais comme les autres. Sur ma parole d'écolier, ce fut un désappointement pour moi de ne pas recevoir mes trois ou quatre douzaines de coups de verges.

J'étais entré dans la période enthousiaste de ma vie *académique*. Désormais je comptais pour quelque chose parmi mes camarades. Je couchais toujours dans la chambre aux esprits. J'avais frappé le premier coup dans la journée des barricades... Saint-Albans avait loué publiquement mon courage. Je ne pouvais plus

me mépriser moi-même, et par une conséquence naturelle les autres cessèrent de me mépriser. Je nouai plusieurs amitiés, amitiés éphémères sans doute, mais douces et sincères. Plusieurs élèves me promirent de décider leurs parents à m'inviter à passer chez eux les vacances prochaines; mais leur mémoire fut faible ou leurs parents sourds.

Les vacances d'hiver arrivèrent enfin, et je me trouvais le seul habitant de cette vaste et déserte salle, avec un poêle pour compagnon, et une chandelle de deux pences pour unique luminaire. Tous les sons qui frappaient mon oreille inquiète me semblaient surnaturels et menaçants! Tout prenait autour de moi des formes gigantesques... Les ombres épaisses me semblaient grosses de fantômes... Le sifflement de la bise contre les vitres des croisées, donnait une voix aux êtres fantastiques que mon œil effrayé découvrait dans les sombres recoins de la salle. Et cet orchestre, si bruyant le jour où le feu de nos pétards et de nos fusées avaient plu sur lui, maintenant si triste et si désert! Que de fois je crus entendre sortir de l'orgue une sourde et mystérieuse musique, comme si les doigts des spectres eussent pressé les touches du clavier. Avec quelle joie j'aurais échangé ma solitude pour l'humiliante société des domestiques... mais la cuisine m'était désormais interdite. Les conséquences de cette séquestration, pour un esprit rêveur et sans boussole, étaient bien pires que celles de ma relégation dans la chambre aux revenants. Là, du moins,

j'avais mon préservatif, un charme à opposer aux charmes... L'habitude m'avait familiarisé avec la tête de Méduse et les sculptures de la voûte; mais cette lugubre et immense salle d'étude, qui d'ordinaire regorgeait de vie et de gaieté, était triste et hideuse dans sa solitude. Vingt fois en une même soirée, lorsque le vent d'hiver balayait le plancher et venait mordre mes chevilles, vingt fois je m'imaginais que la main glacée d'un cadavre sortait de la terre pour me saisir et m'entraîner dans sa fosse. Cette salle avait été une chapelle consacrée avant d'être une école; que de morts y gisaient sous mes pieds! Ce souvenir justifiait mes terreurs. Cent fois, lorsque la longue et vacillante flamme faisait danser les ombres épaisses qui m'entouraient, je m'imaginais voir de hideuses figures grimacer du sein des ténèbres. Cent fois l'ombre gigantesque que je projetais sur les murs me fut un objet d'effroi. O monsieur Root, vous êtes bien cruel de me laisser seul dans ces effrayantes régions! Quant à votre femme, honte à elle!

Si l'on réfléchit aux rudes épreuves que mon imagination avait subies dès l'enfance, à l'irritabilité naturelle de mon tempérament, on s'étonnera que je n'aie pas perdu la tête. Mais une heureuse monomanie vint occuper la place où la folie menaçait d'entrer. Je composais des vers; c'était adoucir l'air pour les agneaux tondus, comme aurait dit Sterne.

Si le lecteur n'était pas à ma merci, si je ne le croyais pas le plus aimable et le plus méritant des arrière-

petits-fils de Japhet.... si je ne craignais pas de commettre une noire ingratitude en m'imposant à lui, je citerais cent et deux cents petites pièces sorties de ma plume; elles sont mauvaises, sans aucun doute, mais c'est une preuve de leur incontestable originalité. J'ai réellement parfois de la grandeur d'âme; je m'abstiendrai de citer... mais, pour que les élucubrations de ma jeune muse ne soient pas perdues pour le monde, je les tiens à la disposition des éditeurs d'*Annuaires* pour 1838. Je suis déterminé à faire cette proposition, moins par le désir de gagner de l'argent que par celui d'accroître le nombre des lecteurs de cette intéressante classe de livres.

J'écrivais donc des vers pendant ces lugubres vacances, et je commençais à *méthodiser* ma folie. Les écoliers revenaient de chez eux; vrai fanfaron quand ils m'avaient quitté, ils retrouvaient en moi un jeune Bavius.

J'ai hâte d'en finir avec cette période de ma vie; mais je serais coupable envers ces esprits philosophiques qui aiment à étudier le cœur humain dans tous ses écarts, si je passais sous silence la bizarre hallucination qui me tyrannisa tout un mois. Ce genre d'association mentale fut si étrange et si parfait à la fois, il sera si diversement jugé selon que les juges seront plus ou moins fourvoyés par l'éducation et les préjugés, que je me bornerai à raconter les faits, laissant à d'autres le soin de les commenter.

J'avais environ treize ans... Mon talent pour la ver-

sification, mes prouesses au pugilat, ma renommée de bravoure et l'originalité de ma situation, toujours enveloppée de mystère, firent bientôt de moi ce que les Français appellent une tête montée. Quand on agit beaucoup, on sent la nécessité de raisonner; je me vis donc forcé à la raison. M. Root avait celle de me flageller; je pouvais m'apercevoir qu'il commençait à me craindre; or, à mesure qu'il évitait les occasions de me punir, je devenais doux, obéissant, respectueux: devinez quelle en fut la conséquence? Je cessai de perdre la tête de frayeur à l'église, et, soit ennui d'être à rien faire, soit amour de la variété, je commençai à écouter les sermons. Quelle leçon n'est-ce pas là pour les maîtres! Un dimanche, je revins de l'église agité d'une espèce d'enivrement moral; le recteur était un homme pâle et amaigri, dont l'œil creux étincelait. Il avait dit adieu à toutes les inquiétudes du monde, et ne conservait qu'un souci, celui de mener son troupeau jusqu'aux portes d'un monde meilleur où lui-même avait hâte d'entrer. En ce jour mémorable, où je m'imaginai être converti, le recteur ayant expliqué la vie de Samuel, s'était naturellement tourné, pendant cette explication, vers la plus jeune partie de son auditoire. Assis sur le premier banc, ses paroles semblaient m'être individuellement adressées. Son regard suppliant et passionné à la fois faisait pénétrer dans mon âme un doux rayon d'enthousiasme. Je me persuadai, séance tenante, que puisque la bonté du Créateur était inépuisable, c'était la faute de l'homme

s'il n'y avait pas un plus grand nombre de Samuels. Je résolus d'être un Samuel, de me vouer aux abstractions divines, à la gloire céleste, au culte continuel. J'observai mon vœu pendant des semaines entières; c'était une passion, une monomanie. Je me promenais en extase, je me cachais pour jouir secrètement de mon bonheur, comme si j'avais découvert un trésor. Je ne parlai à personne de ma nouvelle manière de penser; car tout absorbé que j'étais, je redoutais encore le ridicule; mais je composais des hymnes, j'écrivais des sermons. Si mon attention se détournait un seul instant des objets célestes, j'étais furieux contre moi-même, et je remontais les ressorts de mon zèle par des prières élancées vers Dieu. J'étais fou comme un anachorète, à l'ascétisme et à la vanité près. On sent ce que mes études dûrent souffrir d'une pareille aliénation mentale. M. Root, qui dans les derniers temps m'avait montré beaucoup de douceur, M. Root reprit ses verges. Je ne sais si on me croira, mais je viens de soumettre ma mémoire à un sévère examen, et je suis sûr de sa fidélité. Cependant j'ose à peine faire cet aveu au monde. N'importe; en dépit du ridicule, je me sens forcé d'avouer que je pris en quelque sorte plaisir au châtiment. Je m'estimais heureux d'acheter à ce prix un amour impénétrable et sans bornes. Je courtisais la flagellation: elle devenait une jouissance pour moi. Alors seulement je compris l'enthousiasme et les ravissements de cette secte de ridicules visionnaires, surnommés les flagellants.

J'étais plongé dans un oubli complet de toutes choses, à part mon fanatisme rêveur. Ce terme de fanatisme est trop sévère peut-être pour qualifier mon état, quoique je ne puisse appeler sainteté un état d'inutilité complète. Des gens dont les intentions sont fort louables n'en croiront pas moins, j'en suis sûr, que ma main d'enfant, mon innocente main, avait saisi l'un des anneaux bienheureux de cette chaîne d'ineffable amour qui aboutit au cœur de l'Homme-Dieu, assis à la droite de l'Éternel. Je ne fais pas de système, j'expose les faits; mais je ne puis m'empêcher de hasarder une conjecture sur ce qu'aurait été ma destinée si j'avais possédé parmi mes maîtres un ami qui m'eût montré les justes limites de la folie et de la vraie piété. A cette époque aucune entreprise n'aurait dépassé mon courage. Que l'homme au cœur froid, que le vieillard dise ce qui lui plaît: la jeunesse est l'époque du courage moral. La décrépitude et la vieillesse prennent à tort leur vigueur expirante pour du calme et de la résignation. L'apathie, ce terrible précurseur de la mort, ne saurait passer pour du stoïcisme.

Cet état d'exaltation prolongée se termina par un dénouement bouffon. Je ne faisais plus le coup de poing; j'étais humble, complaisant. Je m'abstenais de blâmer personne; je m'efforçais d'aimer tout le monde. Je prêtais mon argent, et je souhaitais presque un soufflet sur une joue pour avoir l'occasion de présenter l'autre. Le lecteur doit bien penser que la Bible était

constamment ouverte devant moi, hors les moments employés à des œuvres plus actives, œuvres de sanctification. Mais, si l'esprit est fort, la chair est faible. Je sommeillais depuis quelques minutes sur le livre inspiré, quand un petit drôle me l'enleva et glissa à sa place : *L'histoire célèbre et véritable des sept champions de la chrétienté.* On voyait sur le frontispice le vaillant saint Georges, couvert d'une armure verte et or, enfonçant sa lance dans la gorge fumante du dragon, couvert aussi d'écailles vertes et or. Quelle tentation! Je regardai d'abord timidement et je réclamai ma bible.

— Lis, Ralph, lis donc l'histoire des sept champions, répondit mon escamoteur.

Hélas! mécréant que je suis, je me décidai à lire.

Je fus ainsi guéri en quelques heures de la manie de passer pour un saint, de mépriser la flagellation et de singer Samuel.

CHAPITRE XVIII.

Ralph reçoit le germe du patriotisme. — Il fait des progrès dans l'exercice et dans le mensonge. — Quelqu'un vient le voir et personne ne voit ce quelqu'un. — Le mystère finit par une nouvelle migration.

La nature des enfants et des hommes est de se précipiter dans les extrêmes. J'ai fait traverser au

lecteur deux périodes de ma vie : la période de désespoir et la période d'enthousiasme. J'arrive à la plus misérable de toutes, à la période de mensonges. On reconnaît aux poëtes le droit de tailler en plein drap dans la fiction ; mais j'abusai du privilége. Je devins un intrépide et obstiné menteur, et celapar suite naturelle de mon éducation ou plutôt de mon manque d'éducation. Je commençai à lire toutes sortes de romans. Un esprit militaire et chevaleresque prévalait dans l'école. La manie de la milice était alors générale, et presque tous les écoliers apprenaient l'exercice. Le gouvernement nous avait octroyé une demi-douzaine de sergents pour nous perfectionner dans le maniement du fusil et nous enseigner l'école de peloton. Nous avions un très-joli uniforme et un équipement complet de fantassin, sauf les mousquets des petits qui n'avaient pas de lumières ni de pierres à fusil. On me délivra une de ces innocentes armes. Oh! quelle mortification pour moi quand, le jour de parade, on nous incorporait aux milices, de voir les grands brûler de la vraie poudre sur le front de bataille, tandis que moi-même j'étais obligé de faire claquer une pierre de bois contre un bassinet vide. Je ne pouvais, je ne voulais pas endurer cette mortification.

Une lutte régulière et périodique s'engagea entre M. Root, mon mousquet et moi. Mais un shilling donné au sergent m'assura la victoire. Tous les jours de parade et d'inspection d'armes, une lumière se trouvait forcée à mon fusil, une pierre avait remplacé

le morceau de bois. M. Root constatait la double contravention, et j'étais sûr de monter le cheval sans selle. Dans ma fièvre de patriotisme, j'étais le seul écolier dans toute l'académie qui, privé de poudre et de plomb, eût néanmoins saigné pour son pays. Enfin, j'eus la volupté suprême de brûler ma poudre à la face de l'air, et de défier Bonaparte et ses légions alors assemblées à Boulogne. Ainsi l'ardeur militaire se joignit à mes autres ardeurs. J'avais appris à nager dans la Rivière-Neuve. Comment ne pas me croire un héros ?

Je commençai à apprécier le mystère de ma naissance et à le mettre à profit.

Je ne lisais pas pour rien les romans.

J'entrai donc dans ma carrière de mensonges. Oh ! que de mensonges invraisemblables et physiquement impossibles je mis alors en circulation ! J'étais un prince incognito ; mon père avait possédé le privilége de battre monnaie. Et pour le prouver à mes dupes, je leur laissais entrevoir mes écus de poche. J'offris le combat aux incrédules. Les grands secouaient la tête et n'y comprenaient rien ; les sous-maîtres entamaient des enquêtes et ne les menaient jamais à fin. N'ayant aucune donnée positive pour me contredire, ils se perdaient en conjectures.

Cependant, malgré mes succès, la vie me devenait un fardeau ; mes mensonges étaient trop nombreux, trop multiples, trop palpables et trop onéreux pour moi. Leur inconsistance avait passé les bornes. Le sar-

casme dressa sa tête de serpent. La honte devint ma compagne inséparable, et je marchais appuyé sur son bras. Je dois me rendre cette justice, qu'à l'époque même où je me donnais pour un futur monarque, je n'aurais pas fait la moindre brèche à la vérité pour me sauver moi-même du plus amer châtiment, ou pour nuire en la moindre chose à mon plus grand ennemi. Mes mensonges avaient leur source dans une vanité désordonnée. Mon premier but était de donner une haute opinion de moi-même. Je persévérai dans le mensonge par obstination et orgueil.

Mais je devais être écrasé sous les ruines du prodigieux édifice de mes créations. J'avais tellement particularisé; j'avais décrit avec tant de détail les palais, les revues, les batailles, les coursiers que je montais, que tous ces contes forgés par la vanité me soulevaient le cœur. Il était temps que je changeasse d'académie, car ou la vie m'aurait quitté, ou j'aurais quitté la vie, qui m'était devenue insupportable. Cet état de misère, la misère du menteur convaincu, mais obstiné et persévérant, avait duré près d'une année entière. Franchissons-la rapidement, mais qu'elle demeure comme un tableau offert à l'instruction de la jeunesse, à l'exemple des Spartiates qui donnaient à leurs enfants le spectacle d'un esclave ivre pour les dégoûter de l'ivrognerie. Oh! si les jeunes gens pouvaient concevoir la dixième partie des douleurs dont je fus abreuvé, ils n'abandonneraient jamais les sentiers de la vérité.

Je n'ai pas le loisir de m'étendre sur plusieurs accidents arrivés à M. Root. Je ne raconterai pas comment il alla baiser la terre dans une grande manœuvre de cavalerie ; comment une nuit, que, la tête bien poudrée, il se glissait à quatre pattes dans l'un des dortoirs pour espionner nos conversations nocturnes, ayant appuyé sa tête contre un lit, sa chevelure y resta fixée dans une demi-livre de poix. Le rasoir du perruquier le délivra seul de cette position déplorable. Mais à quel prix ! en séparant de son chef dénudé cette nouvelle toison. Alors, passons rapidement, passons. Il me tardait de quitter cette école. Voici comment mon désir s'accomplit.

C'était un dimanche matin ; le ciel était pur, le soleil brillait. Nous étions tous rangés deux à deux. Notre longue file serpentait autour de la terrasse, en attendant le départ pour l'église, quand on entendit un cri inaccoutumé : — M. Rattlin ! on demande M. Rattlin. — Un semblable appel était un joyeux signal, car il annonçait toujours la visite d'un parent ou d'un ami. On m'emmena en toute hâte dans la maison, M. et mistress Root chuchotèrent un moment, et le résultat de leur conférence fut de me faire grimper au dortoir pour y échanger mes habits des dimanches et fêtes contre mes habits de gala. On me passa un essuie-mains mouillé sur la figure, pour me donner le dernier poli. Je fus alors remis aux mains du pédagogue. Mon pauvre petit cœur battait contre mes côtes comme une paire de castagnettes.

M. Root me prit par la main, et après une répétition générale de ses minauderies les plus aimables, il ouvrit la porte du parloir où le visiteur devait se trouver. La chambre était vide. On appela mistress Root et les domestiques. Ils déclarèrent tous qu'un monsieur était bien entré dans cette salle, et que pour sûr il n'en était pas sorti. La pièce en question se trouvait au rez-de-chaussée et donnait sur la rue; l'inconnu n'avait pu sortir par la fenêtre. Une terrasse séparait seule en cet endroit la maison du pavé, et admettre qu'un monsieur qui se respectait fût sorti par cette voie dans la principale rue de....., et au moment où tout le monde se rendait à l'office, c'était une explication par trop absurde pour M. Root lui-même. On regarda dans toutes les cheminées, comme si un monsieur d'un certain âge, d'une tournure militaire, et chargé d'un manteau, car c'est ainsi qu'on nous le signalait, aurait eu la générosité d'épargner un shelling au pédagogue en ramonant sa cheminée; enfin, M. Root commença à s'alarmer. Il fit chercher un constable; on fouilla la maison du grenier à la cave; mais on ne trouva rien de volé, ni personne d'assassiné; on ne trouva pas davantage le mystérieux visiteur.

Malgré sa réputation d'homme sage, M. Root était un grand sot. Il appartenait à cette classe d'individus qui devancent leur prochain, mais qui, en le devançant, perdent l'équilibre et roulent dans la boue. Prophète niais, il avait un « Je vous l'avais bien dit »

pour tous les événements passés : c'était sa phrase favorite; il l'appliquait à tous les malheurs. Si bien qu'un beau matin, une pauvre servante ayant mis au monde deux jumeaux dans la nuit : — Je vous l'avais bien dit, s'écria M. Root. Mistress Root ne trouva pas de son goût cette application de la phrase sentencieuse.

Au lieu d'expliquer tout naturellement la chose, et de supposer qu'un domestique gagné avait ouvert secrètement la porte au visiteur inconnu, qui se serait trouvé trop peu maître de ses sensations pour avoir avec moi l'entrevue qu'il se proposait, M. Root commença par faire un miracle de la chose. — C'était stupéfiant ; c'était surnaturel ; c'était un dangereux pronostic ! Il ne se trompait point sous ce dernier rapport, mais il n'eut à s'en prendre qu'à lui-même et à sa manière d'exploiter l'accident. Si Mistress Root et les domestiques avaient affirmé qu'un bout de pied fourchu sortait de dessous le manteau de l'inconnu, M. Root n'eût pas manqué d'en rester persuadé. Mais, sans savoir si le diable y était pour rien, il convoqua le curé de la paroisse et les marguilliers ses confrères, pour l'assister dans une enquête approfondie. On procéda à l'audition des témoins dans les formes légales ; le procès-verbal en fut dressé et dûment certifié. M. Root était un marchand de miracles ; il se glorifiait d'être le héros de ceux qu'il mettait en vente.

Après une quinzaine de jours employés à courir chez tous ses voisins, son procès-verbal à la main, il

crut faire un coup de politique transcendante en se présentant chez le banquier où le montant de ses mémoires pour ma pension et mon éducation lui étaient payés sans examen ni déduction. L'honnête banquier écouta d'un air poli mais renfrogné le long et merveilleux récit du digne magister ; il reçut avec le plus éloquent silence la copie du procès-verbal, et, reconduisant avec toutes les règles de l'étiquette M. Root jusqu'à la porte de son cabinet, il lui fit un profond salut.

Le pédagogue rentra dans son domicile, tout enchanté de lui-même. Il imposa silence à son épouse, à ses professeurs et maîtres d'études attentifs. Alors, essuyant la sueur de son front, il fit à son auditoire dans l'admiration le récit de ses grands travaux, et raconta avec quelle mâle énergie il avait rempli son devoir dans toute cette affaire. Hélas ! il apprit bientôt que, pour conserver son honneur intact, il avait fait une brèche à sa bourse. Il avait en effet perdu un bon élève. Environ quinze jours après, on me demanda de nouveau ; une voiture était arrêtée devant la porte. Un monsieur, d'un abord très-réservé, mit pied à terre, paya tout ce qu'on lui demanda, y compris le semestre commencé, répondit à toutes les questions par l'exhibition de pouvoirs en règle, m'emballa finalement moi et tout ce que je possédais : et fouette, cocher.

Si j'ai bonne mémoire, tout ce que je tirai de ce personnage taciturne fut une sentence peu remar-

quable par son originalité : — Ne me faites pas de questions ; je n'ai rien à vous dire. N'ayant rien à espérer de ce tête-à-tête muet, je me mis à conjecturer ce que j'allais devenir. Au premier abord, je m'abstins de bâtir des châteaux en Espagne ; j'étais las d'en fabriquer avec mes derniers condisciples et de les leur donner pour du positif. Cependant, je dois l'avouer, l'ensemble de mes sensations était agréable. J'éprouvais du soulagement et de la joie ; j'échappais à ce labyrinthe de mensonges que j'avais édifié autour de moi, et aux verges de M. Root. La nouveauté d'ailleurs, sous quelque forme qu'elle se présente, est toujours agréable aux jeunes gens.

En rêvant de la sorte, je me retrouvai dans la ville où j'espérais revoir mes parents nourriciers, les époux Brandon. Je tâchai de récapituler mon peu de latin et de grec pour surprendre le digne scieur de long et sa femme. J'étais bien décidé à calculer pour lui à combien ses gains quotidiens se montaient par semaine, par mois, par année, en employant 1° l'arithmétique simple ; 2° les fractions ; 3° les décimales ; 4° les duodécimales.

Je faisais alors la preuve de tous mes calculs par une équation algébrique ; mais ces triomphes du savoir ne m'étaient pas destinés. Notre voiture entra enfin dans la cour d'un grand bureau de messageries ; on me consigna aux mains du conducteur de l'un des coches avec tout aussi peu de cérémonie qu'un laid sapajou, aux yeux chassieux, qu'on enferme dans un panier

avec la seule précaution d'indiquer le dessus et le dessous, et qu'on envoie à une vieille tante restée fille, ou à une gothique douairière. C'était là une façon d'agir bien cavalière avec un jeune homme qui, peu d'heures auparavant, se donnait encore à ses compagnons pour un prince du sang déguisé, que des raisons d'État forçaient à garder un strict incognito. Il est vrai que je voyageais à quatre chevaux et sous escorte; il est vrai que des fanfares annonçaient mon arrivée aux diverses stations de la route; mais, hélas! ces honneurs, presque royaux, je les partageais avec un boucher, un plombier, un vitrier et autres vassaux de la royauté, tous membres très-utiles sans doute du corps politique, mais qui ne lui servent pas d'un bien grand ornement.

Je m'arrête un instant sur cette époque de ma vie, et je résume en quelques mots ce que j'étais à treize ans; quant à ce que j'aurais pu être, c'est une conjecture aussi inutile que pénible. Il est certain qu'à cet âge, les traits du caractère sont fixés et ne s'effacent plus. Si les élans de passion du jeune homme n'ont pas été comprimés, il sera toute sa vie passionné; si son penchant pour la vengeance n'a pas été détourné, il sera toute sa vie vindicatif; si on n'a pas cultivé en lui les principes religieux, il sera toute sa vie un croyant tiède, un pécheur ou un sceptique; si enfin il n'a pas su prendre des habitudes industrieuses, il croira toujours que le travail est ignoble, et que la seule activité louable est celle dont la jouissance est le but immédiat. Qu'étais-je donc à l'âge de treize ans, moi, l'enfant de

l'abandon et du mépris, moi, le marche-pied de la tyrannie et la girouette du caprice; moi, tour à tour battu, cajolé, flatté? Je vais avouer au lecteur ce que j'étais. D'abord j'étais superstitieux à un degré qui m'eût certainement conduit dans les sombres royaumes du vide, si mon tempérament solide et mon orgueil indomptable ne m'avaient fait braver toutes les horreurs, alors même que je croyais aux plus absurdes imaginations. J'étais redevable de ma superstition aux prédicateurs méthodistes. J'abhorrais le culte public et tout ce qui s'y rattachait. J'étais fainéant, extravagant, aussi inconstant que le vent d'été, par suite du mépris auquel j'avais été livré à l'école; et cependant, quand le caprice m'en prenait, je m'égarais des heures entières et sans fatigue dans les bosquets de la littérature. J'étais endurci, obstiné, cruel, — incontestable résultat de mes flagellations. Par-dessus tout, j'étais un menteur monstrueux, colossal, qui ne mentait cependant ni par intérêt, ni par peur, mais par ambition. Trop jeune pour buriner mon nom avec la pointe d'une épée sur les tables de la gloire, j'espérais vainement me faire une renommée avec ma langue. Ma seule consolation, quand je jette un regard sur cette époque honteuse de ma vie, c'est que je mentais héroïquement. S'il faut admettre l'axiome, qu'un meurtre fait un assassin, et mille meurtres un héros, je puis dire par analogie, qu'un mensonge fait un ignoble menteur, et mille mensonges un inventeur habile. Mais la saine morale juge l'inventeur comme le héros, et les condamne

tous les deux. Il n'y a rien de grand que ce qui est vrai, même dans les choses qui ont la fiction pour base. Je ne saurais trop recommander au jeune homme dont l'imagination bouillonne de ne faire jamais de romans, pas plus à l'école qu'ailleurs. S'il a du génie, il ne saura pas lui mettre un mors, il se trouvera emporté, jusqu'à ce qu'il fasse forcément halte, au milieu des mille traits du sarcasme et de la dérision. Car tel est le sort du menteur : il devient le point de mire des fous, qu'il méprise le plus, mais dont il ne peut contester la supériorité sur lui : ils n'ont pas menti.

CHAPITRE XIX.

Chapitre de désappointement. — Ralph se flatte qu'ils ne seront point partagés par le lecteur. — Comparaisons qu'il espère voir bien accueillies. — Réflexions qui ne peuvent blesser personne.

Le lecteur voit qu'à l'époque dont je parle, les roues de la diligence emportaient, sinon un mauvais sujet, du moins un jeune homme qui avait les plus belles dispositions pour le devenir. Cependant mes manières polies, mon air doux et éveillé, mon sourire constant, donnaient une toute autre opinion de mes qualités intrinsèques. Si j'ai mis tant de franchise dans mes confessions, c'est pour prouver aux parents

que leurs devoirs ne finissent pas où commencent ceux du pédagogue; qu'il faut tracer une tâche à celui-ci comme il en trace une à ses élèves, et qu'enfin le surveillant doit être surveillé à son tour. On m'avait placé dans une des meilleures pensions de la ville, on avait payé de gros mémoires pour mon éducation, j'avais eu des maîtres de toute espèce; eh bien! après tant d'argent jeté par les fenêtres, et de temps précieux perdu, qu'étais-je au sortir de l'académie de M. Root?

Demandez-le aux bonnes gens qui occupaient avec moi l'intérieur de la voiture. Nous n'étions pas à moitié route que j'avais trouvé moyen de les faire tous enrager.

Où allaient donc César et sa fortune ainsi embarqués dans un carrosse public? Au bout d'une demi-heure environ, je m'aperçus que les chevaux remorquaient péniblement notre véhicule jusqu'au haut d'une côte escarpée. Les arbres, riches de feuilles et arrondis en arcades, couvraient nos têtes d'un dais verdoyant; l'air devenait de plus en plus vif, élastique et fortifiant. Je sentais son influence salutaire, et tout au plaisir de le humer, je cessai de glisser, sur le cou et dans le dos d'une jeune fille assise à côté de moi, la boue ramassée par mes souliers. La pauvre petite rougissait de fureur. Mais nous avons atteint le sommet; bientôt notre diligence, grondant comme le tonnerre, roule au bas de la côte. Quel magnifique spectacle s'offre alors à mes yeux enchantés! Les émotions longtemps endormies de l'amour et de la

tendresse se réveillent dans mon cœur. Dans quels bras vais-je être reçue? Quelles lèvres charmantes appellent le moment d'ivresse où elles embrasseront un parent, un frère peut-être? Avais-je une sœur? Pouvais-je en douter encore en ce moment d'extase! Oh! combien je l'aimerais! Le bœuf gras, tué sans doute en mon honneur, rôtissait pour célébrer ma bienvenue. Je me promettais, à part moi, de ne point gâter ces moments trop rapides en parlant latin, grec, français, mathématiques, à mes parents. Le jeune été qui soufflait la joie autour de moi avait pris, pour fêter mon arrivée sous le toit paternel, son plus doux sourire.— Nul doute, pensai-je en moi-même, que l'une ou l'autre des étranges histoires que je racontais chez M. Root ne soit sur le point de se réaliser. J'étais en proie à ces anticipations ravissantes, à ces songes de plus en plus doux, quand, une heure avant le coucher du soleil, la voiture s'arrêta devant une maison bâtie sur une petite éminence. Un coup de fouet résonna, le coup de fouet précurseur des grands événements. J'avançai la tête hors de la portière. O douleur! Sur un grand tableau bleu foncé, un mot, objet de haine et d'effroi, ressortait en lettres d'or: c'était le mot Académie.

Je fondis en larmes. Je n'avais pas besoin qu'on me dît : c'est à vous de descendre. Je connaissais ma destinée. Adieu, mes glorieuses illusions! J'aurais lancé ma malédiction, comme le roi sauvage décochait son javelot, à la face de ce soleil félon et perfide qui avait conspiré contre moi.

— Master Rattlin, ne descendez-vous pas? dit une de ces voix éraillées et psalmodiantes que mon instinct reconnut pour appartenir à un sous-maître.

— Non, je vous remercie, monsieur, repris-je en sanglotant; je veux aller chez moi.

— Mais c'est ici que vous devez descendre, poursuivit l'oiseau de mauvais augure; vos malles sont déjà descendues, et le cocher est pressé de partir.

— Je ne suis pas moins pressé que lui de m'en aller.

— Voilà qui est très-drôle. — Hi! hi! hi! aussi vrai que je m'appelle Saltsaller, c'est extrêmement drôle. Vous voulez donc *avancer,* master Rattlin! En ce cas, entrez à l'académie. C'est là le chemin.—Voilà qui est drôle, hi! hi! — Vous avez donc fait route le dos tourné aux chevaux? Il faut changer de position. C'est vraiment drôle, hi! hi!

— Je ne vois pas en quoi cela m'avance, répondis-je d'un air bourru, de sortir d'une école pour entrer dans une autre. Il n'y a pas là de changement, c'est *idem per idem.* Si vous savez le latin, monsieur...

— M. Saltsaller.

— Eh bien! monsieur Saltsaller, est-ce là ce que vous appelez une académie? continuai-je en promenant un regard de mépris autour de moi. Une douzaine de bambins prenaient leurs ébats sur un rond de verdure devant la porte. La route n'était séparée de l'habitation que par une étroite terrasse.

— Vous appelez cela une académie? Si vous m'attrapez à y recevoir le fouet, je suis bien la plus grande poule mouillée!... Une académie! Et vous êtes sans doute le sous-maître? Je vous en félicite! Ces bambins n'ont pas l'air d'être de force à vous rosser souvent.

— Me rosser! s'écria M. Saltsaller, car c'était bien le nom du pauvre diable qu'une première entrevue me rendait déjà si odieux. — Me rosser! répéta-t-il dans une espèce de soliloque et d'un air aussi hébété que s'il avait entendu parler du miracle le plus monstrueux. — Me rosser! hi! hi! c'est très-drôle, en vérité. Mais où avez-vous donc été élevé, master Rattlin?

— Où l'on se barricade contre un maître tyrannique, où l'on rosse les maîtres d'études qui se mêlent d'espionnage, répondis-je, voilà où j'ai été élevé!

— Voilà ce que j'appelle une très-mauvaise éducation.

— Mauvaise, si vous voulez, mais il est quelque chose de bien pis; c'est d'être emprisonné ici.

— C'est très-drôle, en vérité, répéta une dernière fois le sous-maître, et nous franchîmes la grille.

En traversant la petite pelouse, je reconnus aisément que les petits écoliers appartenaient à une tout autre classe que mes camarades de chez M. Root. Ils paraissaient mieux vêtus et n'avaient pas cet air d'impudence auquel j'avais eu tant de mal à m'habituer. Ils se donnaient entre eux le titre de Master.

C'était une pension en miniature. La maison avait un air de comfort et de santé que je n'appréciai pas d'abord, mais dont je ne pus m'empêcher de faire la remarque.

J'entrais dans le corridor, quand une voix connue frappa mon oreille. « Faites entrer Master Rattlin, disait-on, et fermez la porte. »

J'entrai, et je tombai dans les bras de la belle dame qui était venue me voir chez M. Root, que je savais être ma marraine, et que je croyais impliquée dans le mystère de ma naissance. L'émotion qu'elle laissa voir fut rapide, mais profonde. Elle reprit aussitôt l'empire d'elle-même, et ses traits n'exprimèrent plus qu'une douce satisfaction, le calme et la dignité. Il n'en était pas de même de moi. Je pleurais amèrement, et mes larmes, l'avouerai-je, étaient le résultat du conflit de bien des émotions diverses. Tous mes rêves de la journée avaient eu cette dame pour bon génie. Elle seule pouvait dénouer le mystère. Je sentais pour elle au fond de mon cœur le respect et l'amour d'un fils; mais par un accord implicite entre mon amour et ma crainte, si je lui demandais une mère, c'était une duchesse au moins. Je n'aurais pas fait objection contre une princesse. Qu'on juge de mon désappointement! Toutes ces glorieuses espérances se trouvaient donc coulées bas! Les princesses et les duchesses se métamorphosaient en une maîtresse de pension, et quelle pension! une école de vingt marmots, dont j'étais le plus âgé. En vain je me répétais vingt fois à

moi-même : elle n'en est pas moins jolie ; sa voix n'en est pas moins harmonieuse, ses manières moins séduisantes, sa toilette moins distinguée. La triste vérité bourdonnait toujours à mon oreille : c'est une maîtresse de pension. Et j'en tirai cette conséquence : elle n'est pas ma mère.

Ma marraine ne pouvait lire dans mon âme; elle me prit par la main, me montra mon petit lit, le grand jardin, la rivière qui coulait au fond. Elle plaça devant moi des fruits et des gâteaux; mais j'étais inconsolable. Une maîtresse de pension ! j'aurais aimé mille fois mieux reprendre mistress Brandon pour ma mère ; la femme du scieur de long ne m'avait jamais déçu. Mais je reconnus bientôt que mistress Cherfeuil (c'était le nom de la dame, et je l'entendais prononcer pour la première fois) était aussi peu disposée à m'accorder l'honneur de l'appeler ma mère, que je l'étais à lui donner ce nom. Elle me présenta à son mari comme le fils d'une de ses amies d'enfance, ajoutant qu'elle avait été ma marraine et que j'appartenais à une famille respectable. M. Cherfeuil avait déjà reçu à cet égard les renseignements les plus satisfaisants, quand mon banquier s'était présenté chez lui pour arrêter le prix de ma pension; l'honnête mari ne vit donc rien d'insolite dans toute cette affaire.

Décrivons maintenant mon nouveau et honnête pédagogue. M. Cherfeuil était le véritable antipode de M. Root. Les épaules carrées, le teint fleuri de ce

dernier en faisaient incontestablement ce que les dames appellent un bel homme. M. Cherfeuil, au contraire, était petit, chétif, pâle et laid dans toute la force du terme. Le premier passait pour savant dans l'opinion du monde, quoique très-ignorant par le fait. M. Cherfeuil, avec un air tant soit peu timbré, possédait un grand fonds d'instruction. Le cerveau de M. Root était si vide qu'il produisait sans peine son unique idée; celui de M. Cherfeuil était si plein qu'il y avait confusion. M. Root aurait cru faire acte de folie en condescendant à écrire des vers; mais il ne doutait pas d'en savoir faire, quoiqu'il n'eût jamais essayé; M. Cherfeuil aurait traité de cerveau brûlé quiconque ne se serait pas aperçu tout d'abord que lui M. Cherfeuil était né poëte. Pousserai-je plus loin ce parallèle à la manière de Plutarque? j'aime mieux arriver tout de suite à la conclusion. M. Root était Anglais; M. Cherfeuil Français. Le premier avait une grande école; le second une petite. Tous deux étaient de très-grands hommes dans leur propre estime, tout le monde n'était pas de leur avis. M. Cherfeuil avait une autre ambition: il voulait passer pour avoir cinq pieds; son attitude était toujours roide et droite. Pour se donner un air d'importance, il renversait sa tête en arrière, se pavanant et se rengorgeant comme un pigeon pattu. A chaque instant il rentrait son menton dans son ample cravate. Souhaitait-il le bonjour à quelqu'un, ou le recevait-il, il imprimait son pied sur la terre comme pour écra-

ser un limaçon, et dressait son menton en l'air comme un jongleur qui veut y poser une échelle en équilibre.

Ses traits, pour être comprimés dans le cadre restreint d'une tête de singe, n'en étaient pas moins, pris isolément, d'une très-grande dimension. On eût dit une demi-douzaine d'échantillons gigantesques de la laideur humaine, se coudoyant pour se faire place dans le cabinet de curiosités chinoises d'une lady. Ses yeux auraient paru grands, sans les vastes proportions du nez ; le nez aurait paru démesuré sans les effrayantes dimensions de la bouche. L'expression de toutes ces anomalies était grotesque sans être désagréable. On souriait de satisfaction en voyant les progrès que le magotisme avait faits vers l'humanité en la personne de M. Cherfeuil. En un mot, le pédagogue français était une singulière et vilaine petite boîte, qui contenait des qualités aimables et des talents estimés. Pour du bon sens et du sens commun, il n'en avait donné qu'une seule preuve dans tout le cours de sa vie, mais cette preuve pouvait compter, et se renouvelait tous les jours : c'était une déférence sans bornes pour les avis et les désirs de sa belle et imposante épouse. L'empire de mistress Cherfeuil était raisonnable, complet, continuel. Comment avait-elle épousé ce ragotin ? c'est une de ces énigmes auxquelles on ne trouvera jamais de solution satisfaisante. M. Cherfeuil, émigré de France, à l'époque de la tourmente révolutionnaire, avait reçu une éducation

supérieure. Il jouait de plusieurs instruments; il entendait tout dans les classiques, hormis leur beauté, et sans avoir jamais compris l'utilité des mathématiques, il s'était rendu maître dans cette branche si importante des connaissances humaines.

Je fis de rapides progrès sous sa direction : et ce qui valait encore mieux que la science, je reçus là tous les soins, toutes les attentions qu'un cœur maternel peut prodiguer ; rien cependant dans la conduite de mistress Cherfeuil ne ressemblait à de la familiarité pour moi. Une vaste bruyère s'étendait devant la maison, de l'autre côté de la route. Un lac situé dans le voisinage m'offrait ses profondes eaux pour m'y perfectionner dans mes *études natatoires* (les expressions affectées sont à la mode). Mon corps se fortifiait, mon esprit se développait, je croissais à la fois en vigueur et en intelligence, je commençais à goûter le vrai bonheur.

Ce serait un ouvrage amusant que la biographie des sous-maîtres illustres. Ces messieurs sont les chauves-souris du système social. Les gens *comme il faut* les renient, les basses classes les rejettent. Forcés de se suffire à eux-mêmes, la dépendance de leur situation les rend vils, et l'exercice du pouvoir qu'on leur délègue en fait des tyrans. S'ils ont du talent ou du cœur, ils sortent de ce cercle étroit; mais quand ils ne le peuvent faire, ils sont, à mon avis, la plus triste de toutes les classes, sans en excepter les vagabonds et les mendiants. La tête de M. Cherfeuil était une

mine de science, mais le minerai qu'il extrayait des cavités profondes de son esprit avait besoin de passer par d'autres mains avant de pouvoir être d'un usage général. De là venait la nécessité d'un sous-maître à qui M. Cherfeuil donnât ses idées à faire fructifier; mais je ne me rappelle qu'un seul bon sous-maître sur trente ou quarante qui ne firent qu'entrer et sortir pendant les trois années de mon séjour à Stickenham.

Par une bizarre fatalité, messieurs les sous-maîtres sont capables d'impulsions tendres. Ils ne sauraient résister aux joues rosées de la fille de chambre, ni à l'embonpoint de la cuisinière. Eux-mêmes, ils ont les mains si délicates, si douces, si blanches, leur linge est si propre le dimanche, que les filles de chambre les trouvent irrésistibles.

M. Saltsaller, à qui tout semblait si drôle, et qui avait l'habitude de se mettre du rouge sur les joues, perdit sa place au moment même où la fille de chambre perdait sa réputation. La somme des deux pertes atteignait un total bien peu élevé : nous eûmes alors un nouveau sous-maître, puis un second, un troisième, etc, et bien des réputations se perdirent. avant qu'il nous arrivât *un homme*, et quel homme !

> Non jamais son pareil
> Ne paraîtra sous le soleil.

Il était grand, robuste, en un mot un homme ma-

gnifique ! Il portait une redingote verte, un faux toupet, un emplâtre noir sur l'œil gauche. On lui aurait donné de cinquante à cinquante-cinq ans ; son visage était long, large, et tant soit peu bouffi. Dès que la classe était terminée, cet Adonis des sous-maîtres suspendait sa guitare à son cou, par un ruban œillet pâle. Ainsi équipé, le magister troubadour se promenait de long en large sur la pelouse devant la maison, faisant l'admiration des enfants, et chatouillant à la fois les cordes de son instrument et les nerfs de toutes les vieilles filles du village. C'était le beau idéal du vieux garçon. Je recommande à tous les sous-maîtres d'apprendre la guitare et d'engraisser s'ils peuvent. Alors peut-être prospéreront-ils comme M. Sigismond Pontifex. Il finit par enlever une fille qui avait du comptant et dix ans de plus que lui. Ces chers innocents s'évadèrent un beau matin, au lever de l'aurore, dans une chaise à quatre chevaux. Ils revinrent la semaine d'ensuite et présentèrent à leurs amis et connaissances M. et mistress Pontifex.

Le troubadour marié suspendit sa guitare, non plus à son cou, par un ruban œillet, mais à un clou fixé dans un mur par une ficelle. La guitare y doit pendre encore. Tous les jours de beau temps, on voyait le nouveau propriétaire, la pipe à la bouche et la pinte à la main, présider au jeu de boule à la taverne du Lion Noir. Arbitre connu et respecté, il était chéri de l'hôte et consulté par tous les joueurs. Je me suis fait son biographe pour votre instruction,

ô sous-maîtres. Suivez l'exemple de M. Pontifex ; soyez ambitieux, apprenez la guitare, et que l'eau vous vienne à la bouche à la perspective des pots d'ale et des pipes odoriférantes qui vous sont promis.

CHAPITRE XX.

Ralph devient d'une modestie admirable. — Il raconte comment, loin de mettre cette vertu en pratique à Stickenham, il se vantait démesurément, lorsqu'il fut obligé de baisser pavillon devant un homme qui n'avait qu'une jambe.

Je me trouve dans un dilemme embarrassant. Ma modestie est en guerre avec mon amour de la vérité. Oh! que d'inconvénients dans ce petit pronom : *je !* Combien je regrette de n'avoir pas imité dès le commencement la conduite rusée du chauve conquérant de la Bretagne! Il m'eût été si facile de me pavaner à mon début, de caracoler dans tout le cours de mon ouvrage, et de terminer par une apothéose mon autobiographie! Pour quel bravache, pour quel matamore César passerait encore aujourd'hui, s'il eût employé dans ses Commentaires la première au lieu de la troisième personne du singulier! Qui de nous eût pu supporter cette fanfaronnade : « Je culbutai les Helvétiens. — Je subjuguai les Germains. — Je mis les Gaulois dans une déroute complète. — Je défis les

Bretons, qui se peignent le visage. » Et tout au contraire, car j'aime à mettre les héros en regard, de quel sentiment du décorum; de quelle ingénieuse adresse n'aurais-je pas fait preuve en écrivant : « Ralph Rattlin accommoda au beurre noir l'œil gauche de master Simpkin. — Ralph Rattlin dirigea l'attaque contre le verger du fermier Russel. — Ralph Rattlin, etc., etc. » Hélas! je ne puis pas même me mettre à couvert derrière le brouillard du pronom *nous*. J'ai fait une grosse bévue; mais j'ai du moins une consolation en commun avec d'autres grands hommes, c'est de savoir que le public en pâtira beaucoup plus que moi. Plus d'une aventure chatouilleuse, et dont je fus le héros, sera nécessairement supprimée. *Je* rougirais jusqu'au blanc des yeux, si j'avouais ce que *il* raconterait avec le tranquille sourire de la satisfaction personnelle. Néanmoins puisque les regrets ne produisent rien, à moins qu'ils ne soient payés comme ceux des pleureurs à gages et de l'entrepreneur des pompes funèbres, je m'écrierai, avec le soldat français, dont la longue queue avait été saisie par un marin anglais : — Nous autres chevaliers, toujours en avant!

En avant donc! Mais me suis-je arrêté trop longtemps sur les jours de mon enfance? Oh! non, non. N'est-ce pas au début du printemps que les fleurs sont les plus fraîches? Les eaux de la rivière ne sont-elles pas plus pures auprès de leur source? C'est à son lever que nous saluons avec plus de ravissement le glorieux soleil. C'est au commencement de toutes

choses, aussi bien qu'au commencement de la vie, qu'il faut chercher la jouissance. Tous les plans de l'ambition, de la grandeur, de l'avarice, tirent leurs plus grands éléments de bonheur de leur conception et de leur poursuite. La dernière palpitation de joie du triomphe est l'avant-coureur certain du premier soupir de la satiété. — Tout est vanité, tout est vexation d'esprit. — Voilà le chorus final de la jouissance, voilà le chorus des siècles, du temps, des races mortelles. Retournons donc aux premiers jours, aux jours si frais de la jeunesse, à la source pure de l'existence. Est-il un lecteur, quelque blasé qu'il soit des choses de ce monde, qui ne nous accompagne avec joie?

J'ai décrit l'écolier malheureux, décrivons l'heureux écolier. Il fait une belle matinée d'été, la brise soupire dans les feuilles, le soleil est vieux d'une heure. Voyez-vous ce grand garçon franchir la balustrade du jardin? La porte n'est fermée qu'au loquet, mais l'orgueilleuse vigueur de la jeunesse cherche des obstacles à vaincre. Devant lui s'étend une vaste bruyère, bornée par de hautaines collines; derrière lui d'immenses plaines cultivées. A sa droite, est un joli lac, ridé par les zéphyrs odoriférants. A sa gauche, caché dans le feuillage des chênes antiques et des ormes majestueux, le village est endormi dans un repos champêtre. Le jeune homme s'arrête un instant sur le gazon. — Ses yeux se lèvent et contemplent les ciselures d'or des cieux. Voyez l'incarnat de ses

joues; quel ravissement précipite les pulsations de son cœur! Ses yeux brillants sont beaux du culte silencieux qui s'y peint; mais cette rêverie est peut-être trop profonde, les sensations qui gonflent ce jeune cœur sont trop violentes, car, voyez-le: d'un bond, il s'élance et fuit comme un cerf lancé par la meute. Il défie les vents à la course, il lutte de vitesse avec les messagers invisibles, qui, portés sur leurs ailes, versent partout la santé; il semble n'avoir d'autre but que celui de jouir d'un mouvement rapide. Il franchit avec orgueil les buissons et les touffes de bruyère; nous l'admirons encore, qu'il est au fond de la vallée lointaine. L'alouette au joyeux ramage s'élève du milieu de l'herbe humide de rosée; il s'arrête, et sa voix joyeuse laisse échapper un cri imitatif. D'abord son monologue se borne aux exclamations du plaisir, insensiblement à ces éclats succède une volupté plus contenue et moins bruyante. Il ralentit sa course et bientôt sa marche, et avant d'atteindre les bords du lac, il a composé une hymne de reconnaissance en l'honneur du bienfaisant auteur de la vie, de celui qui tous les jours dresse au-dessus de sa tête une si magnifique tente, et déroule sous ses pieds un tapis si varié et si parfumé. Croyant n'être entendu de personne, il entonne son hymne avec une joie pure. Bientôt il s'élance dans le lac, plonge, nage et gambade au milieu des flots argentés. C'est la personnification de l'énergie animale. L'innocent et doux enivrement des beautés de la nature le rend à demi-sauvage.

Il est six heures ; il entend la cloche qui l'appelle à ses travaux du matin. Le timbre perçant ne lui inspire pas d'effroi : son grec et son latin sont prêts ; il sait que l'heure de son examen sera celle de son triomphe. Il regarde autour de lui et il voit son maître ; son maître qui est fier de son élève et de ses talents ; il voit ses camarades, et reçoit de chacun d'eux les félicitations d'une amitié qui n'a rien de vénal, et l'hommage d'une admiration sincère. Tout cela n'est-il pas délicieux ! Eh bien ! toutes ces délices étaient les miennes. Oh ! mon cher lecteur, malgré votre regard bilieux et vos lèvres pincées, ces délices, ou quelque chose de semblable, ont aussi été les vôtres. Malgré la dernière baisse des fonds, cette description ne vous fait-elle pas rentrer dans le sanctuaire de votre cœur, dans cet asile que vous avez toujours réservé à vos sentiments les plus purs ? Je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi. — Pour moi, je me sens porté à croire avec les Hébreux, que, bien que le reste de notre structure mortelle soit destiné à périr, il y a en nous une particule de matière indestructible, une sorte de *cœur des cœurs*, destinée à durer éternellement, et autour de laquelle demeureront toujours attachées les vertus et les souvenirs de l'enfance. Ma mission sera de rappeler aux gens du monde qu'il existe en eux, ce trésor inépuisable de bonheur.

Je commis alors pour la première fois le gros péché de faire des vers. Je me fis bientôt une réputation dans les villages, hameaux et manoirs environnants.

Jamais un châtiment, jamais un mot de reproche ne troublaient mon bonheur. Mon esprit se repaissait d'éloges, et mon cœur de caresses. N'ayant pas de rival à l'école, ma vanité me soufflait à l'oreille qu'il en serait de même dehors; cette vanité, cependant, je la cachais soigneusement : j'étais humble par excès d'orgueil.

Il est deux animaux qui ne peuvent manquer de déchoir : un trés beau jeune homme, et le coq d'une école. Me trouvant incontestablement dans la peau de ce dernier, je n'échappai au danger de devenir un âne bâté, que par l'arrivée d'un nouveau sous-maître, le plus habile, le plus impudent, le plus déhonté, le plus aimable vaurien qui ait jamais dupé les hommes, et trompé les femmes sous les traits d'un sous-maître avec une jambe de bois. Il succédait à mon digne ami le pinceur de guitare, M. Sigismond Pontifex.

Il se nommait Riprapton, et il ne lui manquait qu'un léger fonds d'honnêteté pour devenir le phénix de toute société où le destin le jetterait. Le destin l'avait jeté dans plusieurs. C'était un homme court, compacte, de formes symétriques, à part la jambe qui lui manquait. Sa figure était criblée de marques de petite vérole, et dans chacune de ces fossettes semblait nicher un petit démon d'audace. Ses yeux, flambeaux d'impudence, auraient fait perdre le *sang-froid* à un Irlandais. Et puis! son inimitable jambe de bois était pleine de grâce et irrésistible, tant il la ménageait avec art. Il n'avançait point d'un pas minable,

clopin-clopant; on ne le voyait point sautiller, boiter ni clocher. Et, quoiqu'il fût de bois à partir du milieu de la cuisse droite, sa démarche n'en méritait pas moins le titre de poésie du mouvement.

Il circulait au moyen de glissades qui faisaient l'admiration du maître de danse. C'était une excellente étude que de le voir marcher, et j'en faisais mon profit. Sa jambe gauche, surtout, était incomparable, malgré son mollet par trop saillant et par trop hibernien, défaut qui trouve toujours grâce auprès du beau sexe. Ses chevilles et son pied étaient petits et fort mignons. Il portait des culottes et un bas de soie ou de coton blanc de neige.

Je ne distinguerai pas ces deux jambes en vivante et en morte; ce serait faire autant d'injustice à la jambe sculptée qu'à la jambe de chair. La première, d'ailleurs, avait sa vie à part, une vie gracieusé et *sui generis*. Je les appellerai le *pulsateur* et le *girateur*. Le pulsateur, la pointe du pied bas, le mollet en dehors, s'avançait en ligne droite. Au moment où la plante touchait la terre, le talon se levait légèrement pour redescendre ensuite. Tandis que vous admiriez les grâces charnues du pulsateur, vous reconnaissiez que le girateur vous avait gagné d'une étape, et qu'il avait pris le pas sur son frère aux cinq doigts. Une jambe marchait, l'autre nageait dans le plus charmant demi-cercle imaginable. Quand elle s'arrêtait, son balancement était ineffable. La baguette du nègre qui battait la grosse caisse dans le premier régiment

des gardes à pied, n'était rien en comparaison.

Maintes fois, des messieurs et des dames avaient offert à M. Riprapton une jambe de liége; mais il était mieux avisé. Accepter ce présent perfide, c'était se condamner à ne plus être qu'un boiteux avec deux jambes, au lieu d'être un Adonis avec une. Je crois, en conscience, que Cupidon, lorsqu'il voulait lui être favorable, se servait de cet appareil de menuiserie en guise de javelot. Il est certain que M. Riprapton était l'enfant chéri des dames.

L'homme aux deux chevilles ne fut pas plus tôt fixé dans l'école, qu'il me fit descendre, non pas d'une cheville ou deux, mais d'une douzaine de crans. Il tournait mes vers en ridicule; il rabattait les trois quarts du mérite de mes dessins; à l'escrime, il parait mes meilleures bottes et trompait mes meilleures gardes, il sautait beaucoup mieux que moi, et cependant j'avais deux jambes. Il me gagnait également au jeu des quatre coins.

Ses discours étaient incommensurablement plus longs que les miens, ses bravades plus héroïques, ses mensonges plus étonnants. Ne sachant ni latin, ni grec, il trouvait ces langues indignes d'occuper un homme comme lui, et quant au français, il était trop bon patriote pour y avoir jamais pensé. M. Cherfeuil l'ayant engagé pour enseigner les mathématiques, on aurait pu croire qu'il avait mis le nez dans l'algèbre et fait connaissance avec Euclide, mais il n'en était rien. Il m'honora, dès le premier jour, de son amitié et de son

patronage ; mais il me fit comprendre, ce qui s'accordait assez mal avec ses airs de protection, que nous partagerions ensemble le département de la science. Il suffisait, disait-il, que l'un ou l'autre de nous sût les choses. Je profiterais d'ailleurs tout autant, et même plus, à revoir et à corriger les problèmes et les calculs algébriques de mes condisciples qu'à les résoudre moi-même.

Une lutte continuelle s'établit bientôt entre M. Riprapton et moi, malgré ces espèces de chartes. Or, comme il m'arrivait presque toujours de succomber dans cette lutte, la présence de l'homme à jambe de bois devint un précieux calmant moral pour ma vanité trop exaltée. Peu de gens se trouvaient à l'aise sous le feu des sarcasmes de son intolérable insolence. Il critiquait avec un sang-froid imperturbable la théologie du curé de l'endroit, les ordonnances du médecin, les consultations de l'avocat. Il était si persuadé de son infaillibilité personnelle, qu'il en persuadait tout le monde, excepté toutefois ceux avec qui il discutait.

Un jour de grande soirée, je l'entendis argumenter d'un ton triomphal contre le vieux capitaine d'un vaisseau marchand qui avait fait le tour du monde avec Cook. Il soutenait que les degrés de longitude étaient également longs sur toute la surface du globe, n'importe leur nombre (M. Riprapton ne descendait jamais dans les détails), et que plus on voguait vers le sud, plus on devait avoir chaud.

En vain le vieux marin lui montrait-il du doigt ce



qui lui restait d'un nez dont le froid des régions antarciques avait enlevé le bout. Riprapton, levant son index de bois au milieu d'une péroraison brillante, dit au capitaine que son opinion n'était pas plus sur ses jambes que certains vers de M. Rattlin. Alors toute la compagnie de s'écrier : — Fi donc! capitaine Headman, pourquoi tant d'obstination? Assurément vous vous trompez. Le passé-maître en impudence, promenant alors sur la société un regard satisfait, et se penchant à l'oreille de son voisin, dit assez haut pour être entendu de tout le monde : que l'argument tiré par le capitaine Headman de sa troupe avariée ne prouvait rien, tant il y avait d'autres causes que le froid et la gelée qui pouvaient avarier un nez.

Le savantissime professeur devait m'enseigner plus tard les éléments de la navigation. Rien de trop élevé ni de trop bas pour lui dans le domaine de la science. Il embrassait toutes les connaissances humaines, de l'astronomie à l'alphabet. Vous auriez désiré des leçons d'astrologie judiciaire, que M. Riprapton se fût donné de garde de refuser un élève.

L'ignorance arrogante triomphe toujours de la science timide, quand, ce qui est le cas ordinaire, les ignorants forment le gros de l'audience.

CHAPITRE XXI.

Ce chapitre traite des velléités amoureuses des jambes de bois et de la folie des terreurs virginales. — Ralph met à exécution sa menace de faire des vers. — Ne mérite-t-il pas d'être exécuté lui-même ?

Nonobstant les superbes dédains de M. Riprapton, je continuais à battre sur l'enclume des vers plus ou moins mal tournés. Mes productions circulaient dans le village et passaient pour des merveilles; la jambe de bois s'obstinait seule à révoquer en doute, à nier même brutalement ma vocation poétique. Je résolus d'éprouver sur lui-même la trempe de mon style, et l'occasion s'en présenta bientôt.

Les écrivains qui se vantent de préciser les causes et les effets, réalisant le vœu de Virgile :

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas !

ces écrivains vous diront que, par un temps froid, les gens sont disposés à se rassembler autour du feu; notre sous-maître et un cercle d'élèves prouvaient un jour la vérité de cette théorie profonde. *L'homme-boisé,* car je ne saurais l'appeler exactement l'homme de bois, ni l'homme des bois, se tenait au centre du

cercle, le postérieur au feu et les pans de son habit relevés sur ses bras. Il jouissait de lui-même et nous jouissions de lui, car il nous racontait une histoire; bien entendu qu'il était le héros de son conte, il n'avait jamais d'autre héros que lui; or, ce conte était merveilleux. Dans la vivacité du débit, la jambe de bois, par un mouvement soudain, se dressait et décrivait un triangle rectangle avec la jambe de chair; puis elle retombait, tandis que celle-ci se levait la pointe du pied basse, et *donnait la patte à son maître,* qui caressait amoureusement la boucle de son soulier.

Juste au-dessous de la salle où le conte se racontait, dans une arrière-cuisine ou buanderie, une demoiselle était assise, plongée dans une méditation profonde sur la vertu du soufre et de la thériaque, et sur le spécifique le plus efficace contre les engelures. Elle était chargée en second de l'économie de la maison, et vierge encore. Aussi, pendant que ses doigts armés de l'aiguille industrieuse réparaient les lacunes du talon d'un bas, ses lèvres murmuraient d'elles-mêmes ce refrain :

Quand me viendra-t-il un mari? (*Bis.*)

— Belle dame, vos vœux devaient être entendus : le mari vous arrivait par voie directe. Remontons dans la salle d'études. M. Ripràpton est au beau milieu de sa narration, et poursuit ainsi : « Et moi, messieurs,

moi qui abhorre la présomption et n'ai jamais pu supporter un fat, m'apercevant que Sa Seigneurie tranchait de l'insolent, j'élève ainsi le pied pour le châtier, et laissant retomber... » Tout-à-coup, le plancher craque, un cri d'alarme est suivi d'un cri de dérision : le grand *châtieur* de l'insolence, ou du moins sa partie en bois, perce le parquet de part en part.

En ce moment, M. Cherfeuil ouvre la porte; il aperçoit un grand tumulte et cherche en vain celui qui doit y mettre un frein; les écoliers, formant un cercle autour de ce qui restait de M. Riprapton parmi nous, le cachaient au digne pédagogue qui s'écrie : — Que signifie ce bruit? Où est M. Riprapton?

— Il vient de descendre à l'instant près de miss Brocade, dans la buanderie, répondis-je.

— Ah! c'est un véritable chevalier de dames, repartit M. Cherfeuil; et courant vers la porte, il descend rapidement l'escalier pour arracher son lieutenant des pieds d'Omphale. M. Riprapton occupait ainsi deux étages à la fois; il ne pouvait se tirer d'embarras lui-même; car sa jambe vivante était étendue de sa belle longueur sur le plancher. Nous vînmes à son secours. Nous le remîmes d'aplomb, physiquement parlant, car pour l'aplomb moral, il ne le perdait jamais; je ne crois pas que cet homme ait été décontenancé une fois en sa vie : comme l'Agamemnon d'Homère, il avait l'œil impudent du dogue.

Quand me viendra-t-il un mari?

chantait miss Brocade, dans la buanderie ; et la pauvre innocente levait sans doute les yeux au ciel, au ciel représenté par le plafond, *pour en voir descendre un secours,* quand soudain un nuage de poussière l'aveugle, et son corps se trouve couvert de plâtre et de décombres; ses yeux se rouvrent, le nuage s'éclaircit, mais l'épée de bois demeure suspendue sur sa tête; son esprit s'égare ; incapable de comprendre un pareil miracle, elle n'a de ressource que dans l'évanouissement. M. Cherfeuil entre dans l'arrière-cuisine. Le simple et bon Gaulois voit sa ménagère étendue sans vie à ses pieds, et couverte des débris du plafond où la jambe de bois tremble légèrement comme une patte détachée du corps d'une araignée. L'effroi fit place aux éclats de rire. Les dégradations furent réparées, et l'aventure se termina par cette chanson d'écolier, destinée à conserver le souvenir de l'aventure :

Magister, quelle est ta folie !
De prétendre ainsi, sans courir,
A travers le plafond saisir
La nymphe qui préside à la buanderie.
Armé de ta jambe de bois,
Que ne relançais-tu la belle?
C'est ainsi qu'à Phébus rebelle,
Daphné fut réduite aux abois.

Pourquoi, dans la mythologie,
Choisir l'exemple de Jupin?
L'eau se condensait en or fin
Quand le maître des dieux se transformait en pluie.

Or, l'or est un passe-partout.
Mais sur l'objet qu'on idolâtre
Se répandre en grêlons de plâtre...
O magister, vous êtes fou !

Je copie ces vers sur l'original. Je me flatte que le lecteur ne me croira pas coupable à mon âge d'une cacophonie semblable à celle de *or l'or,* ni du pédantesque enfantillage qui me fait décorer du nom de nymphe une femme de charge en second. C'est par un effet du hasard que je suis en état de les offrir au public. Un vieux camarade d'école, dont j'avais oublié même le nom, me les a dernièrement adressés sous une enveloppe.

Ces couplets passèrent, dans un village éloigné des grandes villes, pour quelque chose de spirituel et de curieux ; le sous-maître lui-même affecta d'en rire. Ils ajoutèrent beaucoup à ma réputation, et, ce qui était bien plus intéressant pour moi, ils me valurent un certain nombre d'invitations de plus ; mes après-midi de congé avaient cessé de m'appartenir. J'étais devenu un objet de curiosité, et je crois pouvoir dire un objet d'affection pour beaucoup de gens.

Les souffrances, les tortures morales et le dégoût que mon amour du mensonge m'avaient causés chez M. Root, m'en avaient entièrement guéri. Je n'inventais plus de mystères et d'improbabilités. De bons amis se chargeaient amplement de ce soin.

Mistress Cherfcuil assurait ne presque rien savoir de ce qui me concernait. Il est certain qu'avant mon arrivée à l'école, elle m'avait vu à peine quatre fois.

J'étais l'enfant d'une dame de qualité, d'une dame qu'elle avait connue peu de temps, mais avec qui elle avait noué une amitié aussi étroite que la mort devait la rendre courte. La sympathie l'avait décidée cependant à me servir de marraine. Elle ne s'était jamais crue autorisée à s'informer des particularités de ma naissance. Sans aucun doute, un mystère y était attaché, mais sa main n'en tenait pas le fil. D'un côté, au moins, je descendais de bons parents, et même de parents distingués. Son amie lui avait assuré en la quittant, et solennellement assuré, que quiconque voudrait me stigmatiser du nom de bâtard, commettrait une grande iniquité.

Quel sujet à éplucher pour les commères du village! Les conjectures ne tarissaient pas. Pour moi, j'étais satisfait du rang que l'imagination de mes hôtes m'assignait dans l'échelle sociale. Les marques de bienveillance amicale que je recevais à la campagne, je les recevais également en ville où je passais la plus grande partie de mes vacances chez les parents de mes condisciples. Alors, pour la première fois, je fis connaissance avec le théâtre. Je dus me frayer une route à travers une cohue de badauds, accourus pour voir un enfant jouer les rôles de l'héroïque Coriolan, du philosophique Hamlet, du vénérable et sublime roi Lear. Master Rattlin était alors au haut de la roue de la vogue. Le noble et classique Kemble se voilait momentanément la face. Le public était infatué de son Roscius-Marmouset.

Ma position était délicate et agréable à la fois. Je me sentais à l'abri de tous les maux sous les ailes tutélaires d'une femme, qui, si elle n'était pas ma mère, m'aimait comme une mère seule sait aimer. Que de fois je vis son œil se mouiller de larmes et ses joues se couvrir de l'incarnat du triomphe lorsqu'on louait quelqu'une de mes qualités réelles ou imaginaires! Je sentais, je comprenais son émotion, qui pour tous les autres était un mystère. Son langage était toujours celui d'une douce critique, mais d'une critique toujours accompagnée d'une clause résolutoire qui en faisait un véritable éloge. Elle évitait de laisser percer la moindre préférence pour son filleul. Je ne me trouvais presque jamais avec elle, et, dans les rares occasions où cela m'arrivait, sa conduite était plus froide qu'à l'ordinaire. Ces mots : qui suis-je? me brûlaient les lèvres, et cependant ma marraine m'inspirait un si grand respect que je n'osais jamais exprimer ce qu'il m'était si pénible de tenir caché.

L'histoire de sa vie passée m'était inconnue, mais il est certain qu'à cette époque son caractère ne contenait pas une parcelle de romanesque malgré le romanesque de sa situation. Pouvait-il en être autrement? Son cœur était sans cesse rempli de transports d'amour comprimés et peut-être de terreurs secrètes. Elle m'aimait à l'idolâtrie; deux petites circonstances me le prouvaient : la première, c'est que chaque nuit, avant de se retirer dans sa chambre à coucher, et lorsqu'elle me croyait profondément endormi, elle

entrait, et, s'approchant de mon lit, déposait un baiser sur mon front après s'être assurée par de petites précautions que je n'étais pas éveillé. Elle se penchait en tremblant, et soulageait son cœur de mère avec un air d'inquiétude qui ressemblait au remords. Une ou deux fois je lui laissai voir, à dessein, que j'étais éveillé, et je la suivis des yeux dans sa retraite; mais elle se retirait avec un air de chagrin et de désappointement si touchant, que je résolus de ne plus lui faire tant de peine. Aussi, bien qu'en général l'attente de la bénédiction chérie me tînt éveillé jusqu'à l'apparition de ma marraine, je faisais semblant de dormir pour me l'assurer avec une douce nuit par-dessus le marché car je dormais si bien, béni par l'ange!

Je ne puis que conjecturer ce qu'elle eût fait pour moi en cas de maladie ; le ciel ne mit pas son amour à cette épreuve. Malgré la débilité de mon enfance, et si on en exepte la fièvre lente que les flagellations de M. Root avaient fini par me donner, la maladie ne m'a pas une seule fois dans ma vie consigné un jour entier au logis. Je ne compte pas au nombre des maladies les blessures reçues en campagne et les accidents extérieurs.

CHAPITRE XXII.

Ralph décrit un caractère malheureusement trop rare : un homme noble qui est en même temps un homme bon. — Il va pêcher sans canne à pêche, et ses épaules en souffrent plus que d'une conspiration de mille cannes. — Il se serait bien passé d'avoir Phébus pour cavalier.

Mon devoir et mon plaisir sont d'accord pour rappeler ici l'amabilité vraie, la générosité sage et la munificence bien entendue d'une famille à laquelle on trouverait difficilement un parallèle. Les chefs de cette famille m'honoraient d'une protection toute particulière, sans avoir peut-être jamais songé à mon talent poétique, ni aux merveilleux progrès que M. Cherfeuil assurait que j'avais faits dans l'étude des classiques et dans les mathématiques. Leur bienveillant patronage avait une source plus élevée ; ils savaient que j'avais été abandonné par ma famille..... leur bon cœur leur disait que des soins paternels et maternels devaient être doublement agréables aux enfants délaissés, et ils étaient bons pour moi.

Le lecteur a pu croire, aux écarts de ma langue, que j'avais l'œil du serpent d'Épidaure pour découvrir les défauts et les ridicules de ceux avec qui le hasard me mettait en contact. Il est certain que mon

œil était également ouvert pour les vertus ; car je fus frappé dès le premier abord de l'élévation du caractère de M. ...., le respectable chef de la famille dont je viens de faire mention. Comme la noble classe à laquelle il appartient et dont il était l'un des plus beaux ornements, tombe dans une décadence rapide, j'essayerai de tracer le faible portrait d'un homme qui compte aujourd'hui peu d'imitateurs et ne le céda jamais à personne. Il était du petit nombre des princes marchands qui jouent le rôle de prince dans toute l'acception du mot. Tandis que son esprit étendu dirigeait le commerce de la moitié d'une marine et maintenait dans l'aisance et le bonheur des centaines d'hommes à l'intérieur, et des milliers au dehors, le cercle de ceux qui l'entouraient plus immédiatement sentait toute la gracieuse influence de sa libéralité. On eût pu croire que l'énergie de sa tête puissante s'était concentrée dans un seul objet, celui de répandre le bonheur autour de lui. Il était né pour le bien d'un grand nombre autant que pour l'élévation de quelques individus. La société avait besoin de lui et l'avouait. Dès que ses intérêts périclitaient entre les mains d'une politique myope, elle invoquait son nom, et il répondait dignement à son appel. Il comprenait le pouvoir et la grandeur de l'Angleterre, ayant contribué à leur accroissement ; il savait en quoi consistait la véritable force, et il était fort de cette force et de la sienne propre.

Sénateur, s'il élevait la voix dans les assemblées

de la nation, ceux qui présidaient à ses ressources immenses et influençaient ses destinées, liés à celles du monde, écoutaient ses conseils et les suivaient, persuadés que ses paroles étaient les oracles de la sagesse. Ce n'est pas un panégyrique menteur et nauséabond que je fais ici. Les faits que je raconte appartiennent désormais à l'histoire de notre pays; et je les raconterais plus explicitement si je ne craignais de blesser les susceptibilités modestes de sa famille, toujours florissante. Comme il jugeait bien sa position, comme il en maintenait la dignité sans cette morgue dont les parvenus s'enveloppent comme d'un manteau destiné à cacher leurs vieux haillons ! Renommé dans le parlement par son éloquence, à la cour par sa loyauté patriotique, dans la cité par ses immenses richesses, dans l'heureux cercle dont il faisait le modèle idéal de la société, par son aimable simplicité; sa gaieté de bon ton apprenait dès le premier abord aux convives charmés, que s'il recueillait au dehors des honneurs et des richesses, il ne demandait que le bonheur au foyer domestique; et ce bonheur, si rare dans notre monde jaloux, il devait le posséder, car il avait une femme tendre et belle qui partageait ses vertus. La gloire qu'il avait acquise, il la réfléchissait sur elle. Les grâces et la dignité de sa compagne rehaussaient à leur tour les honneurs que sa probité, ses talents, son éloquence lui avaient acquis. A l'époque dont je parle, deux filles qui dès leur tendre jeunesse s'étaient distinguées par leurs talents, leur amabilité,

leurs grâces, faisaient le bonheur de leur père. Mais le ciel, qui mêle toujours un peu d'absinthe aux joies de l'homme, lui avait donné deux fils, pleins de pétulance, d'espiéglerie et de mérite, qui faisaient le tourment de leur père. Il est rare que l'extérieur de la personne corresponde aux grandes qualités de l'âme. M.*** était une heureuse et singulière exception à cette règle désolante. Son port était noble, son corps bien proportionné et robuste, ses traits d'une régularité classique, son teint coloré, l'expression de sa physionomie calme, mais très-intelligente. Ses traits, étaient propres sans doute à rendre une infinité d'expressions; mais les ayant toujours vus rayonnants de bienveillance ou pétiller d'esprit, je désirerais m'en rapporter à master James et à master Frank, ses étourdis de fils, pour décrire l'austérité de son sourcil et la rigidité de sa réprimande.

Le deux fils aînés de cet homme vénérable avaient fait leur premier pas dans le monde. James voyageait dans les Indes-Occidentales, et Frank avait déjà moissonné des lauriers dans la marine sous un officier distingué. Ses plus jeunes fils, moins âgés que moi, étaient mes condisciples à l'école. Master Frank était mon aîné de deux ou trois ans, et comme, avant son départ pour la marine, il allait dans une autre école que moi, nous avions fait connaissance pendant les vacances. Malgré mes prouesses d'écolier, il me battait au jeu de crosse, il me devançait à la nage, il m'enlevait la palme en vers latins. Je me consolais par la réflexion que cette su-

périorité tenait à l'âge. Mais quand il revint de sa première croisière, étincelant dans son gracieux uniforme, mes espérances et mon ambition descendirent à trois degrés au-dessous de glace. Frank était un homme, un officier : je n'étais qu'un écolier.

J'allai passer la journée chez lui, et quelle journée ! Nous étions au milieu de l'été et les raisins n'étaient mûrs que dans des serres aussi bien dirigées que celles de M. ***. Nous ne mîmes pas en action la fable si connue du renard, les raisins n'étaient pas trop verts. — Nous ne répétâmes pas non plus l'observation maligne et sarcastique du renard, « qu'ils n'étaient bons que pour des goujats. » Nous les trouvâmes très-bons, pour des *gens comme il faut*. Le dessert de M. *** dut être plus redevable de ses ornements à Pomone qu'à Bacchus, à compter de notre pèlerinage à *Bacchus sous-serre*. Le beau mûrier de la pelouse ne nous trouva pas non plus aveugles à son mérite. On nous avait dit de le secouer : nous le secouâmes si bien, que, eût-il vécu jusqu'à ce jour, je réponds qu'il n'a plus été secoué de la sorte.

Le lendemain nous fîmes une partie de pêche. Si nos corps n'avaient pas atteint leur développement, nous étions déjà gens à idées larges. Comment croire, sans être taxé d'absurdité, que deux gaillards ayant du vif-argent dans les veines, armés, comme deux benêts, d'une longue perche à la main, attendraient que les poissons vinssent se faire prendre ? Nous étions trop polis pour ne pas les prévenir. N'était-ce pas nous,

et non le peuple à nageoires, qui cherchions à faire connaissance? Consciencieusement nous devions la première visite aux poissons : *sic volet usus*, ainsi le voulait l'étiquette. Pour pousser jusqu'au bout la courtoisie et montrer notre savoir-vivre, nous résolûmes de nous accommoder aux usages de ces aimables étrangers. Le précepte « Soyez Romain à Rome » est l'essence de la politesse. Nos futurs amis étaient habitués à vivre *in naturalibus;* nous adoptâmes cette mode d'Éden, et nus comme poissons, nous plongeâmes vers les poissons. Jamais fat n'eut près des belles un succès comparable au nôtre. Nous faisions des conquêtes à plein seau; nous acculions dans leurs étroites criques des essaims de porte-écailles, et levant tout à coup le filet que nous tendions à nous deux sous l'eau, nous présentions nos nouvelles connaissances à l'*élément sublime*. Le jeu était trop bon pour ne pas le continuer. Mais tandis que nous préparions une immense friture, le soleil rôtissait le globe du monde qui, ne tournant pas aussi vite sur son axe qu'une dinde sur la broche, se laissait brûler à l'endroit où nous nous trouvions, nous et l'Europe. Mon dos et celui de mon compagnon, le mien surtout, n'offraient plus qu'une plaie. Aussi longtemps que je restai dans l'eau et dans la *chaleur* de la récréation, je n'y pris pas garde; mais une fois dehors, nous eûmes tout juste la force de reporter au logis les trophées de notre victoire, après quoi, je m'allai coucher. Mon dos se pela du haut en bas, exécutant

ainsi de lui-même le procédé curatif de M. Saint-John. Je ne m'étonne pas si j'ai été, depuis lors, exempt des plus légers symptômes d'affection pulmonaire. Mes horribles souffrances me valurent du moins deux choses, l'expérience et une nouvelle peau.

Lorsque je fus relié à neuf, opération qui n'exigea pas moins d'une semaine, mon compagnon de douleurs était décampé. J'appris qu'il avait souffert presque autant que moi, mais que se croyant un héros d'une trempe peu commune, il s'était conduit avec la philosophie d'un stoïcien, et avait assisté le dimansuivant à l'office, tandis que je cuisais encore dans mon lit. — Je soupçonne cependant que la vanité eut beaucoup plus de part que le stoïcisme à sa prompte résurrection, et qu'une petite épée, qu'il pendait pour la première fois à son côté, fit diversion aux souffrances de son dos.

Le second dimanche après l'événement, je dînais chez M. ***. On pense bien qu'il fut question de nos exploits contre les poissons, et des funestes conséquences de notre valeur.

— Ainsi donc, master Rattlin, dit mon honorable hôte, vous croyez vous être montrés bons chasseurs, Frank et vous?

— Oui, monsieur, car nous vous avons rapporté une provision de poissons à frire,

— Vous auriez dû nous les rapporter frits.

— Le soleil pouvait bien frire les poissons, puisqu'il avait frit les pêcheurs.

— Vous avez donc laissé votre peau dans cette expédition? Votre dos a dû vous faire bien mal?

— Oh! bien mal, je vous assure. Mistress Cherfeuil disait que mon dos ressemblait à un beefsteak cru.

— En vérité, en vérité! Frank n'était guère mieux, dit le sénateur en se tournant du côté de sa femme.

— En vérité, non, dit la bonne dame d'une ton de compassion.

— Master Rattlin, dit M. ***, permettez que je vous donne un conseil. Il ne faut pas sortir de son élément, ou l'on s'expose à de singulières méprises. Vous voyant faire les canards, le soleil vous aura pris pour un couple de ces indigènes du grand lac. C'est alors qu'ils vous a rôtis, mes jeunes canards.

— Pauvre master Rattlin! dit la dame, mon mari le traite plus cruellement que le soleil. Celui-ci s'était contenté de vous rôtir, et mon mari vous découpe.

— Cela n'est pas étonnant, madame, puisqu'il me prend pour un canard rôti (1).

(1) Le traducteur a fait de son mieux pour reproduire ici les plaisanteries du texte ; mais il n'est pas sûr qu'elles obtiennent le même succès en France qu'en Angleterre. On traduit le *sublime* plus facilement que le *burlesque*.

CHAPITRE XXIII.

Souvenirs. — Ralph trouve un ami et perd une ligne. — Il fait une nouvelle connaissance et un bon souper. Tous les deux lui font grand bien.

Ouvertement admiré dehors, et secrètement chéri dans l'intérieur de l'école, chéri d'un amour caché, et, par cela même, plus intense, le cours de mon existence était aussi fortuné que mes progrès dans les diverses branches de l'éducation étaient rapides. Je n'échappai pas entièrement à l'attention de quelques hommes qui depuis ont joué un rôle par leur grand caractère et se sont placés à l'avant-garde de leurs concitoyens pour noblement soutenir la renommée de la Grande-Bretagne.

Le barde dont la carrière commencée dans les brillantes plaines de l'Espérance (1), a si bien justifié cet heureux augure, lut un grand nombre de mes essais, et déclara qu'ils promettaient beaucoup pour l'avenir et que l'auteur possédait l'instinct poétique. C'est le terme dont il se servit, et c'est la seule raison qui me le fait rappeler. Ce grand homme était jusqu'à

(1) Allusion à Th. Campbell, auteur des *Plaisirs de l'Espérance.*

un certain point mon condisciple, puisqu'il venait le soir apprendre le français chez M. Cherfeuil. Il s'était engagé à traduire en vers anglais un poëme épique composé par un membre de la famille Bonaparte. Je ne pense pas qu'il ait jamais tenu cet engagement, malgré les peines infinies qu'il se donna pour y parvenir. On ne pouvait travailler davantage pour se familiariser avec l'idiome gaulois et conquérir ce subjonctif, dont l'emploi normal est le grimoire des étrangers.

A l'époque dont il est question, le favori des muses portait perruque, sans y être contraint par l'âge. Son front de poëte était-il semblable à un volcan caché, qui consume la verdure qui le couronne? Cette chute de cheveux était-elle due au frottement des lauriers ou bien aux travaux de l'esprit? La tête des poëtes, comme celle des rois, est souvent chauve avant l'âge. Mais, sans hasarder un plus grand nombre de conjectures, nous pouvons arriver sans crainte à cette conclusion. Sa chevelure naturelle et de fabrique divine lui plaisait moins que l'œuvre sorti des mains du perruquier. Faute de pouvoir remonter aux causes, il faut se contenter des faits. Le fait est qu'il portait perruque, et, dans sa perplexité distraite, lorsque M. Cherfeuil essayait de ramener le poëte de l'indéfini au positif; l'homme-vers, fixant des yeux hagards sur l'homme-conjugaison, passait sa main sous sa perruque et grattait son crâne poli. L'avertissions-nous qu'elle penchait à gauche, il la saisissait

aux cheveux d'un air de colère et la faisait pencher à droite; puis, pour châtier la main hardie qui déplaçait ainsi sa toison, il se mettait à ronger ses ongles. Je rapporte ce trait caractéristique pour qu'il serve aux futurs biographes du poëte, et en même temps comme une preuve convaincante pour les illettrés et les niveleurs, que le travail de l'esprit n'est pas un travail si facile, ni un travail de sofa, comme on le suppose communément, et enfin parce que l'habitude qu'avait le grand écrivain *vivos ungues rodere*, prouve qu'il était, quant aux dents du moins et aux ongles, *homo ad unguem factus.*

Je fus également honoré de l'amitié et des conseils familiers du D^r***, ancien directeur d'un de nos principaux colléges. Il avait fréquenté les cercles du grand monde; il avait été courtisan et sur un pied d'intimité avec le roi Georges. Le D^r*** me donnait des leçons comme jamais je n'en ai vu donner sur les moyens de pratiquer le véritable christianisme dans toutes les situations de la vie. Il cherchait à me persuader que la foi en la religion du fils de Marie était une vertu non moins nécessaire que le courage dans l'accomplissement des devoirs de la vie. Il me prouva qu'elle pouvait s'accommoder à tous les âges, à tous les temps, à tous les lieux, sans rien modifier de ses vérités fondamentales. Il me la montrait suivant le laboureur aux champs, le jurisconsulte au forum, le soldat au combat. Il soutenait que le christianisme pouvait se faire aimable avec l'homme du monde, calculateur (non pas fripon,

bien entendu) avec le marchand à son comptoir, et grossier même avec le matelot sur son navire ; que, loin de s'avilir, en descendant ainsi jusqu'aux plus vils, il les sanctifiait et les faisait peu à peu monter avec lui. Je dois au Dr *** bien des conseils que j'aurais dû thésauriser plus fidèlement dans ma mémoire et mettre mieux en pratique.

Mon cœur me dit qu'il est encore un grand nombre d'autres personnes auxquelles je dois un tribut de reconnaissance pour la bonté qu'elles m'ont pu montrer; mais mon premier devoir est de satisfaire mes lecteurs, et je ne saurais m'exposer au risque de les ennuyer même pour accomplir un devoir.

Il est cependant un homme que je ne puis oublier de mentionner, sans me rendre coupable de la plus noire ingratitude en ce qui me regarde, et sans commettre une espèce de fraude en ce qui regarde le public ; car, par un contrat implicite entre le public et moi, je suis obligé dans cette auto-biographie à fournir les meilleurs matériaux disposés dans le meilleur ordre.

Le nouveau personnage que je vais introduire sur la scène offrait la personnification la plus irréprochable de la bonté ; sa physionomie était un brillant miroir où sa peignaient la paix dont il jouissait avec lui-même, sa bonne volonté envers les hommes et sa confiance en l'amour de Dieu. Il possédait cette sympathie divine pour tout ce qui nous entoure, sympathie qui rapproche l'homme de son créateur dans

la seule chose où l'homme puisse être l'émule des anges. Mais sa bonté d'âme ne ressemblait en rien à la faiblesse ou à la duperie. Il avait vu, il avait connu le monde, et il avait lutté contre lui. Il s'était retiré de la lutte avec une honnête aisance et avec la paix d'esprit, deux avantages qui, réunis, valent mieux qu'une grande fortune.

M. R., grand, bien proportionné, le teint coloré, était un des plus beaux hommes que j'aie vus. Ses traits ne possédaient pas la régularité classique, mais le sourire de la bienveillance les animait et se confondait avec eux, en sorte que, si le ciseau de quelque grand maître de la statuaire antique eût légué le buste de cet homme de bien à la postérité, nous l'aurions révéré, comme un être au-dessus de notre nature par sa majesté, et chéri, comme une douce représentation de l'humanité par son sourire. Je ne parle pas le langage de l'enthousiasme, je raconte. Ses cheveux blancs et rares couronnaient un crâne nu. Un habit couleur de tabac, et découpé à la vieille mode, des culottes noires, des bas de laine blancs et des souliers à gros quartiers donnaient quelque chose de patriarcal à toute sa personne.

Quand je le vis pour la première fois, il était occupé à pêcher à la ligne (si la pêche à la ligne est une occupation) dans la rivière qui traverse le village. Je contemplai quelques instants sa belle figure, et je ne pus résister à la tentation d'aller m'asseoir à côté de lui. Cette figure me révélait ce que l'affabilité et la

majesté avaient dû être au temps des patriarches. Nous ne songions à rien moins qu'à la cérémonie. Il me fit place comme à son fils ; je m'assis près de lui, comme auprès d'un père. Il me sourit d'un air si encourageant et si plein de bonhomie que j'appuyai le bras sur un de ses genoux avec la familiarité d'une amitié de longue date. A compter de cette première entrevue jusqu'au jour où son cœur se refroidit dans la tombe—la tombe seule pouvait refroidir ce cœur ! —nous restâmes unis d'une amitié singulière, si on veut, mais inaltérable et dévouée. Nous étions depuis quelque temps dans cette pose caressante, mon bras appuyé sur ses genoux ; je gardais le silence et mes yeux se fixaient tantôt sur les riches nuances du soir, tantôt sur la physionomie du bon vieillard.

— Oh! le beau spectacle! m'écriai-je, pensant au visage du patriarche anglais, autant qu'à la magnificence du ciel.

—Et le sentez-vous? me dit-il; oui, vous le sentez; je le vois à vos yeux brillants et à vos joues colorées.

—Je me sens bien heureux, lui, répondis-je, j'ai en ce moment deux étranges, deux bien étranges, désirs et ne sais auquel des deux je tiendrais le plus.

—Et quels sont ces désirs, mon jeune ami?

—Oh! vous rirez de moi, si je vous les dis.

—Non, je vous le promets. Je ne ris jamais de personne.

—Ah! j'en étais presque sûr d'avance. Eh bien!

quand je lève les yeux vers le ciel, je désirerais prendre mon essor comme un aigle et percer ces nuages d'or ; quand je vous regarde, je voudrais être un bon vieillard comme vous.

— Allons, allons, il y a plus de flatterie que de bon sens dans ces désirs. Le premier est déraisonnable, et le second ne sera que trop tôt accompli.

— Mon intention n'était pas de vous flatter, répliquai-je d'un air fier; car je souhaite d'être un aigle ou un vieillard aussi longtemps que dureront ces beaux nuages, et que le soleil couchant luira sur votre visage si..., si...

— Il suffit: ne vous mettez pas en peine, et gardez vos beaux discours pour les jeunes dames.

— Mais j'ai aussi des discours pour les hommes; et il en est un justement qui trotte dans ma tête.

— Je serais curieux de l'entendre

— Vraiment? Eh bien ! cette belle soirée me le rappelle. Ce discours, c'est l'ode de mistress Barbauld.

Alors, me plaçant dans l'attitude requise, je la déclamai à ma grande satisfaction et à la satisfaction encore plus grande de M. R... C'était une scène comique, si l'on veut, mais simple et animée. Mon auditeur se balançait de droite à gauche et battait la mesure, tandis que plein, d'une ferveur passionnée, j'écumais comme la pythonisse. Mais pendant ce temps, sa canne à pêche et sa ligne, inaperçues de nous deux, descendaient rapidement le cours de la rivière. Au moment où je concluais, la canne à pêche, arrivée près d'un

tourbillon, fit deux ou trois soubresauts et disparut.

Cette perte nous inquiéta peu : on nous vit bientôt rentrer au village, nous tenant par la main, et causant d'une manière animée. Je l'accompagnai chez lui. Je partageai avec lui et ses aimables filles, une légère collation de fruits et de pâtisserie. L'affection simultanément née entre nous, était déjà si étroite, il était si confiant de sa nature et si peu homme du monde, que j'avais gagné le seuil de sa porte et prenais congé de lui avant qu'il lui vînt dans la pensée de me demander qui j'étais, où je résidais?

Dès ce jour, nous devînmes inséparables, excepté, bien entendu, les heures d'école. Je lui racontai ma singulière histoire; et il parut m'en aimer une fois plus. Il mettait toute la noblesse, voire même tous les princes du sang à contribution pour me procurer un père. Il conclut tout de suite (et il resta ferme dans sa conviction), que mistress Cherfeuil était ma mère. Ce mystère le rendait heureux au superlatif. Quand il vint à connaître mes talents poétiques, il fut dans l'extase du ravissement. Il rimait lui-même; il me donnait des sujets ;—il me donnait des avis;—il me donnait des variantes et des interpolations,—il rajeunissait. —Il n'était pas de coin retiré dans les jolis environs du village où nous ne nous asseyions le crayon et le papier à la main —tantôt déclamant, tantôt conversant. — Je puisais dans sa conversation une instruction inappréciable. Il m'avait confirmé dans la doctrine de la bonté innée de la nature. Depuis l'épo-

que à laquelle je fais allusion, j'ai vu bien des scélératesses; j'ai été souvent la victime ou le témoin de la perfidie humaine; je me suis vu contraint de m'associer au vice sous toutes ses formes, et cependant, lorsque plongé dans la misère, opprimé et agonisant sous la tyrannie, j'étais sur le point de maudire, comme Job, le jour de ma naissance, la pensée du bon vieillard est descendue sur moi, ainsi qu'une visitation du ciel, et la voix de ma malédiction s'est changée en prière, souvent même en bénédiction.

CHAPITRE XXIV.

Un accident sur l'eau est la cause première de tous les accidents que Ralph doit subir sur cet élément. — Il s'enfonce avec son professeur dans les latitudes et les longitudes, et tous deux y perdent leur fond. — Rivalité déclarée avec la jambe de bois.

Le lecteur a pressenti que M. R.... dut rechercher et obtenir l'amitié de mistress Cherfeuil. Dès lors il essaya divers systèmes d'opération. Tantôt il voulait prendre ma marraine par surprise, tantôt il espérait la fléchir à force de prières, ou l'embarrasser dans un labyrinthe de questions. On le voyait tour à tour tendre, galant, pathétique, insinuant, mais en vain. Le secret de mistress Cherfeuil était *cadenassé* dans son

sein. Avec une simplicité parfaitement jouée, si elle n'était pas sincère, elle répétait à mon digne ami le même récit, le récit stérile, qu'elle tenait au service de tous les curieux.

Que d'épopées nous composions M. R.... et moi! Avec quelle chaleur il prophétisait ma grandeur future, et entreprenait de convaincre quiconque refusait de voir en moi la gloire future du siècle! Le brave homme! Son illusion était pour lui la source du bonheur le plus pur, et jamais bonheur ne fut mieux mérité. Même à un âge si vaniteux, je ne pouvais m'empêcher de rire sous cape. Tandis qu'il faisait tout pour me rendre l'un des plus vains et des plus incroyables petits-maîtres, par son admiration pour le moindre effort de ma pauvre muse et par ses éloges outrés; il me débitait de longs sermons sur l'excellence de l'humilité et sur l'absolue nécessité de la modestie, l'un des éléments indispensables d'un grand caractère.

Je trouvais heureusement au logis un antidote contre la louange dans les sarcasmes de mon précepteur à jambe de bois. Si, en quittant M. R.... je me croyais, comme Gil Blas, la huitième merveille du monde, M. Riprapton m'avait bientôt convaincu, dans sa phraséologie à part, que je n'étais rien moins qu'un novice.

J'avais seize ans environ et je commençais à m'inquiéter de ma future destinée, quand un triste accident détermina la carrière dans laquelle je devais inutilement poursuivre la renommée.

J'ai parlé d'une belle pièce d'eau située dans le voisinage de l'école. Nous étions en vacances, et la plupart des écoliers étaient retournés chez leurs parents. Accompagné de plusieurs camarades qui résidaient dans le village, je me dirigeai vers la pièce d'eau pour y nager. Il faisait un magnifique aprèsmidi. M. et mistress Cherfeuil étaient allés en ville; un petit garçon, nommé Fontaine, gardait comme moi l'école pendant les vacances. Il s'esquiva de la maison et nous suivit à distance. Le petit imprudent ne nous vit pas plus tôt dans le lac, qu'il se déshabilla et y entra comme nous. Quelques flâneurs nous regardaient nager; mais j'étais loin, bien loin de la rive, quand un cri terrible glissa sur la surface de l'eau et vint frapper mon oreille : — Au secours! au secours! il se noie. Au même instant j'entendis distinctement, et comme à côté de moi, le bouillonnement excité dans l'eau par le pauvre petit diable et un cri étouffé : Ralph Rattlin! Pauvre enfant! sa confiance en moi l'avait perdu; il s'était cru en sûreté là où j'étais. Plus d'une fois en effet je l'avais porté sur mon dos dans différents endroits du lac où il n'avait pas son fond. Je lui enseignais à nager; mais il n'en était encore qu'aux premiers éléments. Je me dirigeai à l'instant vers l'endroit d'où le son était parti; je nageais de toutes mes forces; je fendais l'eau, essoufflé, haletant; mais la distance était trop grande; quand j'arrivai à l'endroit désigné par les spectateurs, je n'aperçus ni le moindre cercle, ni le moindre bouillon qui m'indiquât la

place où une âme humaine luttait sous les flots au moment de se séparer de son enveloppe mortelle. Je plongeai quatre et cinq fois ; je restai sous l'eau avec l'obstination du désespoir ; je retournai la vase en tous sens, mais on m'avait mal indiqué l'endroit.

Voyant mes efforts inutiles, tout nu que j'étais, je m'élançai avec la rapidité d'un lévrier jusqu'au village, où je donnai l'alarme. Dès que je vis tout le monde en mouvement vers le lac, je les devançai tous et plongeai de nouveau. Mistress..., l'épouse du membre du parlement dont j'ai parlé tout à l'heure, était toujours à la tête des œuvres d'humanité. Elle accourut sur le bord de l'eau, suivie de tous les habitants notables du village. Cette dame bienfaisante, qui ne perdait jamais sa présence d'esprit, songea tout de suite à un bateau placé dans la rivière voisine et qui appartenait au maître de la principale auberge. Elle conseilla de le transporter, à force d'épaules, au-dessus de l'espace de terre qui séparait la rivière et le lac. L'aubergiste s'y refusa.... Il eut l'impudence de s'y refuser !... Mais mistress... à qui sa position sociale et ses vertus donnaient une juste autorité dans le pays, ordonna d'enlever le bateau de force. On s'empressa de lui obéir. Tandis que le bateau s'avançait par terre, j'étonnais tous les spectateurs par mon obstination à rester sous l'eau. Un dernier effort faillit m'être fatal, car, au moment où j'élevai la tête au-dessus de la surface, le sang jaillit de ma bouche et de mon nez. Je regagnai le rivage tellement épuisé, que je n'eus

pas la force de m'habiller moi-même. Des hommes, placés dans le bateau, commencèrent à traîner des filets au fond du lac, mais ils ne réussirent pas mieux que moi. Le corps fut découvert le lendemain matin par un chien de Terre-Neuve, bien loin de la place où je l'avais cherché. Si, moins troublés par leur effroi, les spectateurs du rivage m'avaient bien indiqué où l'enfant était disparu, je l'aurais certainement sauvé. Quoique infructueux, mes efforts dans cette circonstance avaient tenu du miracle pour tous ceux qui ne savaient pas ce dont est capable l'homme qui s'est fait de l'eau un second élément. Mon vieil ami, présent à cette tragédie, manifestait un curieux mélange d'effroi et d'admiration. Il me porta presqu'à bras jusqu'à l'école, où nous trouvâmes tout dans la confusion. Mistress Cherfeuil venait d'arriver; elle apprend qu'un des écoliers se noie, pousse un cri perçant et s'évanouit. Son état d'insensibilité durait encore à notre entrée dans la chambre ; nous lui prodiguâmes nos soins, et nous eûmes le bonheur de la voir ouvrir lentement les yeux. Elle ne s'aperçut pas plus tôt de ma présence que, bondissant vers moi dans un transport de joie frénétique, elle me serra dans ses bras, appuya sa tête sur mon épaule et fondit en larmes. M. R..., me jeta un sourire triomphant et m'emmena hors de l'appartement pour laisser reposer la pauvre dame. Ma mère oh ! oui, ce devait être ma mère, prit un silencieux congé de moi avec un regard de tendresse et de bonheur ineffable, dont le souvenir,

présent à ma dernière heure, rendra plus léger mon dernier soupir.

On trouvera peut-être une ridicule gloriole dans tous ces petits détails, mais je n'y puis que faire. La vérité m'est plus chère que ma modestie... et j'ai assez bonne opinion du plus cynique philosophe qui puisse condamner mon égotisme, pour croire qu'en pareille circonstance, il agirait comme moi. Quoi qu'il en soit, cet accident changea tout le cours des idées de M. R...., et tous ses plans pour mon avenir. Je n'étais plus désormais le futur poëte lauréat; je n'étais plus appelé à chanter les grandes actions, mais à en faire. L'épée devait remplacer la plume; le héros, le poëte. Les vers étant une occupation trop efféminée : il me fut sévèrement interdit de rimer, excepté par circonstance, *et ex abrupto*.

Mistress Cherfeuil fut difficile à convaincre. Elle assurait qne la direction de mon avenir était dans d'autres mains; mais M. R...., ne voulait rien entendre. Il s'obstinait, et je crois qu'il avait raison, à en juger par ce qui s'était passé. Il déclara que la marine était la seule profession digne de mon courage et de mes talents. Cette déclaration n'était peut-être pas désagréable à l'autorité supérieure occulte à laquelle j'étais soumis; je n'y opposais moi-même aucune répugnance. La conduite vaillante et le bel uniforme de mon jeune ami Frank, qui s'était déjà trouvé à plusieurs actions navales, était un nouveau stimulant pour moi.

A mon ami Riprapton échut l'honorable tâche de

communiquer la science de la navigation, et la théorie des latitudes et des longitudes. On ne peut contester le mérite de l'enseignement que je reçus de ce savant.

Je commençais la navigation sous ses auspices, ou, pour parler plus exactement, il s'en occupait un peu sous les miens, quand notre bonne harmonie fut interrompue par une querelle : une querelle envenimée!

Amour, tu perdis Troie!

Je conviens que ce parangon des maîtres d'études était généralement favorisé du beau sexe. Je ne jalousais pas ses succès; bien loin de là, je me faisais le panégyriste de ses attraits personnels et des grâces de sa jambe de bois. Mais il n'était pas tout-puissant. Wilkes, cet épitome de toutes les laideurs, se vantait souvent de n'être que d'une heure en arrière sur le plus bel homme en fait de prouesses auprès des belles. Riprapton n'était en arrière que de cinq minutes et d'une fraction. En dix minutes, il donnait à la généralité des femmes une bonne opinion d'elles-mêmes.... Chose aisée, dira-t-on, car les dames en ont une toute faite... Mais autre chose est de l'avoir, autre chose est d'oser l'avouer. En dix minutes il forçait une belle à confesser par acte ou parole l'opinion qu'elle avait de sa propre perfection. Dix minutes de plus, et il obtenait le même résultat en ce qui le regardait lui-même; les cinq autres minutes étaient employées d'ordinaire à sa déclaration d'amour; c'était une affaire finie. S'il

n'avait pas fait de conquête, il en chroniquait une, et c'était pour lui même chose; car il aspirait plus à la gloire qu'à la jouissance des passions.

Suivant avec une exactitude merveilleuse l'avis de Chesterfield, il risquait une déclaration d'amour à toutes les femmes de seize à soixante ans, plus ou moins, persuadé, comme Sa Seigneurie, qu'une déclaration, si elle n'est pas prise au sérieux, passe du moins pour un compliment. Cet adorateur-né de toutes les beautés résidentes ou de passage, était aussi jaloux que cosmopolite dans ses attachements.

Que les personnes d'imagination parcourent des yeux de l'esprit tous les chefs-d'œuvre de la sculpture antique et cherchent à se représenter l'imposante déesse que les anciens vénéraient sous le titre de Junon. La statue sera grande, ses proportions irréprochables, sa majesté sans rivale, sa grâce enchanteresse; tous les contours de sa personne seront pleins, sans enflure, et aussi éloignés que possible de ce que les modernes entendent par embonpoint.

Supposez à cette statue le buste de Vénus avant qu'elle enfantât son premier-né, Cupidon, et vous aurez une idée approchante de mistress Causand. Sa figure appartenait à ce style de beauté que les femmes, qui se disent délicates, traitent de hardi; style de beauté que tous les hommes admirent, et que le plus grand nombre aiment. Six lustres n'avaient fait qu'accentuer plus fortement des attraits qui, après avoir traversé toutes les phases de la beauté, n'appar-

tenaient pas encore à une matrone; mais étaient marqués du sceau d'une maturité durable. Mistress Causand excitait une admiration générale. Les hommes s'arrêtaient pour la contempler, et les femmes chuchottaient derrière elle. On ne pouvait être si belle impunément. Aussi mistress Causand n'était pas à l'abri des mauvaises langues. J'entendis alors, pour la première fois, parler d'appendices à la structure humaine, comme d'un usage reçu dans la societé. Si j'en avais cru l'envie, tous les membres de mistress Causand étaient aussi redevables de la beauté de leurs formes à l'art qu'à la nature, et cet admirable corps de femme était pour la moitié au moins aussi artificiel que la jambe de bois de Riprapton. Mais on ne me persuadera jamais qu'un automate eût exécuté des mouvements et des gestes aussi souples et aussi moelleux.

Mon vieil ami, M. R.... suivait partout la belle visiteuse. Il s'était pris pour elle d'un attachement platonique d'autant plus profond, que chacune de ses visites à Stickenham lui fournissait l'occasion de raconter une longue histoire du roi de Prusse. Les dames regardent les attentions et la politesse comme un tribut dont les gens mal élevés seuls peuvent leur refuser l'acquittement. Mistress Causand attendait plus que de la politesse et des attentions, plus que les banalités de la galanterie. Sans hyperbole, elle méritait bien un peu de dévotion, de cette dévotion qui est plutôt un hommage offert à la beauté abstraite et à son divin créateur, qu'un témoignage d'amour sensuel.

Sa première apparition suspendit pendant une minute entière la loquacité jusqu'alors imperturbable de Riprapton. Mais combien il se dédommagea par la suite de cet excès de modestie involontaire. Il ouvrit toutes ses batteries contre l'étrangère. Il roulait ses yeux comme un possédé qu'on exorcise; il se cassait en deux pour saluer; il étendait sa jambe vivante dans les postures les plus galantes; mais son grand instrument de séduction était sa langue de serpent. Mistress Causand écoutait stoïquement la flatterie : elle riait des lazzis du pédagogue comme de ceux d'un bouffon de théâtre. Souvent même, poussant plus loin la complaisance, elle se chargeait de développer les compliments qu'il lui adressait; et lorsque ses manières élégantes, son ton vif et sémillant déroutaient le professeur de mathématiques au début d'un de ses discours, elle en reprenait pour lui l'exorde, et le laissait ensuite défiler son chapelet.

CHAPITRE XXV.

Preuve de bon goût en faveur de master Ralph. — La jalousie amène la vengeance ; la vengeance, les représailles. — Ralph en grave l'histoire sur la face de son professeur. — Le châtiment qu'il en reçoit.

Chaque visite de mistress Causand à Stickenham donnait le signal d'un jubilé universel. La routine de

la vie scolaire était interrompue. M. Riprapton se ruinait en blanchissage, en parfums et en savon de Windsor. Les cartes et la musique égayaient chaque soirée. Mistress Causand ne jouait que les jeux à la mode, jouait toujours gros jeu, et gagnait toujours. Elle exerçait sur mistress Cherfeuil un ascendant complet. Ma marraine était traitée par elle avec beaucoup d'amitié, sans doute, mais avec un air de patronage. Je ne sais si la belle maîtresse de pension prêtait de l'argent à la belle visiteuse, et je ne crois pas qu'elle en eût besoin; mais je suis persuadé que tout ce que ma marraine possédait était à la disposition de son amie. Elle semblait la craindre: mistress Causand connaissait son secret.

Mon vieil ami, qui avait découvert cela dès le premier instant avec la perspicacité qui le distinguait, se mit au nombre des soupirants de l'étrangère, moins pour gagner son cœur que pour la faire parler; mais mistress Causand était aussi mystérieuse que ma marraine. Je ne connus son secret que la veille de sa mort.

Tout le monde, excepté ma marraine, ignorait le lieu de la résidence de mistress Causand; mais la veille de mon départ pour le vaisseau, celle-ci me donna son adresse.

Mistress Causand arrivait sans prévenir, s'installait à Stickenham pour aussi longtemps qu'il lui plaisait, et partait sans plus de cérémonie. Elle semblait folle de moi. J'entends le lecteur s'écrier: le fat! mais j'ai promis d'être véridique. Souvent elle me retenait une heure entière à ses genoux, étudiant chacun des traits

de mon visage, ainsi qu'Ophélie dans Shakspeare étudie les traits du visage d'Hamlet, comme si elle voulait le peindre. Tour à tour, elle était gaie ou sérieuse, soupirait et riait. J'attribuais modestement tous ces symptômes de trouble intérieur à l'effet produit par mon physique. Souvent, après avoir lu sur mon visage elle s'écriait : Comme il lui ressemble ! comme il lui ressemble ! Je ne sais si je fais bien de raconter ces choses. Le monde est si malicieux ! Pour moi, je n'y vois pas de malice ; et ne pouvant pénétrer dans le cœur, ni par conséquent rendre compte des sensations d'une jolie femme de trente ans caressant un écolier de seize, je dois supposer que toutes ces démonstrations de tendrese partent d'un sentiment tout maternel et sont parfaitement vertueuses, sans laisser que de flatter les sens. Pour moi, j'y trouvais des délices. Je recevais toutes ces caresses avec une modestie orgueilleuse. Mistress Causand inspirait tant de respect et d'admiration à tout le monde, que c'était un grand honneur pour moi d'être ainsi choyé.

Le bon ton est plus séduisant encore que la beauté ; je le crois, sans en être sûr ; mais il est certain que le charme est irrésistible quand le bon ton se trouve réuni à la beauté. Mistress Causand réalisait la perfection de cette alliance ; elle portait toujours les dernières modes ; elle possédait de riches bijoux, et ne prenait jamais les voitures publiques, mais voyageait toujours en chaise de poste, ce qui annonçait une grande aisance.

Je n'aborderai pas le chapitre de ses facultés intellectuelles. Je ne suis pas un Lavater, et je n'ai pas la prétention de deviner l'intérieur sur l'extérieur. La surface de mistress Causand était d'ailleurs si polie et si brillante, que l'œil ne pouvait ni ne désirait la pénétrer. Elle avait un si riche manteau à jeter sur toutes les imperfections possibles ! son inimitable bon ton. Ses remarques étaient toujours fines et pleines de sens ; son langage élégant et châtié. Sa conversation variée était le plus souvent de cette gaieté piquante qui a tout le charme du bel esprit sans en avoir le pédantisme. L'énergie ne lui manquait pas à l'occasion. Ce n'est ici, après tout, qu'une description bien imparfaite de celle qui entreprit de me former aux belles manières, de corriger ma démarche après le maître de danse, et de me donner le dernier poli.

M. Riprapton perdit bientôt sa sérénité d'âme. Pendant les trois ou quatre premières visites de mistress Causand, il était tout espoir et enthousiasme. Comme à tout le monde, elle lui permettait de s'enflammer et d'exhaler sa flamme, mais à la condition de n'aller jamais plus loin que les mots. L'espoir et l'enthousiasme de la jambe de bois firent graduellement place à l'incertitude et au chagrin, et par une transition toute naturelle, il devint envieux et jaloux.

A peine âgé de quinze ans, j'étais déjà plus bel homme, par la taille au moins, que celui qui croyait me faire beaucoup d'honneur en me nommant son rival.

Les affaires de M. Riprapton continuaient à rester sous l'embargo ; mais de puissantes raisons l'avaient empêché jusqu'ici d'exhaler contre moi sa bile. Les hostilités depuis longtemps imminentes éclatèrent enfin; et voici comment.

Nous nous trouvions, par une belle soirée d'été, mistress Causand et moi, assis à côté l'un de l'autre dans un pavillon situé sur le bord de la rivière, au fond du jardin ; M. Riprapton, lavé, brossé, parfumé (les travaux scolaires étaient terminés), se tenait en face de nous et s'efforçait de faire l'aimable ; mais son sourire était sardonique, et ses compliments à l'eau rose ne l'empêchaient pas de paraître jaune de dépit. Je contemplais avec ma marraine les paisibles et riantes perspectives qui nous entouraient Nous cherchions tous deux à ne point rencontrer les yeux de notre vis-à-vis. Un des beaux bras de l'étrangère s'appuyait négligemment sur mon épaule. Tantôt elle me serrait doucement contre elle, tantôt sa main potelée se jouait avec les boucles de mon front, ou ses doigts veloutés chiffonnaient mes joues brûlantes, mais plus rouges de plaisir que de pudeur.

Je ne sais si M. Riprapton supportait stoïquement ce spectacle; mais la contenance seule du nouveau Tantale trahissait son impatience. Sa parole ne cessait pas d'être mielleuse ; mais il n'était pas au bout de ses épreuves.

Je ne sais plus quelle folle observation de votre serviteur fit éclater de rire la joyeuse veuve ; mais

elle appliqua soudainement une demi-douzaine de baisers sur la joue qui brûlait si près de la sienne. Cet acte inconsidéré, j'en conviens, enhardit Riprapton, ou peut-être se méprit-il sur le caractère de mistress Causand, en supposant qu'il n'avait devant lui qu'un disciple femelle d'Épicure, ou une femme galante. Il s'élança sur un siége vacant à côté d'elle et essaya de saisir sa main.

La figure, le cou, les bras de mistress Causand se couvrirent d'une teinte cramoisie. Elle se rejeta en arrière avec un léger frissonnement, comme si elle s'était trouvée subitement en contact avec quelque chose de froid, de mort ou de surnaturel.

— Master Riprapton! s'écria-t-elle avec une émotion véritable, master Riprapton, je n'ai jamais souffleté personne. Si vous étiez un *gentleman*, j'aurais oublié la dignité de mon sexe jusqu'à vous prouver mon ressentiment par un soufflet; mais je me reprocherais de toucher un être aussi vil. Tant que votre persécution s'est bornée aux paroles, j'ai pu la supporter. Monsieur, je ne parle que d'après mes propres sensations; mais, à en juger par elles, la femme qui subirait sans répugnance votre contact, aurait depuis longtemps perdu toutes les idées de son sexe; et, puisque nous en sommes sur ce chapitre, souffrez que je vous donne un bon conseil. Quand on vous permettra de vous asseoir à table avec des dames, et que vous désirerez établir quelque relation avec l'une d'elles par l'intermédiaire de vos pieds, prenez

garde à l'avenir de ne point vous servir de votre jambe de bois. Les femmes à qui vous vous adresserez, pourraient avoir l'orteil plus tendre que le cœur. Vous pouvez vous retirer, monsieur, et rappelez-vous ce que je viens de vous dire, si vous tenez à conserver votre place dans cette maison. Vous m'entendez. Quand vous vous comporterez en gentleman, on vous traitera en gentleman; mais, si votre conduite est en contradiction avec ce titre, on n'oubliera pas que vous n'êtes qu'un serviteur à gages, d'un degré au-dessus d'un valet. Allons, Ralph, dit-elle en me donnant la main ontragée, purifiez-la de cette profanation.

Je la portai galamment à mes lèvres et je la couvris de baisers.

Pour la première fois, je vis mon malencontreux sous-maître confondu et muet de consternation; sa face, d'abord pâle, rougit jusqu'au fond des fossettes dont la petit-vérole l'avait criblée. Il s'éloigna, non plus avec sa grâce accoutumée; il s'éloigna comme une jambe de bois ordinaire, clopin-clopant, cahin-caha. Ce que nous dîmes sur ce chapitre, mistress Causand et moi, lorsqu'elle rentra dans le pavillon d'où elle était momentanément sortie, aurait fourni la matière et le canevas de vingt essais de morale; mais par malheur j'ai tout oublié. Je me rappelle seulement que nous sortîmes du pavillon lorsque la rosée du soir était déjà descendue sur les fleurs, et les ombres sur la rosée.

Mon séjour à l'école tirant sur sa fin, on me traitait moins en écolier qu'en ami de la maison. Je prenais le thé et je soupais avec la famille. Riprapton ne parut pas le soir du jour où il s'était fait si vertement tancer. Il monta dans sa chambre, se plaignant d'une indisposition soudaine.

Lorsque mistress Causand était à Stickenham, je déjeunais tous les jours en tête-à-tête avec elle dans la petite salle d'entrée, dont les croisées à la française ouvraient sur le jardin. C'est dans un tête-à-tête que je trouvais surtout la belle étrangère amusante. Elle connaissait tout le monde et le mouvement de la fashion. Elle possédait un fonds inépuisable d'anecdotes privées et piquantes sur les principales familles de la noblesse. Son érudition s'attaquait plus haut, car elle connaissait aussi un grand nombre de *dits et gestes* des princes du sang; lesquels *dits et gestes* étaient ignorés de tous, excepté d'un cercle domestique qui lui-même en ignorait plusieurs. Douze romanciers à la mode auraient fait fortune en puisant dans les souvenirs de la belle veuve. J'ai souvent essayé de me rappeler quelques-unes de ces anecdotes, mais j'ai réussi trop imparfaitement pour les livrer à la publicité.

Je déjeunai avec mistress Causand le lendemain de la déconfiture de Riprapton, ensuite j'entrai dans la salle d'études pour y poursuivre mes travaux. C'était la première fois que nous nous rencontrions, mon professeur et moi, depuis la catastrophe. M. Cherfeuil n'avait pas encore pris place à son pupitre. En

passant devant l'instructeur qui m'instruisait si peu, je lui tirai mon salut d'habitude; mais au lieu de me le rendre avec bonne humeur, sa figure devint aussi noire que les mauvaises passions qui l'agitaient. Je fis peu d'attention à ces diagnostics hostiles, et prenant place sur mon banc, je commençai à babiller avec mes voisins; vieux privilége qu'on ne me contestait plus.

—Silence, vociféra le sévère sous-maître. Je poursuivis ma conversation. — Silence! dis-je.

Ne me supposant pas compris dans cette injonction, et m'inquiétant peu d'y être, je ne me sentais aucune envie de suspendre l'exercice de mon talent oratoire; un troisième cri ne produisit pas plus d'effet.

Soudain le nouveau disciple d'Harpocrate quitte son siége la canne à la main, arrive derrière moi à l'improviste, et lorsque je ne pouvais m'attendre à une semblable témérité, me trace à travers les épaules une des courbes les mieux marquées que jamais baleine ait laissées derrière elle. Une quatrième fois, il a l'audace de s'écrier : Silence! et il ajoute : — Silence! monsieur Rattlin.

Quel outrage sanglant pour un futur officier, à la veille de monter sur le pont d'une frégate! Sans prendre le temps de peser exactement ma dignité, je saisis une large ardoise, et la faisant tourner rapidement autour de ma tête, je l'envoyai heurter en sifflant juste entre les mâchoires serrées du sous-maître. Que ne lui cassai-je une ou deux dents! Je le désirais ardemment alors, et je ne me suis jamais repenti de ce

vœu, si méchant qu'on puisse le trouver. M. Riprapton tint quelque temps ses mâchoires à deux mains; puis lorsqu'il eut vérifié l'étendue du dommage, il se tourna de nouveau vers moi. Mon attitude et l'expression décidée de mes traits le satisfirent aussi peu que l'injure faite aux siens. Il courut donc en boitillant jusqu'au cabinet de M. Cherfeuil pour y porter plainte. Le sang qui ruisselait de sa bouche entre ses doigts rendait témoignage contre moi; mais j'avais près de M. Cherfeuil deux excellents avocats. Aussi M. Riprapton n'obtint-il qu'un gargarisme pour se rincer la bouche. Après être resté en bas une couple d'heures il remonta la face enflée, mais les dents complètes. M. Cherfeuil parut bientôt. Il nous fit en excellent jargon gallo-anglais un discours très-pathétique, portant que si je ne me m'étais pas fait justice moi-même, il aurait donné congé à M. Riprapton, pour le punir d'avoir abusé de son autorité, mais ma conduite ne pouvant se justifier, il se voyait forcé de me condamner à traduire le premier livre de l'Enéide.

Avant l'heure du dîner, mes camarades obtinrent remise de moitié de la peine.

A table, mistress Cherfeuil demanda grâce pour la moitié de cette moitié, et mistress Causand intervenant à son tour, fut d'avis de commuer le châtiment.

— Un crime si abominable méritait, disait-elle, un exemple.

L'honnête M. Cherfeuil, la voyant parler d'un air sérieux, acquiesça à sa proposition et s'en remit à

elle pour l'application de la peine, qu'elle prononça en ces termes :

— Ralph Rattlin sera contraint d'avaler un verre de porto d'extra, pour le punir de n'avoir pas cassé au moins une dent à la Jambe de bois.

Les détails qu'elle donna alors sur la conduite du pédagogue persuadèrent aisément M. Cherfeuil.

CHAPITRE XXVI.

Réconciliation. — On trace une route et on plante un homme. — Ce dernier s'impatiente. — Ralph s'embarque enfin en qualité de midshipman.

Nous fûmes deux jours sans nous parler, M. Riprapton et moi; le troisième, un élève nommé Bernard m'apporta, suivant son usage, une ardoise couverte de *plus* ou de *moins*, de x, y, z, et autres lettres de l'alphabet; le tout dans une confusion vraiment algébrique.

— Portez votre ardoise à M. Riprapton, lui dis-je.

L'écolier obéit. Le professeur regarda l'ardoise d'un air de gravité inquiète et vraiment édifiante.

— Portez-la à master Rattlin, fut le résultat de sa délibération.

On me rapporta donc l'ardoise.

— C'est à M. Riprapton, c'est au professeur de mathématiques qu'il faut la porter, vous dis-je.

— A quoi bon? il ne sait pas un mot d'algèbre.

— En ce cas, portez votre ardoise à M. Cherfeuil, et faites-lui vos réflexions.

Ce conseil fut entendu par la partie la plus intéressée au résultat de l'incident. Il appela l'écolier, qui revint bientôt me trouver avec un billet plein d'amitié, d'excuses et de regrets; il terminait en me priant de me porter médiateur entre lui et mistress Causand, ainsi qu'entre lui et l'ardoise. Je lui répondis, car j'avais encore un peu de colère, qu'il s'était montré bien ingrat; mais puisque nous devions bientôt nous quitter et pour toujours, je consentais à la réconciliation. Tout alla pour le mieux. Je racontai à mistress Causand ce qui s'était passé, et j'intercédai pour obtenir le pardon du pédagogue. Sa colère privait M. Riprapton d'un grand nombre de comforts : il était obligé de prendre son thé solitairement et de souper dans la salle d'étude. Mistress Causand consentit à oublier son incartade, comme elle consentait à tout ce que je lui demandais. Je lui amenai dans l'après-dîner ce sous-maître repentant. Le bon naturel et les manières aimables de la belle veuve mirent bientôt le coupable à son aise, et ses discours amoureux reprirent leur cours.

On proposa de faire un tour de promenade; cinq à six des plus grands parmi les élèves étaient de la partie. Nous parcourions la bruyère, quand je ne sais

par quelle gaucherie la conversation tomba sur nos derniers différends et prit un tour désagréable. Je ne pus m'empêcher de répéter ce que j'avais dit dans ma note, à savoir que M. Riprapton s'était montré bien ingrat, après les difficultés nombreuses dont je l'avais tiré. Cette dernière assertion, en présence de la dame, enflamma l'amour-propre du sous-maître. Il nia formellement ce que j'avançais. J'étais trop fier pour énumérer les nombreux services que son ignorance avait reçus de moi. Je devins silencieux et morne, mon adversaire gai et bavard en proportion. Ma belle compagne prit plaisir à cette petite altercation, et commença à me railler.

— Allons, allons, m'écriai-je, je gage une couronne qu'avant la fin de la semaine M. Riprapton me priera de le tirer d'embarras?

Le pari fut accepté avec empressement. Mistress Causand offrit de parier contre moi une seconde couronne. J'acceptai. Je détournai alors à dessein la conversation, et quelques minutes après, au moment où nous arrivions dans un creux formé par de petites collines : — Monsieur Riprapton, m'écriai-je, donnez-moi vingt-cinq toises d'avance, et je gage une seconde couronne que je parcourrai plus tôt que vous un espace de cent toises, en faisant trois sauts et un pas.

— C'est fait, c'est fait! s'écria le sous-maître, souriant à l'idée de montrer sa prouesse à la belle veuve. On mesura l'espace, on planta une baguette en

terre pour marquer le but, et tandis que mon antagoniste, plein d'ardeur et de confiance, débitait à l'oreille de mistress Causand une série d'absurdités, j'eus soin qu'à mi-distance à peu près, notre champ de course passât au-dessus d'un terrain boueux, couvert de joncs. Riprapton avait un mode de progression rapide. Il faisait trois sauts effrayants avec sa jambe de chair et d'os, puis un pas avec sa jambe de bois, et ainsi de suite; ce pas était une espèce de répit donné aux muscles fatigués par les trois sauts.

Tous les préliminaires arrangés, je pris mes vingt-cinq toises d'avance, et le signal fut donné. L'allure des coureurs était si bizarre que mistress Causand se pâmait de rire, tandis que les écoliers criaient de toutes leurs forces : — Hardi! Rattlin! — Bravo, Jambe de bois, bravo! Clopin-clopant l'emportera.

Au milieu de ces cris joyeux, ce que j'avais prévu arriva. Nous avions à peine parcouru la moitié de la distance, que Riprapton me serrait de près; mais hélas! voilà qu'après trois sauts gigantesques, qui semblaient exécutés par la botte de sept lieues de l'ogre, dans le conte du Petit Poucet, il retombe pesamment sur sa jambe de bois au moment où celle-ci prenait un point d'appui perfide au milieu des joncs. L'argile, molle et élastique, cédant pour se resserrer ensuite, l'infortuné sous-maître s'y enfonce jusqu'à la hanche et demeure prisonnier, aussi stupéfait et aussi immobile que la femme de Loth changée en statue de sel. Mon premier soin fut de parcourir la

distance voulue, afin de m'assurer le prix de la course. Tous les spectateurs alors, se tenant les côtés de rire, firent cercle autour de ce nouveau Curtius à demi englouti. Les larmes ruisselaient le long des joues de mistress Causand et prouvaient que ses brillantes couleurs n'avaient rien d'emprunté. En vain s'efforçait-elle de prendre un air de commisération, des éclats de rire involontaires troublaient à chaque instant son sérieux. Quant à M. Riprapton, jamais criminel attaché au pilori n'eut un aspect plus lugubre. Son visage pâle et blême se tournait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, avec un regard larmoyant.

— Je suis affligée, bien affligée, disait mistress Causand, de vous voir si pâle, — mais, hélas! mon pauvre monsieur, votre pâleur n'a rien que de naturel, puisque vous avez déjà un pied dans la fosse.

Le pédagogue poussa un profond gémissement.

— Dites donc, s'écria le loustic de la troupe, avide de placer une malice de collége, en quoi M. Riprapton ressemble à une plume?

— En ce qu'il reste fiché dans l'écritoire, répondit un autre.

Le professeur de calculs jeta sur le délinquant un double regard, dont le sens était : Vous ne serez pas long-temps porté à mon débet.

— Que faire ? dit un autre.

C'était une grande question.

— Je crains bien, dis-je à mon tour, que nous ne

soyons forcés de scier M. Riprapton au pied, comme un arbre mort ou un vieux poteau.

— Si nous parvenions à le déterrer? observa un troisième.

— C'est le seul et le meilleur moyen, je crois, dit le sous-maître d'une voix sombre; on m'a déjà tiré d'affaire par ce moyen. C'était, si je me rappelle, dans la fondrière de Ballynawashy.

— Vous êtes donc Irlandais, après tout? dit mistress Causand.

— Non pas, madame. J'étais seulement en vacances en Irlande, reprit le maître soliveau.

— En vérité, dit-elle, si j'en juge par l'occasion actuelle, vous avez dû résider long-temps dans ce pays et vous y implanter.

— Pourvu qu'il n'attrape pas de froid au pied, dit un gros joufflu.

Le professeur lui lança un regard furieux.

— Mais quelle idée soudaine! dit la belle veuve ravie au septième ciel; je me sens saisie d'une crainte nouvelle. Si ce morceau de bois, ainsi planté dans l'argile humide, allait prendre racine? Miséricorde! mais pensez-y donc, monsieur Riprapton, si vous alliez végéter. Vous me paraissez déjà vert autour des yeux.

En ce moment le pauvre diable embourbé donna une épouvantable secousse verticale à tout son corps, mais elle fut aussi inutile que violente.

— Mais ne croyez-vous pas, Ralph Rattlin, dit la persécutrice du malheureux sous-maître, ne croyez-

vous pas qu'il y ait moyen de faire quelque chose pour monsieur? Voici la nuit qui approche. Il s'enrhumera bien certainement, s'il passe ici la nuit. Ne pourriez-vous pas, avec l'aide de vos camarades, bâtir une espèce de hutte ou de couvert au-dessus de lui? Je m'estimerai très-heureuse de vous aider à porter les branches. Vous le voyez bien, l'homme ne peut aller à la maison, il faut bien que la maison vienne à l'homme.

C'était une parodie assez bouffonne du célèbre mot de Mahomet : « Il faut bien que Mahomet aille à la montagne, puisque la montagne ne veut pas venir à Mahomet. » Les éclats de rire redoublèrent.

M. Riprapton était dans la situation de l'Indien attaché au poteau par la tribu victorieuse, et pour qui les tortures morales préludent aux tortures physiques, mais il n'avait pas la constance de l'Indien. Plusieurs promeneurs avaient été attirés sur le lieu de cette scène comique, un plus grand nombre pouvaient arriver. Seul entre les spectateurs, je commençai à me sentir de la compassion pour M. Riprapton, d'autant plus que j'avais entendu un grand rustre dire en ricanant à un des mitrons du boulanger du village, qui lui demandait ce qu'il y avait :

— Ce n'est rien; c'est le sous-maître du français qui s'est fait un bas pour sa jambe droite de toute la bruyère de Tickenham.

— Allons, pensai-je en moi-même, il est temps d'en finir pour l'honneur de la pension; battons en retraite, si nous ne voulons pas être battus par ce

butor. Master Riprapton, dis-je au captif, je ne vous en veux plus; mais je me rappelle notre pari. Conviendrez-vous que vous l'avez perdu, si je vous tire de ce mauvais pas?

— Très-volontiers, répondit-il tristement.

— En avant, camarades ! ouvrons les couteaux et taillons l'herbe.

En un instant nous enlevâmes la terre jusqu'au point de suture de la tige de bois avec le moignon.

— Allons, camarades! Il nous reste à dévisser.

Nous fîmes tourner notre sous-maître sur lui-même, sa jambe vivante traçant un cercle sur le gazon, et nous le dévissâmes complétement.

Je suis loin de pouvoir dire que M. Riprapton reçut nos compliments de congratulation avec la grâce d'un Chesterfield, mais il nous pria de poursuivre nos travaux afin d'extraire aussi sa jambe de bois, sans quoi il se verrait forcé de suivre les ordres de Petrucchio au tailleur :

Qu'on me porte au logis par-dessus les ruisseaux.

En faveur de cette citation, nous consentîmes à lui rendre ce service. Chacun de nous empoigna, comme il put, le bout de la jambe empêtrée, et nous tirâmes de toutes nos forces.

L'argile tenace ne semblait pas disposée à lâcher une proie à demi engloutie. Enfin, une secousse terrible et simultanée dégagea la tige ; mais ceux qui

tenaient le trophée dans leurs mains tombèrent à la renverse, tandis que la jambe de M. Riprapton demeura pointée contre le zénith du soleil. Nous enlevâmes en partie la terre jaunâtre qui s'était collée au bois, et nous rajustâmes au tronc de notre sous-maître la branche détachée.

M. Riprapton prit, à compter de ce jour, un soin tout particulier pour éviter les marécages et les piéges couverts de joncs.

Nous rentrâmes au logis, enchantés de notre journée. Quant aux paris, M. Riprapton se conduisit en *gentleman:* il reconnut la dette. C'était beaucoup plus que je n'avais espéré.

Après avoir résolu tant bien que mal une cinquantaine de problèmes d'Hamilton Moore, de bienheureuse mémoire; après avoir tracé une multitude de triangles sous tous les degrés d'incidence, et dessiné de petits navires tantôt sur la base, tantôt sur l'hypoténuse, je fus déclaré apte à toutes les fonctions par mon savant professeur, mais plus spécialement à la profession maritime. Il se frottait les mains et se glorifiait de ce résultat. Mes amis s'étaient chargés de me procurer une place sur un vaisseau. Je devais rejoindre *la Sapho,* navire de guerre de première classe. On l'attendait d'un jour à l'autre. *La Sapho* arriva enfin, mais elle fut réexpédiée encore plus vite pour assister à l'incendie de Copenhague et de la marine danoise. Ce désappointement me fut très-pénible, d'autant plus pénible que *la Sapho* était commandée par le fils du

membre du parlement qui m'avait montré tant de sympathie. Le malheur voulut qu'on me trouvât un nouveau vaisseau, mais par quelle recommandation, c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. En ce qui regardait le vaisseau lui-même, je n'avais nul lieu de me plaindre. C'était une belle frégate, digne en tout point de parcourir l'Océan, vassal à cette époque de la vieille Angleterre. Après l'habituel échange de vœux et de regrets, je pris un dernier congé de mes amis et du village. M. R.... me fit promettre de correspondre avec lui, me donna sa bénédiction, me recommanda instamment de fuir la poésie, et prophétisa qu'il vivrait assez vieux pour me voir occuper un poste important.

Je ne remarquai rien d'extraordinaire dans la conduite de mistress Cherfeuil la veille de mon départ. J'allai me coucher écolier pour m'éveiller officier. En d'autres termes, je devais essayer pour la première fois mon uniforme, le lendemain. Je crois que j'étais déjà porté sur les registres du vaisseau, car à cette époque le commis de l'échiquier n'était ni aussi prodigue de ses visites, ni aussi minutieux qu'aujourd'hui. Malgré le changement important qui allait s'opérer dans mon existence, je dormis cette nuit, mais je m'éveillai plusieurs fois. Une femme ne cessa d'errer autour de mon lit.

CHAPITRE XXVII.

Ralph commence sa carrière publique en acceptant une lettre de change. — Il trouve son futur capitaine *basé* sur une bouteille. — Il n'est pas pris par la main.

Les personnes à qui le soin de m'équiper était dévolu n'entendaient rien à leur besogne. Mes trois uniformes avaient un lion au lieu d'une ancre sur leurs boutons. Mon transvasement de l'école à la ville s'effectua par la voiture publique. Arrivé à Londres, je consultai mes instructeurs, et je me rendis chez un homme d'affaires, domicilié à King's Bench Walk au Temple. Il me remit vingt livres sterling et une lettre pour mon futur capitaine, m'autorisant à tirer sur lui annuellement pour plus du double de ce qu'on aurait dû me donner. Il me souhaita, d'un ton froid, une bonne réussite, me recommanda de prendre la voiture le soir même et de rejoindre immédiatement mon vaisseau. Sur ce, il me souhaita le bonjour, et me reconduisit à la porte de son étude.

Je me trouvai tout étonné de mon isolement soudain au milieu de la vaste cité. Je compris que dès ce moment, il me fallait devenir homme. Je connaissais plusieurs personnes à Londres, et c'étaient des parents de mes condisciples; mais j'étais trop fier pour

me pavaner devant eux, car, si j'étais glorieux de mon uniforme, j'éprouvais quelque honte à le porter avec ostentation. Singulière modestie, qui se trouvait être le résultat d'un double amour-propre !

Je dînai à l'auberge où j'étais descendu ; je demandai ce dont j'avais besoin d'un ton de voix humble ; je dis au garçon : s'il vous plaît, monsieur, et je payai ma note sans lui donner un pour-boire, de crainte de blesser sa dignité personnelle. J'arrêtai une place pour Chatam, où j'arrivai sans accident, et je couchai, ainsi qu'à Londres, à l'hôtel où la diligence s'arrêtait. Les gens de l'établissement qui voyaient mon uniforme amphibie et m'entendaient dire que j'appartenais à la marine, ne savaient que faire de moi. J'offrais d'exhiber immédiatement mes lettres de créance ; mais mon hôte, plus considéré, m'avisa de remettre ce soin à tantôt, et de commencer par dîner.

J'obtempérai à son avis.

Mon incertitude aurait pu se prolonger plus longtemps, lorsqu'un officier de marine, un confrère, m'accosta dans le café de l'hôtel, et me versa amicalement un verre d'une bouteille de porto que j'avais demandée pour faire preuve de décision. Il me plaisanta d'une manière très-agréable, et quant à ce qu'il m'épargnait en sarcasmes, il s'en dédommageait sur le vin. Je m'abstins courageusement de lui faire raison de chaque rasade. Il approuva beaucoup mon abstinence. J'aime à croire qu'il était sincère en louant cette vertu ; le fait est qu'il ne la pratiquait pas. Vers

sept heures, mon nouvel ami devint de plus en plus minutieux dans son interrogatoire. Je lui montrai mes lettres de recommandation. Il m'indiqua aussitôt l'hôtel où demeurait le capitaine, insistant sur la nécessité où j'étais de lui rendre immédiatement visite.

— Je devais me croire très-heureux, ajouta-t-il, de n'avoir qu'un officier à régaler, quand un si grand nombre d'officiers affamés, et sans un penny, croisaient dans les environs pour écornifler les novices. Quant à lui, homme d'honneur et *gentleman*, il insistait pour payer sa part des deux bouteilles de Porto consommées, mais dont j'avais bu au plus quelques verres. Admirant en secret le désintéressement de cet homme d'honneur, car, après tout, je l'avais invité à prendre un verre de vin, ce qu'il avait traduit par deux bouteilles, je demandai la carte, et, parmi les *items*, un *item* me sauta aux yeux : — Deux bouteilles de bon vieux Porto, quatorze shellings !

— Damné fripon! s'écria mon ami encore anonyme. De tous les vices, la friponnerie est celui que j'exècre le plus. J'entends payer ce vin moi-même. Garçon, une plume et une écritoire. Les bureaux de la banque sont fermés, et je n'ai sur moi qu'un billet de cinq livres sterling; c'est égal, vous aurez mon obligation. Vous voyez que je vous fais un billet pour une livre. — Vous me donnerez les six shellings de différence. Votre nom? — C'est, je crois, Rattlin. — Ralph Rattlin; un joli nom, un excellent nom pour un marin. Tenez, M. Rattlin, il vous suffira de présenter ce

chiffon de papier au payeur quand vous arriverez à bord : il vous en donnera la valeur en espèces ou en bons à valoir en habillement.

Je donnai six shellings à l'honnête homme qui avait tant d'horreur pour la friponnerie, et je pris son chiffon, ainsi conçu : Payez vingt shellings, et plus bas : Josiah Cheeks, major-général des marins à cheval du vaisseau de Sa Majesté, *le Joyeux Diable*, de Douvres. Et plus bas encore : à M. Ralph Rattlin.

Je plaçai ce document précieux dans mon portefeuille entre mes billets de banque d'une livre, alors la principale *monnaie* courante du pays. Je ne pus m'empêcher de remarquer l'œil affamé que mon ami le major-général jeta sur ma propriété. Il entamait un fort habile discours en forme de préface à un emprunt, quand je coupai court à son éloquence en lui disant que j'avais promis à ma mère de ne prêter un penny à personne pendant les premiers six mois que je serais à bord; et je ne mentais pas. Il loua beaucoup ma déférence pour l'autorité maternelle, ajoutant que cela ne tirait pas en conséquence, attendu que le lendemain matin il toucherait beaucoup plus qu'il ne lui fallait, et tiendrait un bank-note de dix livres à ma disposition. Je fermai l'oreille à cette période insinuante ainsi qu'à l'offre de m'accompagner au théâtre. Il fit alors de nécessité vertu, et, me prenant par le bras, il me conduisit jusqu'à la porte de l'hôtel où logeait le capitaine Reud, de la frégate de Sa Majesté l'*Eos*.

Un domestique m'annonça et m'introduisit immé-

diatement. Un petit homme bien tourné, mais jaune, et qui n'annonçait pas plus de vingt-deux à vingt-huit ans, était assis au milieu de l'appartement, sur une grande bouteille dont le goulot seul appuyait par terre, et dont la base lui servait de siége, siége incommode et mobile. Sans faire grande attention à moi, il se donnait de temps en temps un élan subit, et, déployant ses bras en guise de balancier, il pirouettait comme un tourniquet ou une toupie. Le jeu était très-drôle, et son compagnon, grand et bel homme, d'une large carrure, et de trente-cinq à trente-huit ans, prouvait par de longs et bruyants éclats de rire tout le plaisir qu'il trouvait à ce jeu. Le *pirouetteur* était vêtu d'un bel et simple uniforme, avec une épaulette d'or sur l'épaule droite; et son compagnon, d'un magnifique habit bleu à revers de casimir blanc.

Les deux convives étaient évidemment plongés dans le *delirium* de la boisson. Je regardai d'abord le premier, puis l'autre, sans deviner lequel des deux était mon capitaine; mais je ne pouvais rien augurer de mal, ni d'un officier qui riait de si bon cœur, ni d'un officier qui semblait si heureux de faire le ton-ton. Profitant du premier entr'acte, je présentai mes lettres de créance au plus imposant des deux, qui les donna immédiatement au capitaine Reud. Ma réception fut très-gracieuse; on m'adressa quelques questions de politesse, et on me versa un verre de vin.

Ma présence fut bientôt oubliée; mon capitaine et son lieutenant entrèrent en conversation sur une mul-

tiplicité de sujets, dans un jargon incompréhensible pour moi. Le flacon traversait la table avec une merveilleuse rapidité; les assertions du capitaine coulaient avec une vitesse qu'égalaient les *amen* du lieutenant. Enfin le petit homme avec l'épaulette d'or commençait une anecdote égrillarde, quand M. Farmer jeta sur moi un regard significatif. Alors le capitaine Read, m'adressant la parole d'un son de voix dur et perçant qui ne me semblait pas pouvoir sortir d'un homme qui racontait des histoires si gaillardes et pirouettait si dextrement sur une bouteille renversée : — Entendez-vous, jeune homme, la première chose que vous ayez à faire demain matin, c'est d'embarquer tout votre attirail et de tâcher d'être à bord d'assez bonne heure pour avoir vos vivres. Dites à l'officier de garde d'ordonner au tailleur du vaisseau de vous appliquer la malédiction de Dieu.

Je reculai d'horreur à cette impiété, ne comprenant pas qu'il désignait ainsi les insignes du corps maritime; — qu'il enlève de votre veste ces caniches, prétendus lions, et qu'il vous accroche l'ancre mouillée (1).

— Oui, monsieur, répondis-je; mais j'espère que le tailleur ne sera pas assez méchant pour cela, parce qu'en vérité je ne lui veux aucun mal.

— Pieusement élevé! dit le capitaine.

(1) Qu'il vous mette des boutons portant une ancre avec son câble autour de sa patte.

—Nous l'élèverons aussi en vue du ciel, dit le lieutenant.

—Un jeune chien bien bâti, poursuivit-il en me regardant des pieds à la tête, avec un air d'approbation.

—Peut-on vous demander d'où il vient? dit le lieutenant, dans un aparté sonore.

— Chut! fit le capitaine Reud, en posant le doigt sur ses lèvres d'un air mystérieux. — Mais qu'une fois je l'emmène avec moi sur les vagues bleues, quand il serait le fils du roi, le prince de Galles....—hein! Farmer?

— Sans doute. C'est donc le fils de quelqu'un?

—Alors probablement ce n'est le fils de personne, d'après la loi civile du moins, car d'après la loi naturelle on est toujours le fils de quelqu'un. Mais n'importe qui l'a mis à l'eau; je ne soufflerai jamais un mot de sa naissance. Je ne laisserai pas soupçonner qu'il peut être bâtard. Je dédaigne, en vrai marin anglais, de faire avec *vent oblique* ce que je ne voudrais pas faire avec *vent debout*. Ce qui n'empêche pas qu'une courte-pointe ait son envers et son endroit. Un prêtre papiste ne peut pas plus se marier en Angleterre qu'à Rome. Après tout, Guillaume le Normand n'en valait pas moins, parce que sa mère n'avait pas pris le chemin de l'église pour monter sur le lit conjugal. Passez-moi le flacon, Farmer. Je méprise le rien qui vaille, le coquin qui trafique des suppositions et des hypothèses. — Rien n'est plus méprisable, mille ton-

nerres! Cependant, comme je n'aime pas les demi-confidences, je surveillerai de près le jeune drôle; mais je suis la tombe d'un secret.

— Il y a donc nn secret! dit le lieutenant Farmer; et se tournant vers moi: — Mister Rattlin, je vous conseille de vous retirer, et de vous rappeler les ordres du capitaine pour demain matin.

Le mot mister résonna d'un ton dur, mais non désagréable, à mon oreille. C'était la première fois que je recevais ce titre (1). C'était une preuve que j'avais jeté ou que je devais jeter la gourme de la jeunesse, et agir désormais en homme, c'est-à-dire hardiment. Je rassemblai donc tout mon courage pour dire que je n'avais pas parfaitement entendu le sens des ordres du capitaine, et pour en demander l'explication.

— Oui-dà! dit le capitaine Reud; la discipline est dans une jolie passe, si le plus jeune officier de mon vaisseau me demande l'explication de mes ordres, au lieu d'obéir.

— Je ferai mieux de lui donner un mot pour l'officier commandant, car il est possible que je ne sois pas à bord au moment de son arrivée, dit le capitaine Farmer; et il écrivit un billet qu'il me donna.

— Bonsoir, monsieur Rattlin, dit le capitaine.

(1) Les étrangers qui apprennent l'anglais sont portés à confondre les mots *mister* et *master*. *Master* se dit aux enfants et précède toujours le nom des écoliers; *mister* est notre mot *monsieur*. Cette différence n'existe d'ailleurs que dans la prononciation.

— Bonsoir, monsieur, répondis-je en m'avançant d'un air aimable pour serrer la main de mon capitaine. Mon action le rejeta plus violemment en arrière qu'une rafale n'eût fait la belle frégate sous ses ordres. Le prestige du rang, la morgue de la discipline, luttaient en lui avec le sentiment de ce qu'on se doit dans la vie. Il étendit à moitié la main, il la retira; il l'étendit et la retira de nouveau. Il avait vraiment l'air confus. Enfin, il prit son parti, et enfonçant ses mains dans ses poches : — C'est bien comme cela, dit-il, au revoir; jeune homme.

J'étais bien jeune, mais ce court incident me fit mal augurer du capitaine Reud. Il était aisé de voir que j'avais violé quelque règle d'étiquette, mais le capitaine avait violé les préceptes de l'humanité. Il y avait de la petitesse dans sa conduite, et l'indécision de ses manières répondait mal à l'idée que je m'étais faite de la rondeur et de la loyale franchise d'un marin anglais.

De retour à l'hôtel, et couché dans mon lit, je repassai dans ma tête toutes les circonstances de la journée. Ce tableau n'était guère consolant. J'étais peu satisfait du billet de mon ami Josiah Cheeks, le major-général des marins à cheval du vaisseau de Sa Majesté *le Joyeux Diable de Douvres.* J'étais peu satisfait de ma réception chez le capitaine Reud, du navire de Sa Majesté *l'Eos*, malgré son talent à pirouetter sur une bouteille. Je n'étais pas plus satisfait de la conduite brusque et demi-protectrice, demi-rébarbative, de

son lieutenant M. Farmer. Mais tous ces mécontentements réunis n'étaient rien en comparaison du dégoût que m'inspiraient les hypothèses si libéralement jetées en avant sur le mystère de ma naissance.

CHAPITRE XXVIII.

Le cœur de Ralph est toujours à Stickenham. — Son ami le major-général veut gagner le large. — Ralph encaisse la traite et voit le tireur exhaussé à la satisfaction de tous, hormis à la sienne.

Avant de me jeter au milieu des aventures et des vicissitudes de ma vie maritime, qu'on me permette un petit nombre de réflexions préliminaires. Ce n'est pas insulter à la marine royale, ce n'est pas avilir le service et les hommes de cœur qui y sont engagés, que de montrer les *idiosyncrasies*, les ridicules, et même les vices et les crimes de quelques-uns de ses membres. La nature humaine reste la nature humaine, quoiqu'elle rampe dans les cours ou roucoule dans les bocages. L'homme emporte avec lui sur les mers les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes penchants qui le distinguaient à terre. Le souffle des tempêtes de l'Océan ne métamorphose pas le lâche en héros, l'homme passionné en philosophe, l'avare en modèle de libéralité. Il est

vrai qu'un lâche *pressé* au service de la marine cache ordinairement sa lâcheté; il est vrai que dans les grades inférieurs les passions sont comprimées par la discipline, et que dans tous les grades indistinctement des rapports intimes et journaliers forcent les sentiments vils et honteux à revêtir une apparence moins repoussante; mais il n'en est pas moins vrai que l'habit bleu, comme la charité, couvre une multitude de défauts que les vagues bleues sont impuissantes à laver.

J'ai dit en peu de mots les résultats que le service de la marine ne saurait produire. Il ne peut changer la nature de l'homme, mais il la modifie en bien, et, pour me servir d'un terme de marine, il *la hisse* vers le grand, le noble et le bon. En général, il améliore le caractère individuel et ne le détériore jamais. Le public aime trop à généraliser, et ses généralisations ont fait grand tort à la marine anglaise. On se crée un beau idéal et par conséquent absurde... puis c'est à ce type imaginaire qu'on veut comparer chaque individualité. Les officiers de ce beau service ont eux-mêmes donné tacitement dans l'erreur commune. Ils ont cherché à étouffer toute voix qui exposerait les erreurs des individus, s'efforçant ainsi, mais en vain, d'exalter un corps qui n'avait pas besoin de cette exaltation factice.

Si je me vois contraint de dire : mon capitaine était un fou et un tyran, n'y aurait-il pas folie de la part de certains officiers à tirer d'un fait isolé une déduction

générale que je n'ai pu vouloir tirer, et à prétendre que, dans ma pensée, tous les capitaines de la marine britannique sont des fous et des tyrans ? Que les épilogueurs me comprennent bien. La tyrannie et la folie dont je parle sont innées dans l'homme. Le service de la marine abhorre et réprime la première, il méprise et guérit souvent la seconde. Le service n'a jamais fait d'un homme bon un méchant homme, ni d'un méchant homme un homme pire. Il a toujours, au contraire, perfectionné l'un et réformé l'autre. On n'est cependant pas un libelliste pour écrire qu'il y a un quart de siècle (aujourd'hui tout est perfection, cela va sans dire) quelques brebis noires s'étaient mêlées à un troupeau blanc de neige, quelques loups parmi ses nombreux pasteurs. Je rapporterai fidèlement ce qui existait alors.

Je laissai bientôt mon corps dans mon lit. Mon esprit, trouvant si peu de consolations à parcourir le voisinage de Chatam, prit son essor vers Stickenham, presque décidé à s'y faire suivre le lendemain par mon corps. Mon courage ne faiblissait pas, mais je sentais un profond dégoût pour tout ce que j'avais entendu, pour tout ce que j'avais vu. Combien diffèrent les coins anguleux et coupants qu'on rencontre à chaque pas dans la vie!... combien diffère ce labyrinthe de ruelles étroites et de culs-de-sac, des perspectives dorées de l'imagination! Mon poignard avait déjà cessé de me paraître joli; mon uniforme, je l'avais jeté sur une chaise sans lui donner un coup d'œil : cet uniforme

dont la beauté avait décidé ma carrière et m'avait ensorcelé. Ne venais-je pas d'apprendre que *l'encre allait le salir?* Avec quelle joie mon esprit parcourut les bois, les champs, la bruyère et le lac du romantique village où j'avais passé trois années de ma vie! La riante scène fut bientôt animée par ses habitants chéris. A leur tête se distinguait ma bien-aimée maîtresse de pension, et ma bonne marraine. Elle seule, dans tout ce groupe imaginaire, elle seule ne souriait pas. Ce fut alors, alors seulement, que je connus toute l'amertume du mot : adieu. Ma conscience me reprocha ma conduite si froide envers elle. Je me rappelai ces mille petites combinaisons que j'avais éludées obstinément dans mon étourderie d'écolier, et qui avaient pour but de lui procurer quelques minutes de tête-à-tête avec moi. Je me reprochai amèrement ma folie. Quels secrets n'avait-elle pas à me confier! Mon cœur me dit alors que c'était elle qui, la nuit avant mon départ, avait voltigé autour de mon lit comme une vision céleste. Mes camarades étaient tous endormis, et, quoique éveillé, j'avais eu la folie de faire semblant de dormir. Je demeurai convaincu d'une chose, c'est que je ne pourrais désormais être cruel envers personne, sans souffrir bien plus que ma victime. Je me rappelai alors distinctement ce qui m'avait presque échappé au moment de mon départ. En me disant d'une voix tremblante : Adieu! que Dieu veille sur vous! son sourire mélancolique était accompagné de certains tiraillements des muscles de son visage qui n'ajou-

taient pas à sa beauté, mais à l'expression de sa physionomie.

Je me rappelai toutes ces choses avec une exactitude désespérante, et quand je les comparai avec les expressions dures, insensibles et moqueuses de mon nouveau capitaine, je me sentais peu consolé. Tandis que je cherchais à m'expliquer comment il existait des gens si froids et si durs, le doux sommeil s'empara de moi. Je m'éveillai le lendemain matin en bonne disposition et riant moi-même de mon abattement de la veille.

Je déjeunais dans le café de l'hôtel, quand je fus un peu surpris, mais très-flatté, de voir paraître le lieutenant Farmer. Il m'accosta amicalement, et m'avertit de ne plus tendre le premier la main au capitaine, cette familiarité étant contraire à toutes les règles de la discipline. Il s'assit à côté de moi et commença à me tirer les vers du nez. C'était un bel et galant homme, qui désirait avec ardeur de l'avancement, et n'avait pas tort, car, après avoir vieilli au service avec distinction, il n'était encore que lieutenant, quoiqu'il fût de quatorze ans l'ancien de son capitaine dans la marine et dans la vie.

Étais-je parent de milord A...? Savais-je quelque chose de M. Rose? Mes parents connaissaient-ils M. Perceval, etc.?

Je lui avouai franchement que je ne connaissais aucun personnage important, et qu'il m'avait été particulièrement recommandé, par un ou deux amis, de

ne jamais converser avec personne sur mes affaires privées.

M. Farmer se voyait débouté, mais il ne s'en offensa point. C'était un noble et généreux caractère, un peu trop emporté seulement et par trop à cheval sur la discipline. Il ne doutait pas que nous ne devinssions bons amis. Ce que j'avais de mieux à faire était d'aller de ce pas à l'arsenal de la marine, et de m'informer de l'endroit du débarquement où je trouverais le cutter de *l'Eos*, qui attendait des provisions. Je me ferais connaître à l'officier du bateau, qui me donnerait deux ou trois hommes pour transporter et charger mon bagage. Après quoi, il me conseillait de m'embarquer le plus tôt possible. Il ajouta qu'il serait probablement à bord avant moi, mais que, dans le cas contraire, je n'avais qu'à remettre à l'officier de garde son billet de la veille.

M. Farmer me laissa de lui une opinion beaucoup plus favorable que la veille. Je payai l'aubergiste et je me fis conduire à l'arsenal de Chatam. Je fus frappé de la grandeur des ouvrages, de l'ordre, de la propreté, de la régularité qui régnaient partout et des gigantesques proportions des navires en chantier.

J'arrivai bientôt au débarcadour, grâce aux directions d'un individu qui portait sur ses chevilles les marques de ses services et qui m'offrit de me vendre une boîte de dominos. Je vis un canot de parade, à douze rames, avancer au milieu des bateaux qui stationnaient en attendant leur chargement. Les bancs

étaient couverts d'officiers. On distinguait, au premier aspect, au milieu d'eux, une large figure bourgeonnée, deux yeux perçants et clignotants et une *corpulence d'homme* vraiment comfortable. Le personnage portait un chapeau brodé, dont les deux coins garnis de rosettes s'appuyaient sur les grosses épaulettes qui couvraient ses larges épaules. Sa face apparaissait si resplendissante et si rubiconde sous son vaste chapeau, qu'il me faisait penser à un large charbon, dont la moitié seulement eût été en combustion. Il débarqua avec les autres officiers, et je m'aperçus alors qu'il était goutteux et estropié. Il s'appuyait sur un bâton, dont la tête d'ivoire recourbée ne ressemblait pas mal à une petite corne de bélier. Dans ce groupe d'officiers, je reconnus mon ami le major-général *des marins à cheval.* Il paraissait réservé à l'excès ou plongé dans de graves études géologiques, car il ne détachait pas ses yeux de la terre; mais poussant en avant au risque de heurter l'amiral du port, car le vieux podagre n'était pas moins:

— Ah! major-général, dis-je à l'aide-du-maître, car Josiah Cheeks n'était pas davantage, je suis charmé de vous rencontrer. Avez-vous été à la banque ce matin pour toucher votre billet de cinquante livres?

— Je ne vous connais pas, dit mon ami d'un air embarrassé; et sous son épaisse paupière, je vis son œil flamber comme une épée de feu dont il m'aurait certainement percé s'il avait pu.

— Vous ne me connaissez pas! en vérité, vous plaisantez, général Cheeks!

Les officiers qui nous entouraient parurent très-divertis de l'incident; l'amiral du port prit un air sévère.

— Encore une fois, je ne vous connais pas, jeune homme, reprit mon ami en se croisant les bras et en essayant de me dérouter par son air majestueux, très-différent en effet de celui qu'il avait la veille.

— Voilà une réception bien froide. Ainsi donc, monsieur, vous niez que vous avez bu hier soir deux bouteilles de mon vin de Porto? vous ne m'avez pas donné votre obligation pour les vingt shellings que je vous ai prêtés? Il faut cependant que vous vous chargiez de me rembourser. — Je commençais à m'échauffer.

— Je suis totalement inconnu au trésorier en chef, ajoutai-je, et je serais fâché de le déranger pour me faire rembourser en espèces ou en hardes, à moins que vous ne me présentiez vous-même.

En ce moment, le visage rubicond de l'amiral du port parut en feu. Son petit œil perçant lança des flammes, son bâton à manche d'ivoire se leva en l'air d'une façon terrible.

— Voyons, monsieur, me dit-il d'un ton courroucé, que croyez-vous donc qu'il est? Il me montrait mon ami. Qui êtes-vous, vous-même? ajouta-t-il en se tournant vers le major-général des *marins à cheval.*

— Ce monsieur-là, répondis-je, est un escroc ou Josiah Cheeks, major-général des marins à cheval du

vaisseau de Sa Majesté, *le Joyeux Diable de Douvres.* Voyez plutôt. Je tendis à l'amiral le billet signé à mon ordre. Quant à moi, monsieur, je suis Ralph Rattlin, arrivé d'hier soir pour rejoindre le vaisseau de Sa Majesté *l'Eos.*

— Je me porte garant de la seconde partie de l'assertion, dit le capitaine Reud, s'avançant avec le lieutenant Farmer.

— Reconnaissez-vous votre écriture? dit l'amiral du port à Josiah Cheeks d'une voix plus terrible que le tonnerre; je vois à votre maudit air piteux que vous avez commis cette vilenie, et que ce pauvre innocent s'est laissé prendre au piége comme un sot.

— J'ose espérer, monsieur, ne point passer pour un sot à vos yeux. J'ai dû croire qu'un officier anglais était incapable de manquer à sa parole.

— Bravo! mon garçon, bravo! je vois que monsieur se trouve à la fois l'escroc et la dupe.

— En vérité, monsieur l'amiral, j'avais voulu plaisanter. Et ce disant, le soi-disant M. Josiah Cheeks ôta son chapeau et le tint humblement à la main.

— Reprenez à l'instant votre billet, ou je vous expulse du service, pour faux.

Le coupable fouilla quelque temps dans sa poche, et finit par en retirer trois pences, un farthing, un fouloir à tabac, et un compte de taverne non payé. Il fut forcé d'avouer qu'il n'avait pas les fonds sur lui.

— Et votre billet de cinquante livres sterling? lui dis-je; la banque est ouverte à l'heure qu'il est.

Le major-général se tourna vers moi d'un air suppliant.

Par bonheur pour le signataire du billet, la gaieté excitée par cette scène improvisée ne permit pas au vieil amiral d'être aussi sévère dans ses questions qu'il aurait pu l'être. Le capitaine du coupable venait de débarquer avec lui. L'amiral lui ordonna de me payer les vingt shellings, de les retenir sur la paie du prétendu major-général, et de lui faire prendre l'air au haut du mât jusqu'au coucher du soleil.

Je me préparais à partir, enchanté de cette méthode sommaire d'administrer la justice, quand je reconnus que je ne sortirais pas sain et sauf de mon entrevue avec l'amiral. Le vieux marin ouvrit une bordée sur moi, parce que je ne portais pas l'uniforme prescrit par les statuts de l'amirauté. Le lieutenant Farmer vint obligeamment à ma rescousse et offrit des explications satisfaisantes.

On m'indiqua alors un canot de l'*Eos*. Le patron et deux hommes portèrent mes bagages; et moins d'une heure et demie après nous descendions la Medway à force de rames, et nous cinglions vers le vaisseau. En passant auprès d'un colosse qui me parut être un redoutable navire de soixante-quatorze, je regardai en l'air, et j'aperçus le major-général Cheeks qui grimpait sur le gréement fraîchement goudronné du grand mât de hune, avec la lenteur d'un limaçon, et gagnait les traversins. Il faisait un temps froid et piquant, un temps de fin de novembre; et sans aucun

doute les réflexions du major étaient aussi sombres que le temps. Les tours de passe-passe font souvent passer de mauvais quarts d'heure à leurs auteurs.

CHAPITRE XXIX.

Ralph est embarqué, encabiné et enseveli vivant. — Un noir appartement et un serviteur noir. — Politesse d'un tailleur. — Un aide du maître qui, croyant se faire aider près de sa maîtresse, se la fait souffler.

Je trouvais l'*Eos* garni de son gréement et exhalant dans l'air agité par la brise les parfums peu agréables de la peinture maritime. La bonne compagnie du vaisseau n'était pas à bord de *l'Eos;* elle était provisoirement logée à bord du *Pégase.* Après une courte présentation aux officiers de quart, on me fit descendre, avec mon coffre de bord, ma malle, ma boussole anglaise et mon chapeau de grande tenue, dans le logement des midschipmen; un des matelots du gaillard d'arrière me servait d'huissier. J'ai déjà dit que le temps était sombre, brumeux et froid; l'humidité de l'atmosphère se mêlait aux exhalaisons animales, moites, fumantes, qui sortaient épaisses et presque palpables du réceptacle dégoûtant de plusieurs centaines de créatures entassées.

En descendant dans les ténèbres, à demi renversé

par ce mélange d'odeurs fétides, je sentais mon cœur se soulever. Le *pionier* qui me frayait la voie souleva enfin le coin d'un morceau de canevas huileux qui cachait aux yeux du reste de la compagnie un espace d'environ six pieds carrés. Mon guide me fit comprendre que cet espace était le quartier des midschipmen, leur salle à manger et leur salle de toute réception. Il m'était impossible, à moi qui n'avais pas encore atteint ma croissance, de me tenir debout dans cet élégant salon. J'expose les faits avec la plus stricte exactitude. Sur une table de chêne, plus encrassée encore que les escaliers sur lesquels j'avais glissé en entrant dans cette caverne, sautillaient la flamme et l'ombre d'une chandelle jaune foncé, dont la grêle épaisseur tenait dans le goulot d'une bouteille, chandelier improvisé. A côté de la chandelle, une corbeille à pain démantibulée contenait des fragments de biscuit de mer; un puant morceau de fromage distingué par le nom de fromage du gouvernement, était placé près de la corbeille en compagnie d'une vieille brosse à dents, usée, tachée de sang, et d'un petit bassin d'étain pour se laver les mains, qui était plein d'une eau dégoûtante. Quant à chercher un siége autour de cette table, il n'y en avait d'autre que des coffres de diverses dimensions.

J'avais bien lu dans les livres quelque chose de la sordide pénurie dont j'étais témoin, mais je croyais que la saleté avait aussi son idéal. Malgré la petitesse de ce trou, il y faisait extrêmement froid. Pas une âme

pour me souhaiter la bien-venue; tous les midshipmen étaient de service à l'Arsenal; il pouvait être dix heures quand je fus introduit pour la première fois dans cette région des ténèbres, du froid et de la puanteur. Je gardais prudemment mon surtout et je m'assis sur mon coffre, croisant les mains contre mes genoux, tout le corps roide de froid et l'âme triste jusqu'aux larmes. Combien je soupirais alors après la brise qui soufflait sur la bruyère où, quelques jours auparavant, je folâtrais encore et bondissais comme un chevreuil! Six pieds carrés au lieu de ces immenses plaines! cette atmosphère empestée au lieu de leur air vif et pur!

Assis depuis quelques instants, j'étais tombé dans une profonde et pénible rêverie. Je ne pouvais me convaincre encore que tout ce qui m'entourait était réel. La lueur jetée par l'unique chandelle, que personne ne mouchait, devenait de plus en plus obscure et fumeuse. Je commençais à croire que mon esprit seul était descendu dans le vestibule du royaume des ombres, et je cherchais à me persuader que mon corps était bien loin, bien loin endormi dans une atmosphère plus pure et sous un toit ami. Cette illusion dilata mes poumons et j'avalai une gorgée de miasmes. Alors les minutes se traînèrent à pas lents, et chacune sembla me jeter une balle de plomb dans la tête; j'éprouvai une sorte d'apoplexie, ma vue s'offusqua, et je crus que j'allais tomber en syncope. Je me disais : si tout ce que je crois voir autour de moi n'est pas

réel, je suis déjà fou; et je craignais de le devenir si cette scène repoussante n'était pas une illusion. Tout à coup je sautai sur mes pieds, sentant ma stupeur et mon mal de cœur s'accroître, et je m'écriai : — Oui, c'est ici l'enfer, et voilà le diable! Je venais d'apercevoir en effet une hideuse face, noire et luisante, qui me regardait par-dessus le rideau de canevas. La manière dont elle grimaçait et montrait ses deux rangées de dents blanches me rappela l'effet produit par deux rangs de tombes dont le marbre blanc tranche sur l'obscurité d'un cimetière, vu de nuit.

— Moi, être pas le diable, massa.... Mon nom être Lillyden... Moi, cuisinier du midshipmen. Jeune massa, vouloir un morceau de pain blanc comme neige, ou aimer mieux un hareng frais pour régal?

— Donnez-moi un peu d'air frais... conduisez-moi en haut.

— Oh! Gemminnie! hi! hi! hi! massa être un nouveau venu. Par ici, massa.

Conduit par cet ange de ténèbres, je regagnai le pont et la lumière. Mon estomac se délivra de ses nausées, et ma tête de ses douleurs. Je fis alors cette réflexion : quelle que soit la gloire qu'un officier de mer puisse acquérir, il l'a payée chèrement, s'il a dû passer par l'épreuve que je suis en train de subir. Le capitaine et plusieurs officiers arrivèrent à bord en ce moment. On me présenta à la plupart d'entre eux, et le patron fit des gorges chaudes de ma récente aventure avec le major-général Cheeks, qui, toujours planté

au haut du mât," était un témoignage vivant de la véracité de l'histoire, et se laissait distinguer parfaitement à un demi-mille environ plus haut sur la Medway.

J'entrai bientôt en conversation avec un des jeunes marins destinés à être mes compagnons. Je lui dis que l'atmosphère d'en bas me tuerait. Il avoua qu'il était de force à tuer un chien, mais un midshipman finissait par le supporter. Il me conseilla de ne pas faire changer mon uniforme par les tailleurs du vaisseau, qui brochaient l'ouvrage, mais de solliciter une permission pour aller à terre. Il se chargerait de me présenter à un tailleur qui me traiterait en conscience et rendrait justice à mes qualités physiques. Je lui exprimai d'une manière assez sèche la crainte qu'il n'appartînt au régiment des *marins à cheval.* Il me comprit, et jura sur l'honneur qu'il n'en était rien; qu'il jouait toujours cartes sur table; et comme une dernière recommandation, recommandation qui lui paraissait irrésistible, il ajouta que ce tailleur avait une fille charmante, et que le nom de cette fille charmante était Jemima.

Cette dernière information était une preuve sans réplique du talent et de l'honnêteté du tailleur; je promis de l'employer. Je dis alors à mon camarade de se dépêcher pour m'accompagner à terre. Mais j'appris, avec une sensation pénible, qu'une petite cérémonie était indispensable avant l'accomplissement de mes désirs, et que mes forces locomotives cessaient d'être sous mon contrôle, en-deçà d'un espace de cent

vingt pieds de long et de trente-cinq environ de large. C'étaient les dimensions du vaisseau. Au moment où je passais au-dessus du tribord du gaillard pour aller demander l'autorisation requise, je fus accosté par le capitaine, qui me fit l'honneur de m'inviter à dîner à sa table. Le trouvant en si bonne disposition, je lui présentai ma requête. Ce n'était rien moins que la permission de rester à terre jusqu'au départ du vaisseau. Il sourit à l'énormité de ma demande et me pria de lui en expliquer le motif. Je lui répondis franchement que c'était la saleté et la puanteur de mon logement à bord, et le désir de ne pas me montrer à l'équipage avant le complément de mon uniforme.

— C'est un original, dit le capitaine au premier lieutenant, mais sa requête ne manque pas de bon sens. Je suppose que vous n'avez aucune objection, monsieur Farmer? Jeune homme, continua-t-il en se tournant vers moi, adressez-vous désormais au premier lieutenant quand vous aurez une permission à demander. N'oubliez pas qu'il faut être rentré à quatre heures.

Mon camarade fit alors sa requête dans le plus humbles termes, et réussit également. Nous descendîmes tous deux pour visiter mon coffre et faire un paquet de tous les effets qui avaient besoin de passer par les mains de l'artiste. Un bateau de Chatam nous conduisit à terre, et nous arrivâmes bientôt chez le tailleur. Je fus présenté à l'aimable Jemima qui ressemblait à une jolie poupée modelée avec de la mie de pain blanc,

tant elle était douce, blanche et innocente. Je donnai mes ordres ; le *créateur de l'homme extérieur* hasarda alors maintes questions, mais d'une manière si amicale et si obligeante que je ne songeai pas à leur impertinence. Quand il sut que j'avais la permission de rester à terre, et que mon portefeuille était loin d'être mal garni, il s'étendit avec un grand fonds de sensibilité sur les exactions des aubergistes ; il m'offrit un lit gratis, à condition que je paierais mon déjeuner et que je le nommerais mon tailleur ordinaire. Il déclara qu'il retournerait jusqu'au dernier point de ma garde-robe pour me rendre comfortable et heureux. Cette conversation avait lieu dans l'arrière-boutique. Jemima, miss Jemima y assistait. L'innocente et chère âme, me voyant hésiter, se glissa légèrement à côté de moi, et, pressant amoureusement ma main, me lança un regard à la dérobée avec des yeux humides et pleins d'une étrange expression. Cette pantomime décida le marché. La convention fut arrêtée et la fixation du prix abandonnée à la conscience de M. Taper. Couvrant de mon surtout bleu ma toilette peu convenable, j'allais sortir avec mon compagnon, quand la jeune nymphe dit à son père :

— M. Rattlin désire peut-être voir sa chambre, avant de sortir ?

— Je n'y tiens pas.

— Oh ! mais il faut la voir. Il peut se faire que vous rentriez quand nous serons sorties, moi et la servante... Par ici... suivez-moi... monsieur Pridhomme, défense de

monter! Vos bottes sont toujours si abominablement crottées..... Que dites-vous de cette chambre, monsieur Rattlin? N'est-elle pas jolie, jolie comme vous? car vous êtes un joli garçon, dit-elle en me sautant au cou et en me donnant un baiser *naïf*. N'en dites rien à la vieille mâchoire de cuir, et je vous aimerai bien!

— La vieille mâchoire de cuir!... que diable est cela?... Votre père, probablement?

— Non, mon Dieu, non. Ne vous inquiétez pas de mon père: c'est votre camarade, M. Pridhomme, que nous appelons mâchoire de cuir.

Je fais mon entrée dans le monde, pensai-je en descendant l'escalier, et je marche à grandes enjambées.

— Que pensez-vous de Jemima? me dit M. Pridhomme, tandis que, bras dessus bras dessous, nous nous acheminions vers le rempart.

—Elle est gentille.

— Gentille!... mais c'est un ange! Si jamais il y eut un ange sur la terre, cet ange, c'est Jemima Taper. Qu'est-ce que la beauté toute seule? Elle tire tout son lustre de la sincérité et de l'innocence, et Jemima est la sincérité et l'innocence même.

— Je suis charmé de vous voir dans cette opinion.

— Opinion!... parbleu, regardez-la. C'est l'innocence incarnée. Elle ne permettrait pas à son père de l'embrasser.

— Pourquoi?

— Elle dit que cela est si indécent!

— Comme donc sait-elle ce qui est indécent et ce qui ne l'est pas ?

—Mille tonnerres ! jeune homme, vous feriez sortir un saint hors de sa peau. Jemima m'assure, que, quand elle forcée de donner la main à un homme mûr ; elle sent un frisson par tout son corps. Je ne crois pas qu'elle ait jamais embrassé personne, si ce n'est sa mère, encore y a-t-il des années.

— Elle ne sait peut-être pas comment on embrasse ?

— Je suis sûr qu'elle ne le sait pas. Si j'avais une fortune à donner, je l'épouserais demain. Ma seule crainte, c'est qu'elle ne soit trop modeste.

— Votre crainte est très-louable. Mais les dames de Chatam sont-elles donc si remarquables par leur modestie ?

— Non, et c'est ce qui rend Jemima si singulière entre toutes les femmes.

J'aime à rendre les gens heureux, quand ils ne le sont pas ; — et quand ils le sont, dût leur bonheur n'être que la création d'un rêve, j'aime encore à le leur laisser. J'encourageai donc M. Pridhomme à me faire ses tendres confidences. Jemima fut le thème de notre conversation jusqu'à la porte de l'hôtel où devais dîner avec le capitaine Reud. J'ignore l'opinion que le lecteur a conçue de Jemima sur le peu que j'en ai dit. Parfaitement innocent moi-même, sans être tout à fait ignorant, je n'aurais vu, à cette époque, dans les baisers de miss Jemima, que l'effet

d'un sang un peu vif et de la jeunesse folâtre; mais l'hypocrisie dont elle faisait preuve avec mon compagnon empêchait cette interprétation bénévole. J'avais traduit Gil-Blas, à la pension; je regardai Jemima comme une coquette et presque une aventurière.

Cependant ma commisération pour mon camarade n'allait pas jusqu'à m'empêcher de faire honneur au dîner.

Cette journée réhabilita dans mon esprit mon petit capitaine au teint safrané. Il remplit avec beaucoup d'amabilité ses fonctions d'amphytrion. Il me fit autant de questions qu'il osa m'en faire, sans mettre trop à nu sa propre ignorance. Quand il s'aperçut que mes connaissances acquises dépassaient de si loin son attente, il parut frappé d'un respect soudain pour moi. Le ton de sa conversation fut beaucoup plus décent que la veille. Il me donna un grand nombre d'avis utiles sur la navigation, me recommanda particulièrement au premier et au second lieutenant qui dînaient avec nous, approuva mon plan de coucher chez le tailleur, et me renvoya de bonne heure, heureux, sans doute, de se délivrer d'une contrainte.

CHAPITRE XXX.

L'eau refroidit la jalousie. — Ralph donne de sages conseils. — Le contre-maître voit bien des choses sous un nouveau jour, et s'il fait attraper des crabes, il en est le mauvais marchand.

Pridhomme m'attendait à la porte de l'hôtel pour me conduire au spectacle. On donnait une méchante pièce dont les absurdités m'auraient amusé, si je n'avais été ennuyé à la mort par l'éternel panégyrique de Jemima : — cette dame ressemblait à Jemima; celle-là ne lui ressemblait pas; la personne en soie bleue était-elle aussi grande que Jemima? l'actrice en robe de mousseline blanche décolletée avait-elle les épaules aussi potelées que Jemima? J'étais si horriblement jémimamisé, que je souhaitai presque à intelligible voix que Jemima s'arrêtât dans le gosier de M. Pridhomme et l'étouffât; mais comme toute chose a sa fin, même le panégyrique de la maîtresse d'un midshipman, nous arrivâmes à la porte du tailleur. Jemima nous ouvrit en personne. Le triste amant ne fut pas admis au delà du seuil. Le pauvre diable! pensai-je en moi-même, plaignant sincèrement son sort; le pauvre diable va se nourrir du souvenir d'avoir touché le bout de l'index de Jemima, tandis que.......

Quelques jours après, *l'Eos,* complétement équipé, descendit à Sheerness, et pour la première fois je dormis sous le toit que Sa Majesté Britannique fournit gratis à ses défenseurs. En d'autres termes, je fus enseveli dans un long sac de canevas, suspendu au faux-pont par deux taquets, formant une courbe gracieuse très-propre à produire cette élégante courbure du dos recherchée par les mendiants spéculateurs de *Regent's Street.*

J'avais pris sentimentalement congé de la belle Jemima, qui m'avait persuadé (les femmes ont tant de moyens de persuasion!) d'échanger avec elle un souvenir d'amour. Mon cadeau était un joli pupitre. Je n'avais pu me dispenser de le lui acheter, la naïve enfant m'ayant avoué son caprice pour ce petit meuble. Il semblait placé tout exprès pour la tenter à l'étalage d'un ébéniste du voisinage. Depuis plusieurs mois il ne la laissait pas dormir, et puis elle serait si heureuse, si heureuse de m'écrire de longues lettres sur ce jolie petit pupitre! Ce dernier argument était irrésistible. J'achetai le meuble. Elle me fit présent, en retour, d'un vieux porte-crayon d'argent. Son antiquité devait augmenter sa valeur à mes yeux, car elle l'avait depuis bien longtemps : c'était un souvenir de sa mère. Je promis de le garder jusqu'à la mort, pouvais-je faire moins? Je ne courais d'ailleurs aucun risque de l'user. Il ne valait certainement pas un penny; mais l'amour est un microscope solaire qui grossit prodigieusement les objets. Après

avoir brisé ledit porte-crayon en y enfonçant un crayon noir, je le plaçai dans mon gousset, et je dis à l'héritière du tailleur de Chatam :

Les plus riches présents perdraient bientôt leur prix,
S'ils ne rappelaient plus que des serments trahis.

— Ah! Édouard, je ne trahirai jamais mes serments, répondait la riche héritière du roman. Il fallut donc nous séparer; je la regardai jusqu'au coin de la rue. Elle était sur sa porte et agitait en l'air une petite main blanchette et qui aurait pu être jolie; mais l'index de miss Jemima était abominablement tatoué par sa maladresse à manier l'aiguille, lorsque son père était à court de bras.

Quand depuis j'ai entendu parler de Chatam comme d'un bazar universel de dames qui calculent sur l'amour, de fripons et de juifs, je n'ai pu m'empêcher de penser à mon pupitre et d'ajouter à définition de Chatam : un bazar de juives aussi.

Une semaine environ s'était écoulée; notre vaisseau demeurait à l'ancre près de Sheerness, et j'avais totalement oublié l'innocente Jemima. M. Pridhomme, en amant mélancolique, fumait une pipe dans la chambre des midshipman, contrairement à la consigne. La cendre s'accumulant, il se trouvait fort embarrassé faute d'un fouloir; je m'empressai, en bon camarade, de lui passer le crayon brisé, présent de l'adorable Jemima. A la vue de cette relique d'amour, son

son apathie se dissipa comme la fumée de sa pipe.

— Où avez-vous trouvé ce crayon, jeune homme? s'écria-t-il, gonflé par la colère comme un véritable coq d'Inde.

— Miss Jemima me l'a donné comme souvenir, répondis-je avec calme.

— C'est un mensonge; vous l'avez volé.

— Vieille mâchoire de cuir! m'écriai-je en me rappelant le sobriquet dont miss Jemima avait gratifié M. Pridhomme!

— Jeune filou! riposta M. Pridhomme, et, saisissant la corbeille à pain avec sa cargaison de biscuit brisés, il me la lança en pleine face. Plusieurs fragments entrèrent dans ma bouche ouverte pour répondre, et je me trouvai ainsi inopinément empâté.

— Attrape! dis-je à mon tour d'un ton sourd, car ma bouche était pleine, attrape! et je saisis la bouteille au rhum.

— Non pas, non pas, dit Pigtop, l'aide du maître, retenant à deux mains l'inestimable trésor; tout ce que vous voudrez, hormis cette bouteille.

Je jetai le pot à l'eau à la tête de mon adversaire.

Nous procédions aux coups de poing, quand le capitaine-d'armes, entendant ce tapage, ouvrit la porte; nous eûmes le temps de nous calmer, et une trève fut convenue. Des explications suivirent la trève, et des excuses de la part de M. Pridhomme suivirent les explications. Je lui restituai sans difficulté le

porte-crayon que j'avais juré de garder jusqu'à la mort ; le pauvre diable le reprit avec un serrement de cœur.

M. Pridhomme avait donné à la fidèle Jemima ce gage mobile d'un immuable amour, trois jours seulement avant que la perfide ne l'échangeât contre mon pupitre. Ils avaient brisé entre eux à cette occasion une pièce de six pences déjà courbée. Je moralisai sur cet événement, et j'arrivai à cette conclusion qu'entre un midshipman et la fille d'un tailleur, née et élevée à Chatam, la partie n'est pas égale.

Si je n'amuse pas le lecteur par le récit des méchants tours qui me furent joués à mon entrée dans la carrière maritime, c'est qu'on ne m'en joua aucun. On ne rissa point les cargues-points de mon hamac ; on ne me plongea pas la tête en bas dans un baquet d'eau froide ; enfin je ne fus pris par personne pour *poisson d'avril.* Je fus exempt des persécutions traditionnelles, et j'attribue ce résultat à ma charpente robuste, à ma résolution facile à livrer bataille au premier assaillant. Ma bourse bien garnie et la considération que le capitaine et le premier lieutenant montraient pour moi contribuèrent aussi à ce résultat.

Écrivant pour l'instruction de mes lecteurs aussi bien que pour leur amusement, je désirerais leur imprimer dans l'esprit, s'ils se destinent à la marine, ou connaissent des personnes qui s'y destinent, la nécessité de montrer dès l'abord une certaine résolution ; que le novice ne considère jamais s'il est jeune ou

faible.... qu'il riposte à l'insulte par l'insulte.... au soufflet par des soufflets ; mais il est certain, dira-t-on, de recevoir une bonne rossée ; tant mieux si cette rossée lui en épargne une centaine d'autres, et peut-être la nécessité d'un duel dont l'issue serait fatale. On oubliera votre défaite; on se souviendra de votre courage à provoquer la lutte ou du moins à relever le gant. Rappelez-vous d'ailleurs que celui qui vous soufflette le premier a toujours tort, et qu'il dépend de vous d'entasser sur lui le ridicule dont il vous menace. Pour ne rien dire de la haine qu'excite infailliblement l'oppresseur, il y a lâcheté et bassesse à se battre avec plus faible que soi. — Le grand lâche ! disent les écoliers à celui de leurs condisciples qui abuse de la force brutale, le grand lâche ! il ne se bat qu'avec les plus faibles. Soyez persuadés qu'on en dit tout autant à bord. Je vais vous en donner pour exemple un fait qui m'est arrivé, à moi. Un aide-du-maître, grand gaillard d'une trentaine d'années, me menaça de me battre, comme les anciens ont accoutumé d'en agir avec les novices. Je lui dis : — Frappe, mais aussi longtemps que j'aurai la force de me tenir debout et de lever le bras, je te rendrai coup pour coup. Il éclata de rire et me frappa. Je ripostai. Je fus culbuté; cela est clair; mais ce fut ma première et ma dernière rossée. Mon tyran ne se tira pas sain et sauf de la lutte; ses deux yeux pochés et sa joue enflée le contraignirent à se cacher une quinzaine de jours à l'infirmerie. Mes cicatrices étaient honorables, mais les siennes ! Il fut

si honteux de cette équipée; et si tourmenté des quolibets qu'elle lui attira, qu'il nous quitta pour se loger avec le canonnier. Il déclara au capitaine que le maintien de l'ordre était au-dessus de ses forces, s'il fallait livrer bataille pour chaque infraction à la discipline.

Je ne saurais trop prémunir les novices contre le danger d'avoir recours, pour se défendre, à des instruments de mort. Je le dis à regret, mais cette faute n'était que trop fréquemment commise à bord des vaisseaux de la marine anglaise à cette époque. Laissons le poignard aux bravi italiens, c'est d'ailleurs un mauvais moyen d'écarter l'orage prêt à crever. Le couteau, le poignard, l'arme homicide, quelle qu'elle soit, est infailliblement arrachée des mains du jeune spadassin, que son adversaire abîme alors de coups, sans qu'une voix s'élève en faveur de l'assassin; car l'intention constitue le crime, en bonne morale, sinon en jurisprudence. Une pareille conduite imprime, sur celui qui s'en rend coupable, les stigmates de la lâcheté. Il passe pour un mauvais cœur et un esprit vindicatif. Cette parade d'instruments meurtriers est d'ailleurs ridicule dans de petites échauffourées de cette espèce; moi qui ai vu cent fois les poignards ou couteaux levés, je ne me rappelle pas qu'une seule blessure ait été portée, quoique l'atroce menace fût suivie d'un atroce rossée. Je conjure mes jeunes amis d'éviter de pareilles scènes : mon sermon est terminé, je poursuis le récit de mes aventures.

La veille de notre départ de Sheerness, le capitaine envoya au lieutenant l'ordre de m'expédier en corvée pour une ou deux heures. On m'emballa dans la pinasse avec de vieilles toiles, de vieilles cordes et de vieilles poulies, tous articles condamnés à pourrir dans l'arsenal; nous approchions du débarcadère accommodé à l'usage des amiraux en perspective, quand je vis descendre par l'escalier exclusivement destiné aux amiraux et aux capitaines en réalité, mon capitaine et l'amiral du port.

Ils prirent place dans le bateau d'honneur. Entre ces deux personnages s'assit un homme de robe, souriant dans sa rotondité. Sa physionomie *opime* et réjouie, son costume simple et ses manières sans façon formaient un contraste frappant avec la complaisance gauche et la civilité guindée des deux officiers.

L'équipage de notre pinasse ne fut pas moins frappé que moi de cette anomalie. Un individu en costume civil s'approcher d'un officier, et d'un officier de marine encore, cela tenait du prodige; un pareil individu ne pouvait être qu'un être extraordinaire. Plus ils considéraient le gros personnage et plus leur imagination s'exaltait. C'était un des lords de l'amirauté. On prit de grandes précautions pour aider l'inconnu à monter l'échelle du vaisseau. Il resta à bord une heure environ, tandis que, brûlant de curiosité et du désir de la satisfaire, nous gelions de froid, et trompions forcément notre impatience en déchargeant de vieux cordages pour en charger de nouveaux. On peut con-

cevoir sans peine une occupation plus agréable par un jour d'hiver glacé et brumeux.

Je regardais mes hommes travailler, avec un air capable et philosophe, ne connaissant ni l'usage ni le nom des diverses munitions que je délivrais et recevais. J'avais les ordres les plus stricts pour ne permettre à personne de s'écarter. Mais le maître d'équipage, au moment où nous avions presque terminé, s'approcha de moi et me dit: « J'ai besoin de deux hommes pour m'accompagner jusqu'au logement du garde-magasin, afin d'y chercher un rouleau de corde blanche qui nous servira à suspendre l'ancre de bossoir, au bout des grès de brigantine, quand le vaisseau enfoncera trop par la poupe. » Mes ordres n'avaient pas prévu ce cas; mais, vu son urgence, je n'hésitai pas à prendre sur moi de les dépasser. Le maître d'équipage emmena donc ses deux hommes.

Je grelottais depuis bientôt deux heures, quand mes trois subordonnés reparurent. Ils ne rapportaient rien, mais je m'aperçus aisément que s'ils n'avaient pas *levé le pied* comme je commençais à le croire, ils avaient *levé le coude*. Ils revenaient sans cordage blanc, et ne parlaient plus d'ancre de *bossoir*, mais tous trois évidemment s'étaient donné une bosse. M. Lushby, le vénérable maître d'équipage, me dit avec autant de modestie que de reconnaissance, qu'il était un véritable officier, tandis que moi, je n'étais qu'un grand échalas ambulant, bon tout au plus pour recevoir les jurons du capitaine quand il était de mauvaise

humeur. Il ne doutait pas que je fusse condamné à une station sur la tête du mât, pour me punir d'avoir permis à deux hommes, *qui attrapaient des crabes*, de se griser.

Les jeunes gens, à leur entrée au service, doivent s'attendre à de pareils tours, tours qui tiennent à la fois de la méchanceté et de la farce. Je comprenais bien que le soin des matelots, en ce qui regardait leur conduite et leur sobriété, m'était dévolu ; je sentais que le déchargement des vieilles munitions et l'embarquement des nouvelles regardaient le maître d'équipage ; mais il me semblait de toute justice qu'il répondît de la conduite de ses deux hommes, lui seul les ayant débauchés.

Je ne répliquai rien aux forfanteries et aux impertinences de M. Lushby : je savais ce que j'avais à faire. La pinasse regagna le vaisseau. Il n'y avait à bord que l'officier de quart ; et M. Leshby tombant sur le côté, puis sur la poitrine, en deux coups de temps, envoya les deux aides de maître d'équipage pour agir comme ses députés. En cela, il faisait son devoir ; car deux représentants sobres valent mieux que le représenté ivre.

Je descendis dans la grand'chambre pour annoncer au premier lieutenant mon arrivée et celle de la pinasse. Les officiers étaient occupés à boire leur vin. Je fus flatté et surpris de la franche politesse de ma réception et des regards bienveillants que je reçus de tout le monde. On m'invita à m'asseoir et on plaça un

verre devant moi ; quand je me trouvai un peu animé et que j'eus répondu à plusieurs questions de M. Farmer, notre premier lieutenant, questions dont je n'entendais pas le sens, je lui demandai avec une plus grande apparence de simplicité et de candeur, si les matelots attrapaient des crabes quand ils étaient ivres.

— S'ils attrapent des crabes, monsieur Rattlin! dit M. Farmer en souriant, pas toujours; mais ils sont sûrs d'attraper le chat....

— Voilà qui est singulier, dis-je en feignant de ne pas comprendre que par chat M. Farmer entendait le chat à neuf queues, nom donné ironiquement à un fouet de neuf cordes.

Je comprends maintenant pourquoi M. Lusbby a emmené deux hommes avec lui, — et pourquoi tous trois sont revenus dans un état à attraper des crabes. Je croyais que la corde avait quelque rôle à jouer dans leur affaire.

—Oui, certes, elle a un rôle à jouer, dit M. Farmer, et me faisant signe de rester où j'étais, il prit son chapeau et monta sur le pont. Le maître d'équipage et ses deux hommes comparurent sur le gaillard d'arrière, où ces deux derniers renouvelèrent connaissance avec le *chat*. M. Lushby venait de se repasser deux verres de grog. Malgré les ombres du soir, qui commençaient à s'étendre sur les flots, il ne se trouva pas plus tôt sur le gaillard, qu'il vit beaucoup plus clair qu'en plein jour; car il crut voir un grand nombre

de premiers lieutenants qui, d'un front irrité et d'un ton menaçant, ordonnaient de lui faire descendre un grand nombre d'échelles et de le reporter dans sa cabine.

En s'éveillant le lendemain, M. Lushby se trouva dans une fort vilaine passe. La tête encore lourde, il fut trop heureux d'en être quitte pour une sévère réprimande. Il apprit alors qu'il aurait évité cette semonce, s'il n'avait pas voulu abuser de la *simplicité* de M. Rattlin.

Je cite cette circonstance, peu intéressante en elle-même, pour prouver qu'à l'aide de petites manœuvres licites, un jeune homme peut dégoûter les mauvais plaisants de s'attaquer à lui, sans encourir le mépris qui s'attache au délateur, et sans en venir aux voies de fait, cette *ultima ratio* des *midshipmen*.

CHAPITRE XXXI.

Nouveau mystère. — *L'Eos* lève l'ancre et fend les plaines liquides. — Le braconnier s'accoutume mal à parcourir ces plaines-là.

Il me reste à expliquer le motif de la faveur soudaine dont je jouissais dans la grand'chambre. Le gros monsieur que nous avons vu assis entre l'amiral du port et le capitaine Reud n'avait entrepris que

pour moi son excursion maritime. Il s'était enquis de mon équipement, de mes camarades les midshipmen et de mes chances de comfort. Comme on m'avait écarté à dessein, moi, le plus intéressé à la visite de l'individu, je n'ai jamais su qui ce pouvait être, et je crois que le capitaine n'en savait pas davantage. Mes camarades firent leurs conjectures et moi les miennes. Ils le prirent pour un personnage, je crois que c'était tout bonnement le gras intendant d'*un personnage* ou quelque autre gradué ventru de la domesticité, car pourquoi ne pas oser me montrer sa face? On me laissa d'ailleurs comprendre qu'il s'était donné de certains airs empruntés. Je souhaite que cette page lui tombe sous les yeux, s'il vit encore.

Nous sommes en marche tout de bon; le fanal du nord est dépassé; le pilote est à son poste; la brise enfle les voiles; la noble frégate s'incline vers elle, comme un galant cavalier se penche en avant pour recevoir le baiser de la beauté, les poulies gémissent sous les cordes qui les traversent en sifflant, les voiles coquettes agacent les vents. Debout sur le gaillard d'arrière, j'admire en silence les effets surprenants de cette confusion merveilleuse. On me pousse d'un côté, on m'appelle de l'autre. Je saute pour éviter le flux des cordages qui se déroulent et montent rapidement; mon activité est vaine, un bras de vergue heurte mes tibias, une cargue de brigantine me salue par une brusque accolade; le capitaine et les officiers contemplent la noble frégate d'un air d'anxiété et

analysent toutes ses évolutions. Sent-elle son gouvernail? admirablement. De combien dérive-t-elle? Sa dérive est à peine perceptible, etc. etc. Le mot bravo est sur toutes les lèvres, les cris d'admiration de l'équipage sont à peine contenus par la discipline. Alors s'offre à l'esprit du marin la vision d'un ennemi digne de lui. Il croit déjà manœuvrer en sa présence; il entend gronder ses bordées; il voit la lutte et prévoit la victoire. Sa vie, son honneur, la gloire de son pays, il confie tout sans crainte à sa belle frégate; elle est à la fois son toit domestique et son champ de bataille. Voyez sa galante allure, quoiqu'elle ait la lame debout; on dirait d'un coursier qui lance son poitrail sur les baïonnettes ennemies. Mais si les baïonnettes percent le poitrail du coursier, les lames se brisent contre l'avant du vaisseau. Cette noble frégate ne porte pas un homme qui ne l'adopte, qui ne s'éprenne d'amour pour elle, qui ne repose en elle son espoir. Quand le doge de Venise épousait la mer dans sa gondole dorée, des nobles fourrés d'hermine assistaient aux fiançailles; la beauté resplendissait autour d'eux, dans tout l'éclat des pierreries et des diamants; la religion prêtait à la cérémonie ses pompes grandioses et ses solennités imposantes; mais jamais cette sublime parade n'excita un enthousiasme égal à celui des trois cents hommes de cœur qui se fiançaient à *l'Éos*, à cette nymphe des mers qui me rendait tout simple maintenant le fameux miracle de Virgile, à *l'Éos* qui venait de tourner le cap Nord dans les dunes.

Nous jetâmes l'ancre dans la rade ; le capitaine, enchanté de sa frégate, invita tous les officiers à dîner à sa table ; trois midshipmen furent également conviés; j'étais du nombre.

Ce dîner offrit une scène des plus animées; la guerre était dans son paroxysme. Plusieurs frégates françaises de notre taille et de notre rang, un grand nombre de plus fortes, parcouraient les mers, l'esprit républicain exaltait leurs équipages. Nous désirions ardemment nous mesurer avec elles. Jusqu'ici, personne ne savait notre destination. Nous avions tous les stimulants d'un honorable enthousiasme, et le mystère y ajoutait encore ce charme indéfinissable qui nous fait aimer l'inconnu et nous force à nous livrer à lui.

Mais cette réunion, d'abord si raisonnable, et bientôt si joyeuse, finit par permettre à la joie de chasser la raison. Ces mêmes hommes qui avaient parlé et pensé en héros pendant la première heure, employèrent la seconde à dire ce qu'ils ne pensaient pas, et à me faire penser ce que je n'aurais osé dire. Personne ne se grisa, excepté le commis aux vivres ; mais c'est un privilége attaché à l'emploi. Ce n'étaient plus les mêmes hommes qu'au moment où le gala avait commencé. Je pris ce soir-là même la résolution de ne goûter jamais les liqueurs fortes, et j'ai tenu ma résolution.

Je suis connu de trop de monde pour m'exposer à un démenti honteux en affirmant solennellement ce

que je saurais être faux. Je ne m'imposais pas la même restriction à l'égard du vin ; mais, sans l'éviter, ainsi que les liqueurs fortes, *sanguine viperino cautiùs*, je m'en abstenais quand je pouvais le faire sans affectation. Ma raison ne chancela jamais sur son trône, ou ce fut par sa propre faiblesse. La coupe couronnée ne pouvait ni m'égayer, ni m'attrister, alors même qu'on nous distribuait une eau tiède, fétide (remplie d'animalcules), et qu'on nous la distribuait en si petite quantité, que nos gosiers en comptaient les gouttes au passage. Je ne cherchai jamais à corriger son goût nauséabond, ni à augmenter la ration, en y ajoutant des liqueurs. Ce trait prouve, s'il prouve quelque chose, que je ne manquais pas de cette inflexibilité de caractère que nous appelons obstination dans les autres, si elle nous déplaît, fermeté, si elle nous plaît, et que nous glorifions toujours en nous-mêmes du titre de décision.

Et tous nos camarades ! où sont-ils? Je ne citerai pas la phrase banale, et je ne dirai pas : l'écho répond : où? car cet écho-là, n'en déplaise à mes chers compatriotes, était un écho irlandais, un écho des bords de la Boyne, un Français dirait un écho des bords de la Garonne. Mon écho répondra comme tous les échos répondent; comme l'écho répondait à Sancho Pança. Il répétera les dernières syllabes de la sentence que je lui adresse. Il me répondra par une autre question : sont-ils? affligeante question, qu'on ne peut se faire sans un poids sur le cœur, après vingt-

cinq ans d'absence; quelques-uns, sans doute, existent encore; mais un bien plus grand nombre ne sont plus.

Tempus edax rerum! Je nie l'assertion. Le Temps, ce vieillard vorace qui digère le marbre et l'airain, est surtout gourmand de la chair des hommes; mais, à chaque instant il est frustré de cette friandise, comme d'une proie plus solide. Le feu lui enlève et dévore la cathédrale gothique sur les arceaux de laquelle il avait imprimé déjà ses dents. La terre boit le sang de l'homme que, hideux vampire, il se promettait de tarir dans les veines des corps desséchés. Combien de fils d'Adam lui ont été soustraits, depuis le jour où les grandes eaux engloutirent des générations entières, et, pour ne parler que de nos pauvres camarades, combien peu sont tombés dans ses mâchoires béantes : la proie du Temps! hélas! ils ont été la proie de mille autres monstres plus affamés ou plus habiles. Ils ont été la proie des lions de cuivre et d'airain... véritable chair à canon, comme disent les Français, ou, comme dit l'honnête Jack (1), véritable pâture pour la poudre. D'autres on servi de pâture à un autre Jack, l'effroi du premier, à Jack le Jaune (2). Quelques-uns ont été dévorés par les requins, qui ne les ont pas revomis, comme la baleine fit Jonas; le plus grand nombre sont descendus dans le gouffre des vagues.

(1) Sobriquet des matelots anglais.
(2) La fièvre jaune.

Oh! quand, au son de la trompette du jugement, répercuté par les échos du ciel et de l'abîme, ils se lèveront des profondeurs de l'Océan; lorque, apparaissant sur la surface des vagues bleues, ils secoueront de leurs corps les eaux salées ruisselantes, puissent-elles laver la moitié de leurs fautes, comme l'eau du baptême a lavé leur souillure originelle! Qu'ils se confient en la bonté du Créateur pour la rémission du reste de leurs péchés. La vie n'a-t-elle pas été pour eux un purgatoire anticipé, pour quelques-uns même un enfer? En est-il un seul qui, dans la carrière aventureuse et sauvage du marin, n'ait souffert et ne soit mort dans l'accomplissement d'un devoir sacré? Si, pour ces morts innombrables et dont les noms mêmes sont perdus, les yeux des vivants ont été avares de larmes, leurs mains chiches d'un peu d'or, il existe un trophée de leurs exploits, le trophée le plus beau, le plus impérissable: la gloire passée et présente de leur patrie! Le second Africain pleurait sur Carthage en feu, en songeant aux destinées futures de Rome. L'Angleterre, s'appliquant l'oracle de la Sibylle à Thémistocle, compte sur ses murs de bois pour échapper à la destinée commune. Carthage aussi avait des murs de bois qui la protégèrent tant que Rome ne put opposer des murs flottants à ses murs flottants. Ah! que l'Angleterre vive, c'est le vœu de l'humanité depuis qu'elle a fait tomber les fers des esclaves; c'est le vœu des nations depuis que son pavillon a fait alliance avec la liberté! mais, dût la vieille Angle-

terre courber la tête sous cette loi éternelle qui condamne l'homme à la mort et les empires à la ruine, la gloire du passé survivra, et cette gloire appartient à ceux qui sont morts pour la conquérir.

Baissons un peu de diapazon, et revenons à notre histoire, après un court épisode toutefois.

A propos de morts glorieuses, je vais vous raconter la courte carrière d'un homme qui, pour n'avoir aucune prétention à la gloire, n'en mourut pas moins au service du roi.

Il y a vingt-cinq ans, un navire de guerre anglais était une espèce de succursale de la prison. Je ne parle pas ici des pontons et de l'odieux rôle qu'on a fait jouer à ces vieux cadavres de bois dans nos guerres avec la France, mais de la marine active, à bord de laquelle on transportait les vagabonds, et souvent les filous, qui, forcés d'opter entre le tribunal ou le vaisseau, préféraient le service du roi à sa justice. Cette presse d'un singulier genre allégeait le budget des comtés, qui auraient dû pourvoir à la nourriture des détenus ; mais elle n'était d'aucune utilité pour la marine.

Notre navire était depuis quelques jours à l'ancre dans les dunes, quand nous mîmes à la voile pour descendre le détroit jusqu'à Spithead : notre destination ultérieure ne nous était pas connue.

Nous nous trouvions à la hauteur d'une partie de la côte, dont le nom m'échappe, quand, vers midi, la brise venant à tomber et le courant nous étant con-

traire, nous nous rapprochâmes du rivage et jetâmes l'ancre. A peine *l'Éos* avait plié ses voiles ou ses ailes, si on l'aime mieux, que nous aperçûmes un bateau côtier qui cinglait perpendiculairement sur nous et qui nous accosta bientôt. Sa cargaison se composait d'un seul animal, appartenant à l'espèce homme. Un clerc de magistrat, bouffi de son importance, était assis à la poupe. Deux constables occupaient le banc en face celui des rameurs. Leur charpente osseuse à tous deux devait être énorme pour ne pas fléchir sous leur lard. Ils tenaient debout entre leurs jambes un long bâton surmonté des initiales dorées de notre seigneur le roi.

La cargaison était piteusement assise entre ces deux piliers de l'État. C'était un grand et grossier paysan, vêtu d'une blouse blanche, brodée de bleu autour du cou, et tachée de sang par devant et sur les épaules, véritable personnification de la détresse campagnarde! Des pleurs ruisselaient sur ses joues brunies par le soleil; il sanglotait à pleine voix, il levait et baissait ses poignets chargés de menottes, avec un mouvement de bascule réellement pathétique. Le vent était tombé, mais le courant restait assez fort, vu la hauteur de la marée, pour rendre peu agréables oscillations du bateau. Tandis que le rameur avait saisi la corde pour maintenir son embarcation contre le navire, les quatre individus placés du côté de la poupe commençaient à se saluer et à s'embrasser malgré eux. Les bâtons des constables perdaient, reprenaient, perdaient de

nouveau la perpendiculaire, et ne se lassaient pas de menacer la face du clerc, d'où le vermillon avait disparu. Le capitaine et plusieurs officiers s'étant approchés de l'échelle, le dialogue suivant fut engagé par l'officier de quart :

— Ho! du bord, bateau côtier!

— Au nom du roi! répliqua le clerc, souvent interrompu par un hoquet menaçant, et déployant un grand morceau de papier, je vous amène un volontaire pour servir dans la marine de Sa Majesté; il désignait de la main le pleurard en blouse blanche.

— Fort bien! dit le capitaine, ôtez-lui ses fers et laissez-le-nous.

— Je n'oserais, sur mon âme, capitaine. Je tiens trop à la vie; c'est le plus féroce braconnier du pays, peu s'en est fallu qu'il ne brisât le crâne du gardechasse de son seigneur.

— C'est justement l'homme qu'il nous faut; mais vous voyez bien qu'il ne peut grimper les mains liées. Que diable pouvez-vous craindre de votre *volontaire*, avec les deux énormes bâtons de vos constables?

— C'est vrai, dit le clerc paraissant singulièrement ému; je ne crois pas que je coure grand danger de ce malfaiteur, maintenant que je suis sous la protection des canons de la frégate.

Un peu rassuré par cette réflexion judicieuse, il donna ordre d'ôter les menottes au brigand commis à sa garde, et toute la troupe, clerc, constables et pri-

sonnier, monta l'échelle et arriva sur le pont. Ce ne fut pas sans difficulté ni sans une perte qu'un des grimpeurs a dû déplorer jusqu'à sa mort, si même elle n'a pas hâté ce terrible dénouement de la vie des constables et des rois : un des constables, en montant l'échelle, laissa tomber son bâton, son bâton bien-aimé et que lui rendaient si cher tant de glorieux souvenirs, d'émeutes réprimées et de malfaiteurs appréhendés. Son bâton aux initiales du roi fut emporté par le courant, et son triste propriétaire le suivit longtemps d'un œil mouillé de larmes. Oh! s'il eût été capitaine de *l'Éos,* il eût fait déployer toutes les voiles pour donner la chasse à cet ingrat bâton qui s'en allait courir le monde.

Il eut beau prier le clerc de permettre au bateau d'aller à la poursuite de ce sceptre civique; il eut beau lui promettre de ramer avec Jack afin d'aller plus vite, le clerc n'entendait pas de cette oreille, et ne se souciait point que le seul véhicule qui lui garantissait le retour au rivage s'éloignât un instant de son contrôle.

CHAPITRE XXXII.

Le volontaire. — On voit dans ce chapitre comment un drôle à qui on avait prédit qu'il serait pendu dément cette prédiction en périssant dans l'eau.

Le groupe en ce moment parvenu sur notre banc de quart était aussi singulier que bouffon. Ruben, c'était le nom du prisonnier, était le fils unique d'un honnête métayer; le drôle s'était rendu coupable de félonie au premier chef en tirant sur le garde-chasse de son seigneur. Sa taille était de six pieds (1) au moins; sa structure était massive et grossière; il portait sous sa blouse un habit bleu à longue taille, des culottes de daim noircies et des bottes dont les revers jaunes avaient bruni à son service. Toute sa physionomie annonçait un mélange de simplicité, d'ignorance, d'énergie animale et de passion aveugle : c'était de tous les êtres le moins propre à faire un matelot. Ses membres étaient depuis trop longtemps roidis par les travaux rustiques, et il avait une risible frayeur de la mer et de tout ce qui ressemblait à un vaisseau. Ses compagnons de voyage participaient évidemment à son antipathie pour l'eau. Le constable avec un bâton

(1) Six pieds anglais, 5 pieds 6 pouces environ.

et le constable qui n'en avait plus se rangèrent de chaque côté du braconnier, qui continuait à sangloter et frottait avec les grandes manches de sa blouse ses joues baignées de grosses larmes. Ce spectacle d'un homme de six pieds et d'une carrure d'Hercule, pleurant et se désespérant comme un bambin, était pénible à voir. Le constable sans bâton n'était guère moins abattu que son prisonnier; il lui semblait que toute sa force, toute sa valeur, toute sa vertu, s'étaient retirées de lui. De temps en temps il jetait un regard oblique sur le bâton de son confrère, à qui son chef, couvert de cheveux roux et sa main armée de doigts crochus, donnaient l'air du plus mauvais coquin, du sbire le plus rapace que la terre ait jamais porté.

Le marché fut bientôt conclu. Ruben, plutôt que d'être jeté dans la prison du comté en attendant que le juge des assises le condamnât à être *pendu par le cou,* se résigna à essayer de la mer.

Pauvre diable! comme il dut souffrir! La bête fauve, accoutumée à errer dans les forêts et qui meurtrit pour la première fois sa tête contre les barreaux de sa cage; le pauvre oiseau de terre que les vents ont chassé bien loin sur la mer turbulente, ne sont pas plus hors de leur élément que ne l'était le pauvre Ruben Gubbens sur le pont de la frégate de Sa Majesté. Un autre aurait méprisé ce grand drôle en le voyant pleurer comme un lâche; mais la vie de braconnier qu'il avait menée sur terre n'annonçait pas un poltron; sans doute, il s'était mis en état de rébellion ouverte

contre les lois de son pays, mais il n'avait, selon toute apparence, cédé qu'à un instinct naturel; un crâniologiste qui eût touché sa large caboche y eût probablement rencontré la bosse de la chasse.

Quand le grand rustre traversa tristement le pont et alla s'asseoir, au milieu des sarcasmes des matelots, sur l'affût d'un canon du gaillard d'avant, je me sentis ému de pitié, et j'allai disperser les rieurs; un instant même, oubliant le respect que je devais à mon grade, je fus sur le point de saisir la main calleuse du braconnier et de m'asseoir à côté de lui pour mêler mes larmes aux siennes; car moi aussi je laissais des regrets à terre. Je ne me compromis cependant pas à ce point; mais trois heures ne s'étaient pas écoulées qu'une scène bien autrement touchante vint me porter le coup.

On avait donné ordre d'interdire à Ruben toute communication avec le rivage. Un peu avant la brune j'entendis les sentinelles crier à un bateau de se tenir au large. La frêle embarcation, contenait outre le batelier, un vieillard respectable et une grande et belle fille. Ils ne frappèrent pas plus tôt les yeux de Ruben, qu'il s'écria : — Miséricorde! voilà mon père et ma sœur Molly! Courant alors de toutes ses forces, son chapeau de paille à la main, il s'adressa ainsi à l'officier de garde :

— Votre serviteur, monsieur l'officier, voilà mon père et ma sœur Molly.

— Eh bien!

— Ne puis-je pas aller pleurer avec eux, monsieur l'officier? car, pour sûr, je me suis comporté en vrai vaurien.

— Oubliez-vous donc les ordres qui ont été donnés ?

— Sûrement, monsieur l'officier, vous laisserez le vieux père monter pour consoler son mauvais fils.

— Non, non, cela ne se peut pas.

— Mais regardez donc, monsieur l'officier, c'est mon père: le voyez-vous là avec ses cheveux blancs, et c'est ma sœur qui pleure à côté de lui comme une folle. Vous n'aurez pas le cœur assez dur.....

— Silence ! et laissez-moi en paix.

Je regardai au-dessus du bord, et je vis un vieillard qui se tenait respectueusement debout, son chapeau d'une main, et dans l'autre un sac d'argent. Selon toute apparence, le pauvre métayer avait supposé que son argent corromprait le capitaine ou rachèterait peut-être la liberté de son coupable fils. C'était une belle tête de vieillard. Sa chevelure d'argent tombait le long de ses joues avec une grâce patriarcale. Ce pauvre patriarche, courbé par les années et l'infortune, se tenait là debout dans la même posture, agitant son chapeau et tendant son argent à chacun des officiers dont il pouvait voir la casquette ou le collet brodé au-dessus du bastingage. La douleur de la sœur était violente et vulgaire; mais il y avait dans l'affliction du vieillard une amertume et une dignité qui allaient au cœur. Je ne pus m'empêcher de m'approcher du lieu-

tenant de service, et je le priai de permettre cette entrevue.

— Non, monsieur Rattlin, non, formellement non. Ignorez-vous que si le drôle est à bord, c'est qu'on a bien voulu lui faire grâce de la potence? Je sais d'avance tout ce que vous avez à me dire; mais l'humanité est quelque chose de beaucoup plus abstrait que vous ne vous l'imaginez. D'ailleurs j'ai des ordres, et je ne connais que l'obéissance.

— Mais, monsieur l'officier, dit Ruben, qui s'était approché de nouveau, je puis bien voir que mon père m'a pardonné, or c'est l'homme à qui j'ai fait le plus de mal. Et puis ma sœur, monsieur l'officier, elle en mourra, cette pauvre Molly, si elle ne peut pas me dire : Adieu, Ruben! porte-toi bien. Mon père m'a pardonné; les autres doivent être bons aussi. Oh! oh! j'ai été un bien mauvais sujet!

Et Ruben Gubbens se mit de nouveau à sangloter

L'officier paraissait ému. Il s'approcha de la galerie, héla le bateau, et quand il fut suffisamment près, il dit au vieux métayer, d'un ton fort doux, qu'il avait les ordres les plus stricts pour empêcher toute communication personnelle; qu'il recevrait un paquet ou une lettre, mais qu'il lui conseillait de ne donner aucun argent à son réprouvé de fils. Pendant cette courte conférence, Ruben s'était placé en vue de ses parents, et ces mots sacrés: Mon fils! mon père! mon frère! ma sœur! étaient échangés entre eux en dépit de tous les ordres contraires.

En ce moment, le cours de la marée étant changé, le vent se lève et souffle du côté favorable. — Tout le monde en haut ; levez l'ancre. — Ces commandements sont suivis de l'ordre réitératif de faire éloigner l'importun bateau, mais il reste serré contre le navire. *L'Éos* avait pris son essor, que le batelier s'épuisait encore en efforts impuissants pour nous suivre, et que le pauvre vieillard et sa fille, avec une constance et un amour dignes d'un autre objet, avançaient encore derrière nous. Le vieillard toujours debout, sa chevelure agitée par le vent, s'efforçait de distinguer une dernière fois les traits de celui qu'il ne devait plus revoir, et dont la criminelle conduite allait, suivant la belle expression de l'Écriture, faire descendre avec douleur ses cheveux blancs dans le tombeau !

Ruben avait les sens trop obtus, le cœur entouré d'une trop dure enveloppe pour être longtemps ému d'une même scène. Il avait cessé de s'occuper de ses parents et de leur esquif vraiment fragile, que debout sur le couronnement, j'observais encore cette vaine et triste poursuite. L'obscurité et la distance rapidement croissante commençaient à dérober le groupe à mes yeux, quand je me décidai à quitter mon poste d'observation. A ce dernier moment, le vieillard était encore debout dans l'attitude de la douleur. Sa fille était assise à ses côtés, la tête appuyée sur ses genoux. L'avant du bateau était toujours tourné vers notre navire, comme l'aiguille aimantée vers le pôle : emblème touchant de la tendresse paternelle !

Je ne chassai pas facilement de ma pensée l'image du pauvre vieillard. Je le voyais toujours s'obstinant à poursuivre sur sa coquille de noix, ballottée par les vagues, ce grand et dédaigneux vaisseau. Mon cœur était plein d'émotions, je descendis dans la cabine, et cachant ma tête dans mes deux mains, j'essayai de dormir; mais que de réflexions cruelles assiégeaient mon esprit! C'est alors que je sentis plus profondément l'amertume de l'abandon où m'avait laissé mon père. L'amour que je n'avais pu lui prodiguer, je me sentais disposé à le reporter sur le vieillard. Je le reconduisais en imagination dans sa demeure déserte; je soutenais ses pas tremblants pour l'aider à monter le seuil; je le plaçais tendrement et avec respect dans son fauteuil; je lui offrais d'une voix douce des paroles de consolation; je cherchais autour de moi le livre divin pour y puiser des trésors de résignation et d'espérance; — et sa pauvre fille! sans doute il lui restait bien des sources de consolation. Elle était jeune, au début de la vie; elle avait des compagnes, des amies, un amant peut-être; mais le pauvre vieillard! En ce moment, j'aurais presque renoncé à la brillante carrière que je m'imaginais avoir à parcourir, pour remplacer auprès du vieillard le fils qu'il perdait, et pour retrouver en lui le père que j'avais perdu.

Impossible de songer à faire un matelot de Ruben, et Ruben ne songeait nullement lui-même à en devenir un. Le contre-maître eut beau couper les longs pans de l'habit du braconnier (les choses se prati-

quaient ainsi dans la marine à cette époque), il eut beau tailler ses bottes à revers en souliers de marin, et réduire la blouse brodée aux proportions d'une chemise, c'était toujours le braconnier. Il marchait sur le pont comme s'il eût pataugé dans des terrains labourés: il regardait le gréement du vaisseau comme s'il eût guetté un faisan perché sur les enfléchures. Impossible de lui faire parler d'autre chose que de son père et de sa sœur Molly. Il mangeait réellement son pain trempé de larmes, si on peut appeler le biscuit de mer du pain, et si des larmes peuvent pénétrer le biscuit de mer. Jour et nuit, on l'entendait geindre. Le souvenir de son pauvre père et le vif intérêt qu'il m'avait inspiré, m'en firent reporter une partie sur le pauvre diable. Je suis porté à croire qu'il en fut reconnaissant, autant du moins qu'il entrait dans sa nature de l'être. Excepté moi, il était le point de marque des sarcasmes de tout l'équipage.

Notre premier lieutenant, homme dur et tyrannique s'il en fut, avait coutume de hisser à douze pieds environ de haut, près du mât de misaine, la petite voile destiné à empêcher la fumée d'etre portée vers l'arrière. Il forçait alors les midshipmen et les novices à y grimper, afin de s'habituer, disait-il, à ferler les voiles d'après une méthode plus sûre. Rien ne put d'abord persuader à Ruben de faire un pas sur le gréement, pas même le gros nœud de la corde du contre-maître. Cette délicatesse était en opposition directe avec les idées du premier lieutenant, et pour la sur-

monter par les moyens les plus doux du monde, il donnait à Ruben le choix de recevoir vingt coups de corde ou de monter sur ladite voile, pour commencer et pour l'habituer à la chose. C'était un spectacle bouffon que celui du lourd paysan suspendu avec nous autres enfants sur l'étroite vergue, qu'il tenait serrée dans ses bras. Il frémissait à la seule idée d'aller jusqu'au bout. Quand la vergue était ainsi garnie de monde, nous ne ressemblions pas mal, vus à distance, à une troupe d'hirondelles qui seraient venues s'y abattre avec une grosse oie au milieu d'elles.

— Montez avant moi, je vous en prie, passez avant moi, monsieur Rattlin, disait-il. Ah! monsieur, j'en montrerais bien à tous les matelots de l'équipage s'il s'agissait degrimper pour dénicher un nid de corbeaux, parce que j'aurais de bonnes branches pour me soutenir; mais danser sur cette baguette qui fait la bascule, et appeler ça être à cheval, c'est trop fort pour des chrétiens.

Ses tribulations devaient bientôt cesser. Sa vigueur lui fit assigner un poste sur la grande vergue quand on ferlait les voiles. L'hiver avait ouvert son règne par de violentes tempêtes, de fortes gelées et des neiges. *L'Éos* n'était pas encore sorti des houles menaçantes du canal, quand le temps devint si mauvais que nous fûmes forcés de mettre à la cape et de tenir notre grand hunier avec tous les ris pris. A deux heures environ du quart du soir, le premier lieutenant se décida à ferler la grande voile. Ruben

fut forcé de grimper sur la grande vergue. Il montait sous le vent, et les matelots, toujours malicieux, le faisaient reculer de plus en plus loin du fond de la voile. J'étais avec l'un des novices sur le grand hunier, et je voyais parfaitement les matelots à cheval sur la grand vergue. L'effroi qui contractait la figure et tout le corps du pauvre Ruben eût été comique en toute autre circonstance, mais il était horrible à voir dans celle où nous nous trouvions. Il faisait un froid aigu; les cordages étaient durcis par la gelée; un vent de nord-est coupait le visage aux hommes placés sur le bout de la vergue opposé au vent, qui sortait du ventre de la voile avec une impulsion terrible. Aux douleurs de cette situation venaient se joindre les oscillations du vaisseau qu'une mer houleuse secouait violemment, quoique la marée ne fût pas très-haute. Le braconnier semblait peu à peu se geler et se pétrifier d'horreur. Il s'était saisi par un mouvement instinctif d'un large pli de la voile, et toute sa vigueur musculaire s'était concentrée dans ses doigts accrochés. Dès que je l'aperçus d'en haut, je vis bien qu'il était perdu. J'aurais crié pour qu'on lui portât secours, mais je savais que mes cris seraient inutiles quand je parviendrais à me faire entendre à travers les mugissements des vagues et les sifflements des vents et des cordages.

Cette terrible situation ne pouvait durer longtemps. La partie de la voile où Ruben demeurait cramponné, avec ce qu'on pouvait réellement appeler l'étreinte de

la mort devait être roulé comme le reste de la voile, et le malheureux braconnier retardait seul l'opération.

— Manions, garçons, manions, là-bas du côté du vent! cria d'une voix tonnante le maître de manœuvres.

— Lâcheras-tu, lourdaud? dit le matelot le plus voisin du pauvre Ruben, et, comme lui, sur la vergue.

Ruben avait si complétement perdu la tête qu'il ne répondit pas même par un regard au cri qui lui était adressé.

— Allons donc, mes braves, allons donc, s'écria l'officier; une, deux, trois!

Le matelots obéirent à l'ordre du maître et donnèrent une secousse simultanée à la voile. Le pli échappa à l'étreinte du paysan stupéfié; il tomba à la renverse du haut de la vergue en poussant un cri effroyable, heurta le gréement du grand mât, et rebondit au loin dans la mer où il disparut pour toujours au milieu de l'écume blanche et glacée des vagues. Il avait été lancé sous le vent : *l'Éos*, dans sa course, dut passer sur le malheureux luttant contre l'abîme. Je dois l'avouer, je fus violemment choqué du peu de sensation que produisit cet événement tragique. J'avais encore mon éducation maritime à faire, et ces sortes de spectacles me semblaient singulièrement dissonants dans l'harmonie universelle.

Ainsi mourut le braconnier, sans coûter une larme à personne, ni un son de cloche à sa famille; tout ce

que je puis dire alors pour me consoler, c'est que de meilleurs hommes que lui avaient eu un pire destin.

CHAPITRE XXXIII.

Mal, non pas mal de mer, mais mal du pays, non pas du pays que l'on quitte, mais de celui où l'on va. — Notre docteur songe à se faire passer pour malade. — Ralph cueille ses premiers lauriers sur les rochers de Cove.

Je ne me fais pas à cette vie, et cependant je fais de nombreuses excursions dans la vie idéale. Le Grand-Atlantique avec les merveilles de son calme et de ses tempêtes, le Nouveau-Monde vénérable par ses antiquités naturelles; la Méditerranée et ses rivages classiques, se déploient déjà dans ma pensée, et nous n'avons pas encore quitté le Cove de Cork. — Ferlez les voiles. Quel froid de chien! Nous voici amarrés en sûreté dans l'une des pétales de la plus belle fleur de la mer.

Pendant cette courte traversée, le capitaine Reud s'est montré aussi affable que communicatif. L'imagination du petit créole paraît se donner carrière. Il ne parle que de la belle côte de Libourne; de la superbe qaie de Naples; de Rome, la cité reine; de Tripoli, la ville barbaresque, et d'autres points intéressants de la côte africaine. La voluptueuse cité de Palermes

ses aimables dames, ses fêtes éternelles excitent surtout sa verve.

L'équipage est bercé par des songes d'or. Pour moi, je suis enchanté. Je fais des extraits d'Horace, de Virgile et autres classiques embarqués avec moi. Mais, hélas! la vision de cette terre promise, de cette mer ridée par les zéphyrs, et qui nous promettait de riches prises, se dissipe bientôt devant la triste réalité.

Une terrible nouvelle altère les traits de nos officiers, comme si la bise eût fouetté leur visage.

Au moment où nos ancres mordirent les rivages de l'île Verte, nous nous trouvâmes au milieu d'un convoi de plus de deux cents vaisseaux que les anciens reconnurent pour appartenir à la Compagnie des Indes.

La joie ironique avec laquelle le capitaine Reud frottait ses mains jaunes et desséchées en ordonnant un plus grand nombre de sentinelles et des rondes autour du navire, quand le temps ne s'y opposait pas, afin de prévenir toute désertion, me fit soupçonner la malignité de ses intentions. Dans le moment de la première surprise, tous les officiers, à compter du premier lieutenant, prirent un air aussi réfléchi que celui des sept hommes sages de Gotham, qui s'embarquèrent dans un bol. Plusieurs officiers avaient permuté pour notre vaisseau, par des considérations plus ou moins légitimes; les uns parce que *l'Éos* était une belle frégate; les autres parce que son capitaine était le proche parent du trésorier de la marine. Ils ne doutaient pas qu'il n'eût pu choisir une bonne station. Il

avait en effet choisi; mais malheureusement ils ignoraient ou avaient oublié que le capitaine Reud était un créole des Indes-Occidentales, et possédait de vastes biens patrimoniaux à Antigua.

De sourdes malédictions grondèrent alors parmi les officiers; plus bruyantes furent les malédictions des midshipmen: ces messieurs n'étaient pas cités pour leur délicatesse d'expression. Le tonnerre de leur désespoir éclata, quand ils se trouvèrent face à face avec l'effrayante certitude de rôtir trois ans dans les Indes-Occidentales ou d'avoir affaire à Jack-le-Jaune (1). Le capitaine Reud avait désiré savoir pourquoi ses nègres ne fabriquaient plus autant de sucre et de rhum qu'à l'ordinaire. Après tout, notre équipage était philosophe, y compris les officiers, car il n'y eût personne qui, une fois notre destination connue, ne s'écriât: — Je m'y attendais bien. Les pauvres gens trouvaient une grande consolation dans leur prétendue perspicacité.

Cependant la nouvelle de notre destination pour les Indes-Occidentales produisit un effet décisif sur deux de nos officiers, l'officier de manœuvre et le chirurgien. Le premier, vieillard au teint hâlé, qui avait passé sa vie au cabotage sur la mer du Nord et sur nos détroits, se crut immédiatement perdu. Il fit son testament, prit un air lugubre, et entra dans la cabine des midshipmen avec une bouteille de rhum sous un

(1) La fièvre jaune, comme nous l'avons dit plus haut.

bras et une Bible sous l'autre, afin de voir, disait-il, s'il n'y aurait pas moyen d'établir un meeting périodique où l'on s'occupât du salut. Il fut accueilli de grand cœur. Mais les préliminaires furent si longs à discuter, que nous n'abordâmes pas même le sujet principal. Il s'en aperçut, et n'apporta plus le lendemain que sa Bible.

Dès ce moment, jamais jeunes gens ne se montrèrent plus assidus au service. Ceux qui étaient de quart sur le pont ne songeaient point, quoique nous fussions amarrés en sûreté, à quitter un instant leur poste, malgré l'inclémence du temps.

Un jeune homme par trop zélé néophyte dit à M. Shields (c'était le nom du maître de manœuvre) qu'il regardait comme une grande impiété de lire la Bible, excepté à l'église ou le dimanche, à moins que le lecteur ne fût un membre du clergé.

Cette seconde tentative du bonhomme termina l'entreprise. Son accès de dévotion s'épuisa, ou son attachement pour la bouteille s'accrut, je ne sais lequel des deux, mais il est certain que son nez se bourgeonnait tous les jours davantage. Il ne fut plus question de meetings, dans le but de prier, du moins. Je dois encore à la vérité de dire que l'officier des soldats de marine ayant le soir même attribué peu généreusement sa piété subite à la peur, M. Shields, en train de boire son quatrième verre de grog, soutint avec une imprécation capable de faire crever un des bordages du navire, qu'il n'avait été mû dans son évan-

gélique entreprise que par son zèle pour le salut de tant de jeunes vauriens, de tant de jeunes blasphémateurs plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et niant la sainteté des Écritures. L'apôtre manqué nous désignait évidemment par ces qualifications peu polies, moi et mes camarades les midshipmen. Je ne lui en garde pas rancune, et je ne voudrais pas laisser croire que la pusillanimité entrât pour quelque chose dans la conduite de ce vieux marin. Jamais homme de plus de cœur ne fit manœuvrer un vaisseau; mais il avait une grande prédilection pour les vers engraissés dans les cimetières du Northumberland, pour ces rois des rois, comme les appelle Shakspeare, voulant dire, sans doute, qu'ils s'engraissent de la substance des rois, comme les rois vivent des peuples. Il croyait que de père en fils et depuis un temps immémorial, ses ancêtres ayant été dévorés par eux, il serait à la fois choquant et impie que lui, le dernier des Shields, fût macéré par les mandibules des crabes indiennes, espèce d'animal païen qui n'était nulle part mentionné dans la Bible. Il faisait cet autre raisonnement : *toute chair est herbe ;* or, les personnes qui meurent aux Indes-Occidentales sont, d'après les informations que j'ai pu recueillir, enterrées invariablement dans le sable : ce serait donc en quelque sorte vouloir échapper à la Providence que d'aller se faire enterrer là ; car ajoutait-il, mon corps aura beau germer, il ne redeviendra jamais herbe au milieu du sable. Du reste, il n'avait pas grande objection contre la mort en gé-

néral, ayant une mégère de femme qui n'avait elle-même aucune intention de mourir ; mais il n'entendait pas décéder à Port-Royal, ni être enterré dans l'enceinte des palissades.

Nous avions à bord un autre personnage pour qui la station des Indes-Occidentales n'était ni une affaire de religion, comme pour M. Shields, l'homme du Nord, ni une bonne fortune comme pour le capitaine Reud, le créole; un personnage qui, sans grommeler avec les officiers des soldats de marine, sans pester avec les lieutenants, sans vociférer avec les midshipmen, ne partageait cependant point mon insouciance. Il prit discrètement la chose en considération, et trouva que le seul moyen de se garantir une longue vie, était de tomber immédiatement malade. Au fait, il connaissait mieux que personne à bord le véritable état de sa santé, car c'était notre docteur lui-même, non pas un simple chirurgien de marine, mais un docteur-médecin, un véritable docteur, muni des lettres-patentes de la faculté. Appréciant mieux que personne la valeur de la vie, il étudiait les moyens de la prolonger. Sa personne offrait un heureux augure du résultat de ses recherches. Il était court, rond, corpulent; sa face était démesurément large, mais joviale, et d'un vermillon foncé, couleur qui, chez lui, n'était pas le fait de l'intempérance, mais une preuve de santé. Son visage était perforé de fossettes ou plutôt de fosses, qu'il appelait des marques de petite-vérole. Sa physionomie vous rappelait involontairement une vaste étendue de sol gra-

veleux creusé en plusieurs endroits et reluisant au soleil, tant elle était rouge, caverneuse et brillante. Ajouterai-je que c'était un bon vivant, un joyeux et discret convive? Même à bord du vaisseau, il trouvait moyén de changer ses déjeuners en dîners, ses dîners en galas, ses collations mêmes, quoique légères, en friands soupers. Il avait pris également ses grades dans l'art culinaire, et son palais rivalisait avec celui de feu ce bon docteur Kitchener... brave homme à qui je consacrerais de grand cœur un épisode si mon pauvre camarade le docteur Thompson ne m'attendait pour le guérir de sa maladie.

Notre habile docteur n'apprit pas plus tôt sa destination, qu'il renvoya son assiette pleine au dîner; refusa sa ration de vin; parla d'un ton pathétique des constitutions brisées, des prédispositions à l'atrophie, des trompeuses et perfides apparences de santé. Le soir à souper, il se déclara un homme perdu, il tendit son poignet robuste à quiconque désirait lui tâter le pouls; il envoya chercher le premier aide-chirurgien pour lui commander une infinité de prescriptions, qui devaient être avalées la nuit suivante... par les poissons assez malavisés pour nager le long du bord. Après cette grande démonstration, et tandis qu'il sirotait languissamment un pot d'eau d'orge, l'honorable M. B., un de nos officiers, se plaignait hautement d'avoir été pris au piége, quand le docteur Thompson, d'une voix faible et tremblante, lui débita un long discours sur le patriotisme, l'obéissance aux devoirs, l'abnégation de

soi-même. Il termina ainsi : — Par le ciel, montrez-moi donc l'homme qui recule devant l'accomplissement de son devoir, et quelle que soit son enveloppe extérieure, je vous montrerai qu'au fond du cœur c'est un franc poltron. Je suis bien malade ! je me sens descendre à pas précipités dans la tombe ; mais qu'importe ? Je m'estimerais trop heureux si je pouvais rendre ma dernière agonie utile à ma patrie. Mon corps, monsieur Farmer, oui, mon corps, monsieur Vade, ce pauvre temple de mon âme, a donné asile à une hôtesse perfide, à une maladie étrange, terrible, dévorante. Il importe aux progrès de la science médicale, il importe à mon pays, il importe à la santé du monde en général que ma mort, qui ne saurait être retardée, ait lieu en Angleterre, afin qu'après la dissolution de mon être, je sois disséqué par les plus célèbres opérateurs, étudié par les membres les plus intelligents de la faculté, et qu'un nouveau fanal soit ainsi placé sur les sentiers encore obscurs de la thérapeutique. Les symptômes de ma maladie empirent à chaque instant. Messieurs, mes compagnons, mes amis, il faut que je vous quitte pour cette nuit et bientôt sans doute pour toujours ; mais ne désertez jamais vos devoirs. Si ces mots sont les derniers que je doive vous adresser, tout humble que je suis, je puis m'offrir à vous comme un exemple d'abnégation personnelle. Que Dieu vous bénisse tous ! Bonne nuit, ne désertez jamais votre devoir.

On sent que la compagnie à qui ce discours s'adres-

sait, se divertit fort de cette comédie. Le troisième lieutenant dit d'un ton morne : — Il ne me reste aucune chance. Ce gros gaillard va chercher à se faire exempter. A quoi me servirait-il de tourmenter mon foie pour être malade ? L'hypocrite ne souffrira plus d'autre malade que lui à bord.

Le lieutenant avait deviné juste. Le docteur Thompson garda son surtout pendant toute la journée du lendemain, et il annonça au capitaine qu'il était dangereusement malade. Notre premier lieutenant avait un caractère noble et franc, mais plus habile et plus fin, le capitaine était un méchant petit diable qui ne se plaisait que dans le mal. Ils se consultèrent sur la maladie du docteur, et arrêtèrent bien plus vite un mode d'agir que ne font, en pareils cas, messieurs de la Faculté.

Tandis que le docteur complote les moyens de duper ses confrères en Esculape ; tandis que le capitaine et M. Farmer contreminent sa mine, et se préparent à lui rendre soudainement la santé en dépit de lui-même, je profiterai de l'occasion pour raconter mes exploits héroïques dans le premier commandement en chef qui me fut confié.

Jason s'embarquait avec ses Argonautes pour conquérir la toison d'or : Colomb avec ses Espagnols pour donner un Nouveau-Monde à Sa Majesté Catholique ; accompagné de mes deux mousses, je sors de la crique où le vaisseau est à l'ancre, pour aller chercher, à mes risques et périls, plein ma chaloupe de

sable. Rien ne rehausse une biographie comme des comparaisons bien appropriées; mais je doute que Jason et Colomb aient senti un plus vif enthousiasme circuler dans leurs veines quand ils virent le vent gonfler les voiles qui les emportaient vers des mers inconnues, que moi, Ralph Rattlin, lorsque j'empoignai le gouvernail qui, soit dit en passant, était un bâton d'environ la grosseur de celui dont je me servais pour faire courir mon cercle quelques mois auparavant.

CHAPITRE XXXIV.

Un petit bateau et une lourde cargaison. — Ralph est raflé dans l'Atlantique. — Miraculeusement sauvé, il oublie ses périls en mangeant des pommes-de-terre. — L'hospitalité irlandaise.

Mais ce petit canot, qui portait si souvent César et sa fortune, notre docteur et son rare mérite, obtiendra plus qu'une mention accidentelle. C'était l'une des plus minces coquilles qui aient jamais bravé les mers. C'est sur une pareille miniature flottante que la pensée place Gulliver, lorsque le souffle de la princesse de Brobdignag lui fait parcourir une cuve pleine d'eau. Que de fois notre docteur ventru l'avait lorgné d'un œil de tristesse et de crainte du haut de la galerie,

lorsque demandant une chaloupe au premier lieutenant, celui-ci lui répondait : Docteur, prenez le dingy. C'était tout ce que le dingy pouvait faire de prendre le docteur. Le soin avec lequel notre Galien se déposait au centre de l'embarcation aurait offert une étude utile aux politiques qui se creusent l'esprit pour le maintien de l'équilibre européen. Le dingy, malgré le poids du docteur, sautillait sur les vagues, et semblait presque avancer debout. Les deux rames le faisaient ressembler à un jeune singe, se servant de ses deux longs bras pour s'essayer à la marche humaine. Il était si petit, si petit, qu'il garantissait les deux mousses commis à sa garde, de l'eau fraîche aussi bien que de l'eau salée. Ils le tournaient au-dessus de leur tête en guise de parapluie, chaque fois que les nuages versaient de trop abondantes libations. Les curieux en philologie seront peut-être bien aises d'apprendre que le *g* se prononce dur dans le mot dingy. Ce bâteau pygmée était toujours peint des couleurs les plus gaies. C'était le bijou du premier lieutenant. Il l'aimait tant, qu'il se gardait de jamais l'opprimer de son poids.

Le Cove de Cork est une belle baie, où l'on entre par un passage un peu étroit. J'ai oublié le nom de tous les caps et de toutes les pointes d'Irlande. Je suis si dégoûté des affaires irlandaises, que je n'ai pas le courage de passer dans la chambre voisine pour consulter la carte. De tous les endroits qui frapperaient mes yeux, il n'en est pas un qui ne réveillât dans ma pensée des souvenirs désagréables. Je préfère écrire

de mémoire... cette magique mémoire qui me représente des peintures d'il y a vingt ans, toujours vertes, toujours fraîches, toujours belles.

En entrant dans le Cove, on voyait, à gauche du détroit, des fortifications et des casernes; au delà de ces fortifications, du côté de la mer, précisément sur le coude de terre que formait l'entrée du détroit, notre premier lieutenant découvrit, du couronnement de la poupe, un espace couvert de sable blanc. Le reste de la côté, garni de rochers et de récifs, était inabordable du côté de la mer. M. Farmer m'appela près de lui, me montra du doigt le sable, me dit d'en aller chercher plein le dingy, et de revenir encore plus vite. Fier de cette mission ou plutôt de cette commission, vers quatre heures après-midi, au moment où la marée se retirait en furie de la baie, j'ordonnai de mettre le dingy à flot, et descendant l'escalier avec la dignité d'un commandant en chef, un seau et une couple de pelles, j'ordonnai de pousser au large, et nous atteignîmes bientôt l'endroit designé. Nous chargeâmes le dingy, mais pendant que nous le chargions, la mer était descendue. Toute légère et mignonne qu'était notre embarcation, son équipage, composé de trois enfants, ne put la remettre à flot sans rendre la moitié du sable à son sol natal. Tout ceci prenait du temps. Il faisait demi-nuit quand je ressaisis le gouvernail du dingy. Un vent de terre s'était levé et soufflait avec violence. La pluie commençait à tomber et nous quittions à peine le rivage, que le courant nous entraîna

dans l'Atlantique. Notre situation devenait critique. Qu'on se figure trois enfants, dont l'âge réuni égalait à peine celui d'un homme mûr, entassés avec leur sable dans une toute petite barque sur une mer houleuse. Le vent nous eût été favorable si le dingy avait eu New-York pour destination. Il n'y avait pas moyen de tenir tête aux forces combinées des vents, de la marée, de l'Océan. Mes compagnons cessèrent de ramer, et m'aidèrent à nous alléger de notre sable. Nous savions que la marée changerait, nous espérions que la mer s'apaiserait et que le vent tournerait; mais avant qu'il fît noir, nous perdîmes la vue de la terre, et je commençais à me sentir mal à l'aise, quand mon équipage, de la proue à la poupe (distance minime), m'assura que nous ne pouvions manquer d'être submergés.

Nous nous serions plaints du froid, si nous n'avions pas tant souffert de la faim, et plaints de la faim, si nous n'avions pas tant souffert du froid. Dans cette misérable situation, un bateau caboteur irlandais vint à passer. Il était chargé de bois et de fruits, à savoir de pommes-de-terre et de balais. L'équipage nous jeta généreusement et fort à propos une remorque dont nous parvînmes à nous saisir. Ce bâtiment, large et à demi ponté avait la mâture d'un cutter; il filait un bon nombre de nœuds à l'heure. Nous courions grand risque d'être noyés par les vagues qui faisaient le saut de mouton au-dessus de nos têtes, et nous aurions coulé, sans le secours de nos baquets à

sable. L'état de la mer ne permettait pas de songer à passer du dingy sur le vaisseau.

Quelles étaient mes sensations avant l'arrivée de ce secours inattendu ! Jamais situation ne fut plus affreuse et plus désespérée. Le lecteur ne suppose-t-il pas que les convulsions de mon âme égalaient celles des flots? ne comprend-il pas que la vision de l'heureuse bruyère de Stickenham m'apparaissait subitement au-dessus des vagues noires, et semblait, par une amère dérision m'inviter à sauter sur une apparence de sol...? Mais si je m'étendais sur le récit de mes dangers, ne vous fatiguerais-je pas? Ah ! si j'étais le fils d'un roi, la progéniture légitime ou même bâtarde d'un duc, je pourrais me flatter d'exciter la sympathie par le récit de mes souffrances. Mais un écolier sans naissance, à peine sorti de pension, et deux mousses, nouvellement fournis par la Société maritime, se noyant dans un petit bateau sur la côte d'Irlande, qu'était-ce là ? un triste accident sans doute, mais qui, n'ayant rien de particulier, ne figurerait pas même dans une colonne de journal. Je reconnais trop tard mon erreur ; pour produire de l'effet, j'aurais dû prouver d'abord que j'étais fils d'un roi ou d'un duc ; j'ai commencé à rebours.

N'importe, dût le lecteur tourner en ridicule mon récit, il y avait quelque chose de sublime dans le spectacle qui m'entourait. La petitesse de notre esquif faisait ressortir la grandeur des vagues ; je jouissais littéralement de la situation que les écrivains maritimes, qui ne sont pas marins, aiment tant à décrire :

— La mer s'amoncelait en montagnes ; de chaque côté une vague bornait notre horizon : c'étaient de véritables montagnes d'eau, et quand notre coquille de noix se trouvait lancée sur leur cime, je puis dire sans hyperbole qne nous semblions partir pour les nuages ; nous ne pouvions regarder les vagues que lorsque l'une d'elles nous prenait sur son dos. Or, dans un vaiseau de moyen bord, quelle que soit la turbulence de la mer, vous la dominez toujours du regard, excepté les courts intervalles où un géant liquide dresse au-dessus de vous sa tête couronnée de flocons d'écume. Mais ce style convient mal au capitaine d'un dingy traîné à la remorque d'un caboteur chargé de pommes-de-terre.

Tandis que le caboteur courait des bordées pour entrer dans la baie, le pauvre équipage du dingy était à demi gelé, et à demi noyé. La lune était levée, mais des nuages flottants la cachaient par intervalle. En courant bord sur terre, l'honnête capitaine du sloop raccourcit la remorque, nous héla, et nous dit au moment où nous nous trouvions par le travers d'une petite baie à sable d'y entrer, de nous échouer et de tirer le dingy à sec. Nous suivîmes son avis, et nous nous retrouvâmes bientôt sur la terre ferme.

Je ne puis m'empêcher de réfléchir ici aux singuliers événements qui se rencontrent dans la vie errante d'un marin. On vient de voir trois vies sauvées, entre autres celle du héros de cette histoire : or, ni les sauveurs, ni les sauvés ne s'étaient demandé leurs noms ;

la nuit les avait même empêchésde voir distinctement leurs faces respectives. Que de bonnes et courageuses actions ne faisons-nous pas, nous autres matelots, sans que le monde insouciant en sache rien ? La vie du marin est une série d'actes héroïques en pure perte.

Nous voilà donc à terre, sur la côte d'Irlande ; mais dans quel endroit ? nous l'ignorons. Selon toute apparence, il nous faudra passer la nuit sous le plus grand toit du monde, mais sous le moins confortable en hiver. Mes deux mousses me demandent la permission d'aller à la découverte ; j'avais bien résolu que si la marine britannique devait perdre quelque chose, elle nous perdrait tous les trois ; je ne voulais pas courir le risque de perdre mon équipage après avoir sauvé ce canot, et de me trouver seul *à mon bord.* Je refuse mon consentement, en leur disant que mon devoir est de rester près de mon navire ; et le leur de rester près de moi. C'était de la fermeté si l'on considère le rôle de canards que nous jouions depuis quelques heures, et la faim, et le froid, la fatigue dont nous *jouissions* actuellement. Oui, dont nous jouissions; et pourquoi n'aurions-nous pas eu le droit d'en jouir, comme les petites maîtresses et les fashionables de la métropole jouissent de la mauvaise santé ?

Mais ce singulier état de jouissance fut de courte durée ; un indigène au frais coloris et dont la prodigieuse face ne déparait pas la prodigieuse carrure, s'approcha de nous et nous harangua. Son bredouille-

ment était si épais qu'une cuiller aurait tenu debout dans sa bouche empâtée. Impossible de nous comprendre, quoique sujets du même roi ! L'indigène revint bientôt avec son frère, autre colosse, qui parlait l'anglais élégamment. Mes deux nouveaux amis ne démentirent pas l'hospitalité proverbiale des Irlandais. Ils nous engagèrent à les suivre jusqu'à leur habitation, en termes qui annonçaient la bonté et la générosité franche. J'hésitais encore à déserter mon bateau; mais ils comprirent toute la force de mon objection et n'hésitèrent pas à le soulever ; l'un d'eux, celui qui parlait l'anglais élégamment, s'écria :

— Par Jésus ! il sera le bien-venu ! Allons, venez avec nous, petit bateau. Ne voulez-vous pas suivre votre officier, dites ?

Je cherchais encore à comprendre leur dessein, que déjà mes deux Irlandais avaient saisi l'embarcation de Sa Majesté, en tournaient la carène en l'air et en secouaient dehors l'eau et le sable. C'est ainsi qu'un petit paysan retourne la cage d'une grive pour la nettoyer. L'opération terminée, ils redressèrent le dingy, le prirent l'un par la poupe et l'autre par la proue, et se mirent en marche en le balançant comme un panier de linge.

Je dois l'avouer, je fus mortifié de voir traiter sans plus de façon le théâtre de mon commandement. A cette première mortification, ils en ajoutèrent une autre, toujours par excès de zèle :

— Si monsieur l'officier veut monter dedans, dit

l'un des deux hercules, il n'en coûtera pas plus pour le porter.

J'étais épuisé de fatigue, mais l'amour-propre remonta les ressorts de mes muscles.

L'officier, l'équipage, les guides, le bateau, les rames avancèrent ainsi jusqu'à plus d'un demi-mille dans l'intérieur du pays. Enfin je découvris à la clarté de la lune une rangée de monticules que je pris d'abord pour des monceaux de pommes-de-terre ou autres fruits en terre pendant la saison rigoureuse, ainsi qu'il se pratique en Angleterre.

Je fus bientôt détrompé. Un de mes guides m'assura que j'étais le bien-venu dans le village. Un terrible nom en *as... Glass*, si difficile à prononcer que j'essayai en vain de l'épeler, un nom que par amour pour l'harmonie je me dépêcherais d'oublier si j'avais eu le malheur de le retenir.

Je souhaite que les plus beaux paysans du monde soient mieux logés aujourd'hui qu'il y a un quart de siècle. Des paysans d'une si belle organisation physique méritent un autre logement que les Troglodites. Je reculai d'étonnement en mettant le pied dans l'habitation. Les murs étaient composés d'argile desséchée, et raboteux à l'intérieur comme à l'extérieur de la loge. Le seul meuble et le seul ustensile de ménage que j'aperçus était un grand pot de fer, planté sur trois pieds, et assez semblable au chaudron à goudron du charpentier. Ce pot était garni de belles pommes-de-terre bouillies avec leurs peaux; douze ou

quatorze personnes des deux sexes, de différents âges, mais dont aucune ne dépassait vingt-cinq ans, faisaient cercle autour du pot. Il faut observer que la terre servait de plancher, et que les convives avaient ce plancher pour siége, à l'exception d'un vieillard et d'une vieille femme assis près du foyer, sur de méchants escabeaux que j'avais oublié de comprendre dans le mobilier; il se composait donc de trois pièces. Au milieu du cercle étaient accroupis un tambour aux jambes torses et un fifre au visage bourgeonné. Ces deux musiciens en uniforme appartenaient aux régiments casernés à Cork. Ils se levèrent à la vue de mon habit d'officier, et m'ôtèrent poliment leur bonnet. Notre entrée excita des houras de congratulations. On plaça le dingy la quille en l'air contre un des murs de la chaumière.

Au même instant une légion de volailles escalada le malheureux canot, tandis qu'une douzaine de cochons, petits et gros, plongeaient leurs groins sous le plat-bord et cherchaient à découvrir quelque aliment. Je pris place sans façon entre deux belles jeunes filles, qui, par un excès de zèle hospitalier dont je me serais fort bien passé, mais dont je ne puis m'empêcher de leur savoir gré, me bourrèrent les joues de pommes-de-terre brûlantes.

Je n'ai jamais vu plus joyeuse assemblée; mes hôtes parlaient leur jargon maternel, mais je comprenais aisément que mon bateau de Petit-Poucet, son petit capitaine et son équipage nain, étaient l'objet des rires

incessants et irrésistibles; la gaieté de mes hôtes était bien loin de dégénérer en impertinence; ils me montraient au contraire cette espèce de respect que les domestiques ont pour l'enfant gâté ou le carlin de leurs maîtresses; ils m'avaient pris sous leur patronage et cherchaient à devancer mes désirs; mes deux bambins n'étaient pas moins bien fêtés, quoique traités avec moins de respect.

CHAPITRE XXXV.

Ralph figure dans un bal, y brille et s'endort. — Il retourne à bord et voit ses travaux et son sable mal appréciés. — Il apprend à connaître la reconnaissance des premiers lieutenants.

Je n'étais pas encore assez *irlandisé*, pour faire mes délices de la racine de Raleigh, de la pomme-de-terre bouillie et servie sans sel. Je priai mes hôtes de me procurer quelque chose de plus appétissant pour un palais anglais. Je donnai de l'argent, et on me rapporta des œufs et du lard; on m'offrait une poule; mais pouvais-je dévorer des convives à qui je venais d'offrir l'hospitalité sur la quille de mon canot. Mes hôtes me rendirent la monnaie de ma couronne et me firent cuire un souper assez copieux pour qu'après avoir rassasié ma faim et celle de mon équipage, il en res-

tât de nombreux fragments; mais personne ne voulait y toucher. Pour vaincre cette discrétion, je menaçai de jeter tout hors de la loge; la menace fit effet; les restes du festin disparurent en un clin d'œil.

Alors vint le tour du whiskey, cette véritable rosée céleste. J'ai déjà dit que je m'étais abstenu depuis trois mois de l'usage des liqueurs fortes. Mes compagnons n'avaient pas fait le même vœu. Le pot de fer, désormais inutile, fut chassé à coups de pied dans un coin, comme un vieux marin qui n'est plus propre au service. Le tambour et le fifre prirent place sur la quille du dingy, renversé sens dessus dessous, et jouèrent des airs nationaux.

D'autres jeunes gens et d'autres jeunes filles arrivèrent alors; les gigues et les rondes se succédèrent avec une telle rapidité, que malgré de copieuses libations, les bras manquaient au tambour et l'haleine au fifre. — Dansai-je? pourquoi pas? Oui, et je dansai joyeusement J'avais deux si belles danseuses; boucles blondes, joues rosées, véritables Hébés irlandaises, prêtes à s'arracher les yeux pour leur jeune partner. Elles parlaient irlandais d'un ton si musical, elles écorchaient d'une manière si charmante l'anglais de notre seigneur le roi, que malgré la chaleur et la fumée de la cabane, malgré l'odeur du whiskey, qui ne se contentait pas de foncer le vermillon de leurs lèvres, c'étaient deux créatures enchanteresses, deux divinités sans bas. On a dit, et l'on dit très-vrai, que dans le

cercle social, les extrêmes se touchent en ce qui regarde les manières. Il faut donc supposer que ces dames avaient dépassé de si loin les bornes du trivial, qu'elles se trouvaient approchées du ton supérieur et de la franchise dégagée des hautes classes. D'honneur, je ne me sentis pas frappé de l'idée d'être en mauvaise compagnie. A cette époque, je n'aurais été qu'un médiocre juge; mais j'y ai réfléchi depuis lors, et je dois dire, que dans le sens dégradant du mot, ma compagnie de la cabane irlandaise n'était pas commune. Elle était pastorale et peut-être sauvage, mais tout était naturel et exempt de prétention.

J'ai pu danser depuis lors avec un jarret infatigable, mais jamais avec un cœur si léger. Pendant toute la soirée, je ne vis aucun indice de cette frénésie querelleuse inséparable de la gaieté irlandaise; et cependant ils étaient là réunis une douzaine des plus vigoureux gaillards qui aient jamais manié le bâton à la foire de Dannybrook.

Vers une heure du matin, le whiskey avait vaincu mon équipage. On m'étendit, pour me servir de coucher, plusieurs manteaux dans un coin de la chambre. Mes yeux, lents à se fermer, découvraient les mouvements rapides de pieds nus et de chevilles bien tournées qui s'agitaient aux claquements des lourds sabots. Une cornemuse avait succédé aux cris du fifre et aux roulements du tambour.

Je rêvai bien certainement. Une heure environ, je suppose, après m'être complétement endormi, je

crus entendre le choc des bâtons, les cris des femmes et les malédictions des hommes. J'éprouvais une sensation indistincte, comme si on s'essayait à sauter au-dessus de mon corps. Finalement, il me sembla qu'une douce figure touchait mon visage, et que deux bras potelés me protégeaient. J'étais si anéanti de lassitude que je ne pouvais me réveiller. La dernière partie de mon rêve me donnait d'ailleurs une idée si suave du bonheur et de la sécurité, que je me croyais ravi aux Champs-Élyséens.

Il était huit heures du matin, quand un de mes mousses m'éveilla. J'étais reposé des fatigues de la veille, mais un peu roide. La terre battue, qui composait le plancher, avait été proprement balayée. Les cochons et la volaille avaient vidé les lieux. Un bon feu pétillait dans la cheminée. De toute la compagnie de la veille, il ne restait que les deux beaux jeunes hommes qui m'avaient amené moi et mon bateau, le vieux couple et deux jeunes filles dans toute la fleur de la santé et de la jeunesse. Je reconnus la plus jeune pour avoir dansé avec elle la majeure partie de la soirée. Je remarquai que l'un des fils avait un énorme *black-eye* (œil noir), qu'il n'avait certainement pas la veille; l'autre avait le front soigneusement bandé. Mon équipage se plaignit à moi d'avoir été foulé aux pieds toute la nuit. Mais, je ne suis pas assez ingrat pour conclure, de témoignages aussi légers, que la danse avait fini par une escarmouche, ni assez présomptueux pour dire la manière dont je

croyais avoir été protégé pendant la bataille, si bataille il y avait eu.

Mes hôtes n'avaient à m'offrir pour déjeuner qu'un maigre pot-au-feu. J'en goûtai un peu, pour ne pas déplaire à la jolie Norrah qui l'avait préparé à mon intention, sans doute. J'essayai de faire glisser ma ration avec un morceau de beurre, friandise offerte à moi seul. Impatient de retourner à bord, j'embrassai sur les deux joues les filles de mon hôte. Oh ! les délicieux baisers ! Ces joues avaient l'éclat et le duvet de la pêche. Je secouai la main des fils et je me préparai à partir, après être parvenu, non sans grands efforts, à faire accepter une demi-guinée à mes sauveurs. Je désirai savoir le nom de ceux dont l'hospitalité avait été si bonne pour moi. Si ma mémoire me sert bien, depuis un si long laps de temps, ils offraient un magnifique spécimen de ce que les pommes-de-terre de l'excellent O'Tooles pouvaient produire.

Nous recommençâmes alors notre procession, mais en nous dirigeant vers le rivage. Je marchais en tête, portant le fer de gaffe, et suivi du bateau porté par les athlètes O'Tooles. La marche était fermée par mon équipage, chaque mousse armé d'une rame. Nous fûmes bientôt remis à flot, et instruits de la course à tenir. Le vent et la mer étaient tombés. Le courant nous favorisait; mais nous avions plus de cinq milles à ramer encore pour tourner le morne, quand nous arrivâmes au petit coin de sable d'où nous avions commencé la veille notre involontaire

excursion. L'esprit d'obéissance aux ordres supérieurs était tout-puissant en moi. Malgré les remontrances de mes compagnons, j'abordai, je chargeai le dingy de sable, ou plutôt, je l'en comblai jusqu'au plat-bord. Après tous mes dangers j'arrivai sain et sauf au haut de l'échelle de l'*Éos*, avant midi. Grande fut la surprise! On nous avait cru perdus, et un refroidissement avait déjà pris place, à mon sujet, entre le capitaine et le premier lieutenant; ce refroidissement me promettait une chaude réception. Je ne l'échappai pas.

M. Farmer avait été si occupé la veille à charger du bœuf et du porc d'Irlande pour les magasins de la Compagnie des Indes-Occidentales, et de l'eau pour le ravitaillement des vaisseaux du convoi, qu'il avait totalement oublié l'expédition à la recherche du sable. Il était huit heures du soir, et le dingy et son équipage se trouvaient alors, suivant l'expression de la chanson, « loin, bien loin sur les mers, « quand un léger incident vint nous rappeler à sa mémoire. M. Silva, le second lieutenant, demandait qu'on voulût bien lui prêter une chaloupe pour se rendre à bord du *Chevreuil*, un des deux bricks de dix-huit canons qui devaient nous accompagner et faire bonne garde autour du convoi. Le capitaine ne devant rentrer que très-tard à bord, M. Farmer n'hésita guère à lui accorder ce qu'il demandait :

— Prenez le dingy, monsieur Silva, lui dit-il suivant sa formule usitée.

L'Atlantique avait pris les devants sur M. Silva. Le dingy n'était pas de retour; mais on l'avait vu, pour la dernière fois, près du coin de sable où il avait été envoyé. La chaloupe et le cutter furent à l'instant garnis de monde et envoyés à ma recherche.

Ils arrivèrent aisément au coin de sable. Ils le trouvèrent retourné, mais ils ne virent rien de plus. Ils regagnèrent la baie, avec vent debout, et firent un rapport des plus décourageants. Le capitaine, à son retour, se mit dans une colère épouvantable.

Je montai l'échelle, l'oreille basse, ne sachant quel rôle jouer, le héros ou le coupable. Je ruminais un discours qui devait avoir la destinée *des Inventions perdues*, quand j'aperçus le capitaine et M. Farmer qui se promenaient sur le pont; tous deux avaient leurs physionomies d'ordonnance. Portant humblement la main à mon chapeau, je dis, d'un air semi-niais :

— Me voici à bord! monsieur, et....

— Jeune drôle! j'ai grande envie de....

— De quoi faire, monsieur Farmer? dit le capitaine Reud, s'interposant à propos.

Je puis assurer au lecteur qu'il y a vingt ans, lorsque nous avions balayé la mer, lorsque la flamme des vaisseaux anglais, véritable fouet, nous avait servi à chasser tous nos adversaires de l'Océan, les midshipmen n'échappaient pas toujours au chat à neuf queues, et recevaient plus souvent le nom de

jeunes drôles, que tout autre titre d'honneur. Tout cela est aujourd'hui changé pour le mieux ; nous ne nous maltraitons plus les uns les autres ; le fouet tombe en désuétude, et je ne doute pas qu'à la première guerre nous ne distribuions nos économies à l'ennemi.

— De quoi faire? reprit M. Farmer, répondant à l'interrogation du capitaine. Parbleu ! de le punir pour être resté toute la nuit dehors sans permission.

— C'est une grande faute, bien certainement, fit observer le capitaine avec adresse. Dites-nous donc, monsieur Rattlin, ce qui a pu vous induire à commettre cette faute?

— En vérité, monsieur, je n'ai pas été induit du tout, mais enlevé par une rafale, et maintenant, à ce que je vois, je cours grand risque d'une bourrasque.

— Allons, monsieur, poursuivit le capitaine Reud, je suis trop votre ami pour vous permettre de gâter votre cause. N'y a-t-il pas d'indiscrétion, monsieur Rattlin, à vous demander où vous avez couché la nuit dernière ?

— Avec les deux miss O'Tooles, répondis-je fidèle au souvenir de mes deux divinités sans bas.

— Jeune réprouvé ! comment, avec les deux? dit le capitaine en ricanant.

— Oui, monsieur (je commençais à me rassurer), et avec M. et mistress O'Tooles, M. Cornelius O'Tooles, qui a des cheveux roux, et M. Phelim O'Tooles, qui

a un œil poché ; et, qui plus est, avec la volaille, les cochons et mon équipage.

— Et où était le bateau pendant tout ce temps-là ?

— Il dormait avec nous aussi.

Je racontai alors en peu de mots ce qui m'était arrivé : ce récit amusa le capitaine.

— Et ainsi donc, contiua-t-il, vous avez fini par apporter le sable. J'admire vraiment votre persévérance.

On présenta un baquet de sable à M. Farmer. Il en prit une poignée et la laissa filtrer entre ses doigts d'un air de mépris. Se tournant ensuite vers moi avec colère :

— Comment osez-vous, s'écria-t-il, me rapporter pour du sable ce maudit gravier ?

— Permettez, monsieur. Ce n'est pas moi qui l'ai mis où je l'ai trouvé ; et je n'ai fait qu'obéir à vos ordres en l'apportant ici.

Il me semblait souverainement injuste d'être répriprimandé pour un acte de cette nature, et surtout lorsque trois individus avait vu leur existence en danger pour quelques méchants seaux de sable.

Le capitaine Reud pensait comme moi, car il dit très-froidement à M. Farmer :

— Il me semble que vous auriez dû vous assurer de la qualité du sable avant d'en envoyer chercher. Dans tous les cas, vous avez eu tort de commander cette expédition à la nuit tombante et au commencement du reflux. Monsieur Rattlin, vous dînerez

avec moi aujourd'hui, et vous me parlerez des miss O'Tooles.

CHAPITRE XXXVI.

Le docteur qui se fait malade.

Deux jours s'étaient écoulés depuis mon excursion chez les sauvages irlandais. Notre chirurgien, qui avait passé ces deux jours renfermé dans sa cabine et sans voir personne, écrivit au capitaine de service une lettre par laquelle il demandait que l'état de sa santé fût soumis à l'examen d'une commission médicale.

Le capitaine, conformément aux dispositions des règlements, adressa la lettre à l'amiral du port qui désigna le jour suivant pour la terrible épreuve.

J'ai déjà dit que le capitaine Reud et son premier lieutenant avaient contreminé le complot du docteur. Le docteur Thompson n'eut pas plus tôt reçu la réponse, qu'il commença à s'administrer de fortes doses d'antimoine tartareux et d'autres drogues, afin de donner une pâleur maladive à sa face écarlate et bouffie.

Les officiers se creusaient la tête pour deviner ce que deux hommes de mauvaise mine et dont l'extérieur annonçait des ouvriers, avaient fait dans la cabine du

docteur, pendant une partie de la nuit. Ils ne pouvaient croire, malgré les efforts du soi-disant malade pour le leur persuader, que ces deux hommes étaient des gens de loi chargés de rédiger son testament et ses codiciles. L'astucieux docteur avait cependant fait un tour de maître en adressant à M. Farmer, le premier lieutenant, une lettre dont le but était de savoir, disait-il, en cas de mort soudaine, ce que le premier lieutenant préférait avoir pour legs, le fusil de chasse à deux coups du testateur, ou ses magnifiques pistolets de duel. M. Farmer répondit qu'il laissait ce choix au testateur.

A midi précis tout était prêt. La séance devait avoir lieu dans la cabine du capitaine. Le docteur Thompson envoie chercher ses deux aides, et pour la première fois depuis trois jours, il sort de son lit, appuyé pesamment sur ces deux bâtons de vieillesse.

Est-ce bien là le jovial et rubicond docteur? A qui donc appartient cette figure d'un blanc jaune, quoique sous l'ombre d'une large visière verte? les lèvres sont livides; les commissures des lèvres tirées, et cependant un sourire de triomphe perce à travers l'abattement de cette physionomie. Les officiers se rassemblent. Le docteur soulève la tête, la promène lentement autour de lui, la secoue et la laisse retomber sur sa poitrine. Ses yeux sont tachés de sang. A ce spectacle, les camarades du docteur, les jeunes gens surtout, commencent à croire à la réalité de sa maladie. Toutes les salutations qu'on lui adresse sont empeintes d'une

sympathie réelle. Trois officiers seulement ne la partagent pas : le maître de manœuvres, le malin commis aux vivres et l'inflexible premier lieutenant.

Le malade est vêtu d'un vieil habit d'uniforme couleur roast-beef, mais que la vieillesse a rendu vert bouteille; la forme du gilet indique un demi-siècle d'antiquité, et les culottes défient toute description. Il porte de larges bas bleus d'estame, relevés en dehors au-dessus du genou, mais savamment plissés et dérangés à l'endroit des mollets pour dissimuler deux masses de muscles vigoureux. Tout gros qu'est le docteur, ses habits sont, pour me servir de l'expression de Shakespeare, « un monde trop gros, » quoique nous ne puissions finir la citation, en ajoutant : « pour sa jambe racornie. » Au lieu de deux clercs de notaire, le fin renard avait fait enfermer dans sa chambre deux habiles tailleurs, qui avaient élargi son habillement.

— Au nom des dix mille bienséances, docteur, s'écria M. Farmer, qui vous a arrangé de la sorte?

— La maladie, reprit le docteur d'une voix sépulcrale.

— Mais les habits, les habits! je n'en reviens pas. C'est incompréhensible.

— Ces habits enfin sont assez bons pour mourir dedans.

— Je crois, dit le commis aux vivres, qu'ils mourront avant leur propriétaire.

Le docteur secoua lugubrement la tête, et dit :

— La santé robuste a la langue alerte et bien pendue ; a vigoureuse jeunesse a le rire inconsidéré.

Se laissant soulever à grand'peine jusqu'au haut de l'échelle de bord, il s'assit alors avec tout la dignité de la souffrance sur une chaise de la cabine. Ses deux piliers se placèrent de chaque côté de lui dans une muette attente.

Il est midi... midi et demi... une heure... deux heures. Le capitaine arrive à bord. — Prévenez les officiers. Tout un côté du bâtiment est garni de monde. Le maître d'équipage fume sa pipe; le petit grand homme entre dans la cabine accompagné de M. Farmer; il s'attend à une comédie; mais il recule d'un pas en arrière à la vue de l'étrange figure assise devant lui.

Un main appuyée sur l'épaule de chacun de ses deux aides, le docteur se lève avec un effort asthmatique.

— Eh bien ! docteur ! comment allez-vous?

Le docteur secoue la tête.

— Le mal s'est bien développé, à ce que je vois ?

Nouvelle toux, la charpente du docteur paraît prête à se briser ; son attitude est éloquente de souffrance.

— J'apprends par mon ami (M. Farmer et le capitaine étaient parfois amis une demi-heure), qu'avec une prévoyance toute chrétienne, vous avez fait votre testament. Hélas ! mon cher docteur, nous avons à peine vécu trois mois ensemble, mais ce temps, tout

court qu'il est, a suffi pour me donner la plus haute opinion de vos vertus sociales, de votre talent médical, et de votre profonde intelligence. Profonde, oh ! oui! bien profonde! Vous auriez tort de me classer parmi le vil troupeau des capteurs de legs ; mais j'accepterai volontiers quelque souvenir d'un si excellent homme, d'un si habile docteur, et d'un sujet si zélé pour le service du roi.

— Prenez ma boîte à tabac, dit le docteur avec un peu de malice : si on ne se guérit pas en mâchant les feuilles d'un végétal, elles peuvent du moins cacher la mauvaise haleine.

Le capitaine Reud regimba contre l'aiguillon. Il ne s'attendait pas à ce coup fourré. C'était un petit maître, soigneux à l'excès de sa personne, et la seule idée, de mâcher du tabac lui faisait horreur; mais il était déplorablement affecté de l'infirmité à laquelle le docteur faisait allusion. Un instant sa douceur étudiée l'abandonna; il oublia le respect qu'il devait aux mourants.

— Le diable emporte votre boîte, le tabac et...., excusez, non, non, docteur, vous feriez mieux de faire enterrer votre boîte avec vous, car, après vous, elle ne pourra servir à personne; pas plus que... Mais, si je puis me le permettre sans indiscrétion, je prendrai la liberté grande de faire moi-même un choix....; je vous demanderai, je vous prierai, je vous supplierai de me léguer l'habillement complet dont vous occupez en ce moment une partie : si vous étiez assez aimable,

assez bon, assez généreux pour me léguer vos habits, par Saint-Georges, je les fais empailler et conserver comme la défroque d'un homme fossile.

— Capitaine Reud, vous êtes trop bon! Monsieur Staples....

— Ici, le docteur se tourna, d'un air exténué vers un de ses aides :

— Cherchez-moi vite une émulsion. Permettez-moi de m'asseoir, capitaine, je suis bien faible. Vous êtes si bon, vous me comblez. Je ne sais comment vous témoigner....

— Plus tard, plus tard, dit le capitaine d'un ton sec, cela pourra venir quand nous nous connaîtrons mieux. Je tâcherai d'acquérir des droits à votre reconnaissance; mais en attendant, j'ai le regret de vous apprendre que l'amiral a remis la séance à demain midi : j'espère que nous vous trouverons aussi bien préparé qu'aujourd'hui. Ne vous découragez pas, docteur; si vous mourez dans l'intervalle, vous vous épargnerez les ennuis de l'enquête. En attendant, n'oubliez pas les vieux habits; je compte sur mon legs. Mon homme d'affaire va descendre avec vous dans la cabine, et dresser un mémorandum de cette donation, par forme de codicille à votre testament. N'oubliez pas surtout ces souliers à hauts quartiers, à pieds carrés et boucles de cuivre. Ils pèsent vingt livres!

— Si vous me promettez de les user vous-même ?

— Non, non, mais je vous promets de les mettre quand je passerai comme vous l'examen de la faculté,

ou de les prêter à M. Farmer et à mes amis en pareille occasion.

— J'espère bien, dit M. Farmer, ne jamais marcher dans les souliers du docteur.

— J'espère bien que vous n'y marcherez jamais, non plus que dans ceux du capitaine Reud.

Le visage du bouillant créole passa du jaune au noir à ces mots, dont la double entente lui était particulièrement désagréable. Voyant que, dans cette lutte de beaux esprits, il avait le dessous du vent, il congédia l'assemblée par cette observation :

— Vous ferez bien, docteur, vu l'état de faiblesse où vous êtes, de vous retirer dans votre cabine. Après l'inappréciable legs que vous venez de me promettre, je ne puis d'honneur souhaiter votre rétablissement.

Avec toutes les précautions, les hésitations et les haltes requises, le docteur Thompson atteignit sa cabine, et je ne doute pas qu'avant d'y descendre il n'envoya, comme O'Connell, un vœu dans le ciel. Ce vœu fut que si le capitaine Reud tombait jamais dans ses griffes chirurgicales, le système expéditif du docteur Sangrado lui-même serait aussi lent que la marche de la tortue, en comparaison de l'activité et de l'énergie avec laquelle il procéderait à l'expédition de son patient.

Quand il fut seul, on l'entendit murmurer : Marcher dans mes souliers! les ignares! je vivrai encore assez vieux pour en voir un au moins dans son linceul. Dans mes souliers! c'est vrai, les boucles n'en sont

que de cuivre, mais ils ne sont pas dignes de dénouer les cordons de ces souliers-là. Le docteur fut donc condamné à un nouveau jour de jeûne, d'antimoine tartareux et d'onguent irritant pour ses yeux. Le capitaine, secrètement d'accord sans doute avec l'amiral, continua de jouer le même tour. La visite, remise de jour en jour, n'eut lieu que le sixième. *L'Eos* levait l'ancre le lendemain. Cet intervalle de près d'une semaine dut être pour le docteur, forcé de manœuvrer subtilement, une période d'angoisses et de souffrances cuisantes.

Tous les jours il paraissait à midi dans la cabine du capitaine, qui, après l'avoir fait attendre une heure et demie, deux heures, l'abordait par cette salutation ironique: Encore vivant, docteur? Le tourment de cette comédie et les souffrances qu'il s'imposait pour la jouer jusqu'au bout, l'avaient presque vaincu dès le troisième jour, comme il l'avoua depuis. Certes, il fallait être un homme de courage et d'énergie pour endurer toute une semaine un pareil martyre. Si la farce avait duré un ou deux jours de plus, il se serait vu dans la singulière alternative d'être malade tout de bon ou de recouvrer instantanément une excellente santé.

CHAPITRE XXXVII.

Le malade guéri malgré lui-même. — Dissertation sur les maladies en général. — Argument sans réplique.

Enfin le jour solennel arriva : la table de la cabine fut jonchée d'ouvrages de médecine, de papiers, de plumes et d'encriers. Trois capitaines de vaisseaux, en grande tenue, l'épée au côté, parmi lesquels notre capitaine, et trois chirurgiens munis de leurs trousses, se saluèrent avec une grande politesse, et, prenant place suivant l'étiquette des rangs, déclarèrent la cour hygiénique installée; sur quoi, les capitaines se mirent à discuter les diverses qualités des Laïs de Cork, tandis que les Esculapes ergotaient sur la question de savoir si la peste était contagieuse ou endémique. Au moment même où le capitaine Reud rompait une lance en faveur de la blonde Daphné contre un champion de la brune Philis, et où le plus vieux des chirurgiens, entraîné par la chaleur de l'argumentation, soutenait que l'on pouvait inoculer le virus de la peste à un homme sans lui donner la peste, le patient apparut en cour.

Outre la visière verte, le docteur s'était enveloppé le cou d'un vaste foulard écarlate, en sorte que le contraste du vert et du rouge rendait la pâleur de

son visage encore plus livide. Il jouait son rôle à merveille. Le capitaine Reud fit signe aux chirurgiens de procéder à leur examen, et poursuivit le panégyrique de la blonde Daphné.

Deux discussions marchaient de pair d ansla cabine, toutes deux assez chaudes et assez aigres pour être intéressantes. Les capitaines étaient un contre deux; notre capitaine le daphnéien contre les deux autres, tous deux philistins. Quand un homme combat deux personnes à la fois sans être sûr d'avoir raison, il ne lui reste d'autre parti à prendre que celui d'élever la voix. Les hommes, tout créés qu'ils sont à la ressemblance de la divinité, ont quelque chose de l'espèce canine. Entrez dans un village, et qu'un seul mâtin aboie, toutes les oreilles des mâtins du village saisissent le son, dressent leurs crins et font chorus aux hurlements de leur confrère. Le capitaine Reud parlant à la fois vite et haut, était à peu près de force égale avec ses adversaires réunis, qui parlaient haut, mais sans parler vite.

A l'autre extrémité de la table, on était deux contre un, ce qui n'est pas toujours la même chose qu'un contre deux. Les deux vieux chirurgiens combattaient le plus jeune. Le diapason de leur dispute était d'une note plus bas, hommage instinctivement rendu à la discipline : la discussion roulait sur la peste.

— Je soutiens, monsieur, disait le plus petit et le plus âgé des chirurgiens, je soutiens qu'elle est endémique ; mais voici le docteur Thompson.

Le pauvre docteur de *l'Eos* n'avait aucune chance : le capitaine Reud ayant résolu qu'il partirait, ses deux collègues étaient trop politiques pour ne partager point l'avis de leur officier supérieur, officier qui avait de belles protections et devait être l'Amphitryon de la journée; car après l'enquête médicale, un dîner était promis aux commissaires sur le théâtre de leurs prouesses. Le vieux chirurgien avait un grief secret contre le docteur ; il ne pouvait faire précéder comme lui son nom du D. M. ; le second d'âge était décidément opposé à la dispense, car, à moins d'en obtenir une lui-même, il se voyait forcé de faire le voyage des Indes Occidentales à la place du malade. Or, il ne se sentait pas le courage d'affronter *Jack le Jaune.* Le plus jeune enfin ne songeait qu'à réfuter les deux autres, et à démontrer que la peste était contagieuse.

— Mais voici le docteur Thompson, je vais le prendre pour juge, dit un non-contagioniste.

L'appel tourna contre l'appelant et le docteur; ce dernier était contagioniste; en sorte que la balance cessa d'osciller. Plus de résultat possible. Deux contre deux, les quatre chirurgiens se donnèrent carrière. Le malade oubliant sa maladie, ses antagonistes oubliant qu'ils étaient venus pour la vérifier, ne songèrent plus qu'à vérifier leurs dogmes, ou plutôt à les faire triompher. La querelle s'aigrit, la politesse mordante fit place au sarcasme tranchant, et le sarcasme à la colère démasquée.

— Quand je vous dis, monsieur, que j'ai écrit un volume sur la matière.

— N'aviez-vous pas un ami près de vous, dit le docteur Thompson, pour vous mieux conseiller?

— Je vous répète, monsieur, que je n'argumenterai jamais là-dessus avec quiconque n'aura pas lu mon traité latin : *De natura pestium et pestilentiarum.*

— Vous courez grand risque, en ce cas, de n'argumenter jamais qu'avec vous-même, dit brutalement le jeune chirurgien.

En ce moment la voix des hommes d'épée domina la voix des hommes de scalpel.

— Le plus bel œil, vociféra le capitaine Reud, le plus bel œil qui ait jamais rayonné dans l'orbite d'une mortelle. Son bleu d'azur, capitaine Templar, contrastant avec sa peau de lis, est précisément comme....

— Le petit sac d'indigo d'une blanchisseuse, à côté de son savon blanc.

Ici les voix médicales prédominèrent, et l'on distingua des lambeaux de phrases tels que ceux-ci :

— M'accuseriez-vous d'ignorance, monsieur *rrr*?

— Non pas, monsieur *rrr*, je soutiens seulement que vous n'entendez pas un mot de la matière.

Au milieu de ce vacarme, je me promenais sur le pont avec le commis aux vivres.

— Quel diable de bruit ils font dans la cabine! observai-je. Que peuvent-ils faire?

— Ils expédient notre docteur, dit l'officier des soldats de marine.

— J'en doute, dit le commis aux vivres.

— Ce doit être une terrible opération que celle qu'on fait subir au docteur, observa candidement un jeune Irlandais ; mais, pour l'honneur du service, il doit tâcher d'avoir du courage. Pourvu qu'il en revienne.

— Il aimerait bien mieux ne pas y aller, répliqua le commis aux vivres.

Mais retournons à la cabine et recueillons ce que nous pourrons entendre. Les sentences se croisent d'une extrémité de la table à l'autre.

— Regardez sa démarche, dit un capitaine en parlant de sa dame.

— Tremblante, faible, en zigzag, dit un chirurgien parlant de la marche d'un homme atteint de la peste.

— Son beau front d'ivoire...

— Est tout couvert de pustules dégoûtantes.

— Son haleine est...

— Oh ! sa délicieuse haleine.

— Corrompue, empoisonnée, fétide.

— En un mot, tout son beau corps est une région de....

— De plaies purulentes et d'ulcères honteux.

— Et, hurla le capitaine Templar, si vous passiez une heure en sa compagnie...

— Vous vous repentiriez de votre témérité, s'écria l'obstiné contagioniste.

Cette confusion dura plus d'une heure : temps suffisant, en bonne conscience, pour réviser tout un régiment.

— Eh bien! messieurs, dit le capitaine Reud encore tout échauffé de la discussion, êtes-vous arrivés à une conclusion? Le cas est facile, ce me semble: le docteur me paraît avoir déjà meilleure mine; d'honneur, il n'est plus si pâle.

— Écoutez-moi, dit le vieux chirurgien, se levant brusquement avec ses deux confrères; puisque vous ne voulez prêter l'oreille ni à mon expérience, ni à la raison, ni lire mon livre *De natura pestium et pestilentiarum*, je ne puis répondre de l'état normal de votre esprit, mais je garantis l'état normal de votre corps. Mon devoir, monsieur, mon devoir ne me permet pas de vous accorder la dispense de servir votre pays dans les Indes Occidentales.

— Je n'ai jamais vu un homme plus sain, dit le deuxième chirurgien.

— Qu'à cela ne tienne, docteur, dit le troisième.... nous les avons complétement battus.

Le capitaine Reud leva la séance par un bruyant éclat de rire. Les deux chirurgiens déclarèrent que notre pauvre docteur était aussi sain de corps qu'il l'était peu d'esprit. Le plus vieux dit au docteur Thompson avec un sourire sardonique: — Mon livre pourra corriger vos erreurs et vous préparer pour la prochaine visite. Vous enverrai-je mon ouvrage: *De natura pestium et pestilentiarum ?*

Le docteur piqué, lui rendit son sourire et le remercia formellement de son offrande: le vaisseau étant disait-il, approvisionné pour longtemps d'émétique.

Si le docteur Thompson était un drôle de corps, notre capitaine était un véritable Jocko. Le malade, désappointé, prit place à l'une des extrémités de la table. Des vins, des anchois, des sandwich, des huîtres et autres mets légers et appétissants remplacèrent les bouquins qui couvraient le tapis. Le capitaine Reud, qui présidait à la succulente collation, jeta à travers la table un regard triomphant et moqueur sur le docteur silencieux et déconcerté, devant qui le domestique avait mis un couvert et deux verres.

— Passez-moi l'assiette du docteur, dit le capitaine; le docteur demeura passif. L'assiette lui revint chargée de friandises, et le domestique, comprenant son maître par intuition, eut soin de faire passer l'assiette sous le nez du malade. Pauvre docteur ! quelle tentation ! depuis huit ou neuf jours il jeûnait et se macérait la chair. Il fixa sur son assiette un regard sombre et voilé; puis, relevant tout à coup sa tête, un bizarre sourire se répandit sur sa face et s'absorba dans les trous dont la petite-vérole l'avait criblée.

— Un verre de vin, docteur ? Le flacon fut poussé devant le docteur, et le domestique se chargea d'emplir son verre. Le malade secoua la tête et dit : — En vérité, je n'oserais... c'est trop risquer... mais j'y plongerai mes lèvres par courtoisie.

Le verre était vide en atteignant la table. Le gosier du docteur avait involontairement rempli l'office du siphon. Il commença alors à dénouer son énorme cache-nez de laine, et profita d'un instant où personne

ne l'observait pour le glisser dans sa poche. Il se mit à tourmenter, avec une distraction apparente, les morceaux de poulet froid et de jambon dont son assiette était chargée. Par un procédé subtil il réussit sans l'aide du couteau à séparer le tout en fragments avalables; ces fragments disparurent bientôt, et l'assiette se trouva nette comme le verre. La visière verte tomba de ses yeux par un accident inopiné, et trouva le chemin de la poche où le cache-nez l'attendait. Un plat d'huîtres fraîches était placé à la portée du docteur : aussi, pour la première fois de leur vie, les mollusques, doués de la locomotion, se transvasèrent du plat dans l'assiette, et de l'assiette dans l'estomac du convalescent.

Les convives suivaient avec une gaieté muette ces habiles manœuvres. Enfin le capitaine Templar, emplissant son verre à plein bord, engagea le docteur à lui faire raison. Le docteur était trop poli pour refuser. Il lui restait néanmoins un rôle assez difficile à jouer. Son artifice était découvert. Il le savait, et savait aussi que le meilleur moyen de se faire pardonner une ruse éventée est d'en rire tout le premier et de renoncer à la mascarade, lorsque le masque est nommé. La présence des deux capitaines lui imposait seule un reste de contrainte ; mais tournant le cou vers le capitaine Reud :

— Sommes-nous amis, capitaine Reud ? dit-il d'un ton de voix à la fois suppliant et bouffon.

— Les meilleurs amis du monde, docteur, fut la

réponse du créole. Il se leva et tendit la main au docteur, serra cordialement la sienne. Les deux capitaines étrangers demandèrent la permission d'en faire autant et félicitèrent le docteur Thompson sur sa prompte convalescence.

— Pour vous prouver, docteur, l'estime où je vous tiens, nous dînerons ce soir ensemble, dit le capitaine Reud, et je veux que nous nous donnions une bosse cette nuit.

— Oh ! capitoine Reud ! capitaine Reud, vous ne réfléchissez pas... En vérité, ma convalescence ne peut marcher aussi vite... Je craindrais une rechute.

— Je le veux, je le veux. Messieurs, il n'y a que le docteur au monde pour faire le punch. Nous comptons sur vous pour le punch, docteur.

— Voilà qui change la question. Puisque ces ânes de chirurgiens n'ont rien compris aux symptômes de ma maladie, il faut bien que je fasse mon devoir, pour le peu de temps que j'ai encore à vivre. Or, mon devoir m'ordonne d'obéir à vos ordres, capitaine, et de veiller sur la santé de l'équipage. Comptez sur moi à cinq heures; je serai ponctuel et je veillerai à ce que aucun ingrédient délétère ne s'introduise dans le punch. Cela dit, il salua la compagnie et quitta la cabine, suivi, mais à quelques pas de distance, de ses deux béquilles vivantes.

La plus rude épreuve lui restait à traverser; il fallait braver les sarcasmes de ses camarades. Il se tira noblement d'affaire. Les officiers étaient tous réunis

dans la grande chambre; car ceux qui étaient sur le pont, voyant le docteur descendre, s'étaient hâtés de le suivre et l'avaient rejoint. Le convalescent s'avança lentement jusqu'au haut de la table, et, s'y asseyant, s'écria d'une voix de Stentor :

— Steward (1) un verre de grog! Messieurs, je présume que vous n'entendez rien à la médecine. Steward, ma boîte à pistolets et le bœuf froid! je dis donc, messieurs, que vous n'entendez rien à la médecine, rien aux différents cas de la maladie.

— Pardon, docteur. Nous entendons la vôtre à merveille, répondirent deux ou trois voix.

— Je vous dis que vous n'y entendez rien. Mais, peut-être, allez- vous mieux l'entendre. Déposant ses deux longs pistolets de Manton sur la table : Messieurs, je ne suis pas un duelliste; je ne suis, Dieu me fasse paix, qu'un pauvre bras civil au service de la marine... et (toussant un peu), je suis loin d'être rétabli. Permettez que je vous expose mon cas particulier de maladie, pour votre satisfaction personnelle et pour prévenir les petits malentendus. J'étais tout à l'heure encore affligé d'une sorte d'atrophie, non décrite par les auteurs; une stagnation des fluides, une congestion des petits vaisseaux sanguins, compliquée d'une contraction spasmodique des nerfs imperceptibles, me menaçait de fatales conséquences. A l'enquête qui vient d'avoir lieu, deux des trois chi-

(1) Préposé aux vivres.

rurgiens, charlatans s'il en fut jamais, ont avancé une opinion ridicule, une doctrine hétérodoxe, une hérésie damnable. Ce scandale a tellement excité mon indignation, qu'une réaction a eu lieu dans tout mon système; réaction aussi instantanée que les effets d'une batterie électrique. Mes forces vitales se sont ralliées, la stagnation de mes fluides a cessé : les vaisseaux capillaires, les petits vaisseaux sanguins, qui s'étaient mutinés, sont rentrés dans l'ordre; et j'ai le bonheur de pouvoir vous annoncer que, tout loin que je suis d'être rendu à la santé, ma convalescence sera rapide. Voilà mon affaire. Voici la vôtre. Nous sommes claquemurés, messieurs, dans cet édifice de bois, pour des mois, pour des années peut-être; notre devoir, à tous, est donc de chercher à concourir au bonheur de la communauté, par un bon naturel, par une conduite polie, par une indulgence réciproque. Vous ne me trouverez en défaut sur aucun de ces points; et, pour vous en donner une preuve, je vous parlerai franchement : Les cas singuliers provoquant parfois de singulières remarques, vous devez sentir que de pareilles remarques, se prolongeant indéfiniment, blesseraient ma juste susceptibilité et troubleraient cette union que je désire si ardemment voir subsister entre nous. Coulons donc bas ce sujet. Faites maintenant toutes vos remarques... Plaisantez, railliez, gaussez, glosez, vous avez une demi-heure. Ici, le docteur tira sa montre et la posa lentement sur la table. D'ici là, j'aurai terminé le déjeuner que, soit dit en passant

j'ai commencé chez le capitaine. Une demi-heure vous suffira pour dire toutes les choses spirituelles que la circonstance peut vous inspirer, mais, passé ce temps, si j'entends souffler un mot de cette affaire, par mon père ! l'homme qui s'obstinera à me jeter une vieille histoire au nez me suivra sur le point le plus rapproché de la côte, si nous sommes en rade, et me fera sauter la cervelle, ou moi la sienne; et ce sera à travers cette table, si nous sommes en mer. Maintenant, messieurs, vous pouvez recommencer, vous avez la demi-heure entière.

Au diable, si je souffle un mot de l'affaire, dit le capitaine Farmer. Docteur, en voici ma main pour gage, frappez là.

— Ni moi.

— Ni moi.

Et chaque officier de secouer cordialement la main du docteur. Le sujet fut coulé bas comme il le demandait, et ne revint jamais sur l'eau. Le soir, le docteur Thompson s'en fut ponctuellement au rendez-vous du capitaine, après avoir enfermé sous cadenas, dans son grand coffre, le costume anté-diluvien.

Je ne sais l'impression que cette anecdote a pu laisser dans l'esprit du lecteur, mais cette impression pouvant être défavorable au docteur Thompson, je dois dire qu'il fut une seconde providence pour l'équipage de *l'Eos*, et que nous trouvâmes toujours en lui l'ami dévoué autant que l'habile médecin, le pro-

moteur de la félicité générale, le modérateur des passions, l'avocat de tous les accusés, le pacificateur de toutes les haines.

CHAPITRE XXXVIII.

Les pavés sont parfois des pierres d'achoppement. — Ralph va figurer à la tête du mât pour abus du style figuré.

Nous levâmes l'ancre le lendemain au point du jour. A force de coups de canon, et à l'aide d'un prodigieux déploiement de voiles, le convoi entier se trouva hors de la baie à midi. Les deux bricks de guerre formaient l'arrière-garde. Nous perdions à peine la terre de vue que le mauvais temps nous surprit. J'ai raconté comment le pauvre Gubbens en fut victime.

Avant d'atteindre Madère, l'ordre était parfaitement établi à bord. L'équipage agissait maintenant comme un seul homme, et justifiait en partie les prôneurs de la concentration du pouvoir. C'était un jeune et bel équipage, composé de vingtaines et de trentaines d'hommes, pris à différents vaisseaux, pour satisfaire le népotisme du trésorier de la marine. On sait que le capitaine Reud était son parent.

Nous avions eu le temps d'étudier nos différents caractères et celui du capitaine. La taquinerie était son faible; san s qu'il fût naturellement méchant, ce défaut, poussé à l'excès, l'aurait fait passer pour un mauvais cœur. Son plus grand plaisir était de placer les gens dans une position gauche et ridicule. Il eut bientôt distingué les plus gros patrons des vaisseaux marchands, et lorsque nous fûmes avancés suffisamment vers le sud pour qu'une longue station en bateau découvert fût très-peu agréable, il ne manqua pas d'inviter ses gros amis à venir à bord, toutes les fois qu'un vent léger soufflait. Il donnait la préférence à ceux dont les navires étaient plus éloignés et les appelait par des signaux. Alors commençait pour le capitaine une récréation cruelle. Après deux heures passées à suer sur les rames, le patron invité approchait-il de la frégate? le capitaine, placé au haut de l'échelle, l'invitait à monter; mais tandis que celui-ci s'essuyait le front et se préparait à saisir la corde, la voile du grand mât, mise en ralingue, emportait soudainement *l'Eos* à un demi-mille plus loin : nouveaux efforts du bateau, nouveaux désappointements.

Le martyre de la victime ne finissait guère qu'à l'heure du dîner. Alors seulement *l'Eos* se laissait accoster. Le patron à demi fondu recevait les excuses polies du capitaine sur l'incivilité de la frégate. J'admirais la face de singe du créole, lorsqu'il déplorait l'impossibilité d'arrêter le navire de Sa Majesté confié

à ses ordres, à moins d'un ancre et d'une terrain bien solide. Le patron mystifié et ne sachant que croire, écoutait bouche béante les explications de son commodore.

— Mais, mister Stubbs, disait le bourreau, il est maintenant près de six heures. Vous n'avez pas dîné, je présume. Combien de temps avez-vous donc mis pour franchir cette petite distance? Quatre heures à votre montre! miséricorde! Par saint Georges! si j'étais à votre place, je ferais sentir le nœud de la corde à ces lourdauds de rameurs. Mais vous devez avoir faim, et ces pauvres diables aussi. M. Rattlin, faites-les monter et envoyer quelqu'un pour garder le canot. Dites à mon steward de donner aux rameurs un morceau à manger et un verre de grog. Mister Stubbs, vous dînez avec moi.

La comédie se terminait par l'enivrement de mister Stubbs, qui, remballé sur son bateau vers la fin du crépuscule, voyait plus d'étoiles au ciel que les astronomes n'en n'ont jamais découvert.

Mais ces patrons, quoique gros et gras, étaient un gibier trop commun pour notre chasseur créole. Il faillit rendre fou le troisième lieutenant, et cela par une série de persécutions si délicates, de pilules si adroitement enveloppées et si galamment administrées, que les plaintes du persécuté, loin d'exciter la commisération, le couvraient de ridicule. Cet officier était un noble portugais, nommé Silva. — Nos bouches anglaises n'avaient pu se faire au Don qui précé-



dait ce nom. Il était entré dès son bas âge au service britannique, et parlait notre langue comme sa langue maternelle. On l'avait surnommé le ***Paveur***, et il n'avait pas d'autre nom hors de service. Il ne faut pas croire qu'il devait ce sobriquet aux messieurs qui déposent leur demoiselle (1) quand nous traversons la rue, pour nous donner un « le bon Dieu vous bénisse » Il était blond, bien tourné et d'un physique remarquable.

J'étais son midshipman de quart et son grand favori. Son malheur était d'avoir écrit un livre, — faute unique, mais inexpiable, qu'il avait chèrement payée et qui devait finalement le chasser de la marine : il avait écrit ce livre et il l'avait *publié* aussi, personne ne s'en voulant charger. Le libraire avait essayé, mais il avait échoué d'une manière déplorable. Or, don Silva le publiait toujours et ne le vendait jamais. Sa cabine était encombrée d'un grand nombre de caisses très-lourdes, qu'on soupçonnait contenir les exemplaires non vendus.

Autant que j'ai pu le savoir, personne n'avait jamais été plus loin que le milieu du verso de la première page, excepté le compositeur, le prote et l'auteur. Don Silva me prêta son ouvrage, mais, tout grand lecteur que je suis, j'échouais en voulant franchir l'infranchissable passage. Ce livre pouvait être un bon livre; rien au monde ne prouve le contraire,

(1) Outil de paveur.

mais la fatalité qui s'attachait à cet endroit, eût rendu superstitieux un esprit fort. Impossible de briser le charme! Je regrette de ne m'être jamais avisé de le lire à rebours et comme un livre hébreu. J'aurais réussi, je n'en doute pas. Ce livre avait un extérieur engageant, et une épaisseur honnête. Jamais noix gâtée n'invita plus perfidement la dent. Il avait pour titre : *Tour naval et militaire pour monter et descendre le Rio de la Plata*, par don Alphonso Ribidiero da Silva.

J'ai déjà dit que les officiers et les midshipmen étaient pour la plupart inconnus les uns aux autres; nous parvenions à peine à nous entendre depuis notre départ de Cork, quand M. Silva commença, suivant sa coutume, la publication de son livre. Il demanda aux autres officiers la permission de le leur lire après dîner, et la permission lui fut octroyée. Après avoir insisté avec une franchise caressante pour que la compagnie émît franchement son opinion à mesure qu'il avancerait dans sa lecture, il commença; mais le commis aux vivres l'arrêta tout d'abord par une objection contre la première phrase, contre son titre même. Il le pria d'expliquer ce qu'il entendait par faire le tour d'une chose, sinon en parcourir le circuit. Or, qui disait circuit, disait cercle : qu'entendait-il par remonter et descendre un cercle, en d'autres termes, un serpent qui se mord la queue? L'objection n'était pas forte, mais elle étonna M. Silva par son absurdité même. Le docteur vint à son se-

cours, et dit qu'il ne voyait rien que de logique dans le titre de l'ouvrage; quand le mot *tour* aurait été pris pour circuit, ce qui n'était pas. Le Rio de la Plata ne pouvait pas être un serpent qui se mordait la queue, à moins que sa source ne se confondît avec son embouchure : *Quod absurdum*. Le lecteur peut juger si nous sommes épilogueurs à bord.

Cependant, don Silva procédait sans autre encombre quand, arrivé au milieu de la seconde page, il lut le passage fatal : « Nous pavâmes notre route vers le haut de la rivière : » métaphore peu heureuse, pour : Nous remontâmes la rivière, ou « Nous nous frayâmes une route jusqu'à sa source. » Grande rumeur. Le commis aux vivres se révolte encore, et cette fois le docteur passe à l'ennemi. Tous les lieutenants l'accompagnent; le maître de manœuvres se tient neutre; l'officier des soldats de marine s'était endormi vers la fin du recto. Le pauvre Silva se trouvait seul avec sa gloire pour soutenir un combat inégal. En se défendant lui et sa gloire, il finit par s'emporter, comme il arrive d'ordinaire aux auteurs.

On recommença la lecture de l'ouvrage cinq, six et sept fois; mais semblable aux carrosses de louage, l'auditoire ne pouvait laisser le pavé. Le livre et la discussion se fermaient toujours avec colère au moment où l'auteur *pavait* son chemin; c'était la tendresse toute paternelle avec laquelle il adoptait sa phrase qui l'avait fait surnommer *le paveur*.

Tout ceci ne manqua pas d'arriver aux oreilles du

capitaine. Il écrivit aussitôt à don Silva, pour l'inviter à dîner, et lui recommander d'apporter son excellent ouvrage. Il va sans dire que le malin créole s'était assuré de la présence du docteur et du commis aux vivres. Le vin de bordeaux est sur la table, l'amphitryon s'assied la tête droite, et dans l'attitude d'un juge-arbitre; mais une œillade suspecte est partie du coin de son œil. M. Silva commence la lecture de son livre d'un ton sonore et triomphant; mais au mémorable passage, le cri de haro s'élève, ainsi qu'il était convenu.

Pendant le choc des arguments, le capitaine Reud parait indécis : il fait observer que, pour bien juger la question, il est indispensable de voir ce qui précède et d'étudier la contexture du tout. Il demande en conséquence, avec une politesse persuasive, que M. Silva veuille bien recommencer. M. Silva recommence, mais on l'arrête au moment où il croit traverser le pavé. Le même jeu se répète six ou sept fois. L'auteur alléché se laisse prendre au piége. Enfin le capitaine Reud lui sourit d'un air aimable, et lui dit du ton le plus insinuant : — Tenez, lisez-nous la phrase une fois encore, et nous ne vous mettrons plus en réquisition, nous la saurons par cœur.

Il était bien décidé que l'auteur n'irait jamais au delà de ce passage, à moins d'en confesser l'absurdité et le non-sens. Or, quiconque est tant soit peu initié au caractère du *genus irritabile*, comprendra facilement que don Silva ne devait jamais passer le Ru-

bicon, eût-il vécu jusqu'à la fin du monde. C'est ainsi qu'on mettait le pauvre diable à la torture; le capitaine Reud ne l'invitant jamais à dîner sans le prier d'apporter son *Tour*, afin d'en achever la lecture.

La meilleure manière d'écrire, et la plus imposante à la fois, est de poser d'abord quelque précepte ou sage morale, et de le prouver par un exemple. Je suivrai cette méthode géométrique :

« Il est peu sage à un midshipman d'argumenter avec le lieutenant du quart, lorsqu'il y a des têtes de mâts inoccupées : *Quod est demonstrandum.*

Un beau matin, c'était le lendemain d'une escarmouche littéraire qui avait duré une partie de la nuit chez le capitaine, M. Silva m'appela de son côté du gaillard d'arrière. Le jour commençait à poindre. Le temps était superbe, et les vents alisés nous servaient à merveille.

— Monsieur Rattlin, dit le *paveur*, vous n'avez pas lu mon ouvrage. Vous êtes jeune, mais vous avez reçu une éducation libérale.

— Je m'inclinai avec une humilité flatteuse.

— Je vous le prêterai. Je vous prêterai mon Tour naval et militaire pour remonter et descendre le Rio de la Plata, par..... Vous le lirez et vous m'en direz franchement votre opinion, comme un jeune mais habile lettré. Je pense que vous avez entendu l'objection triviale, stupide et envieuse qu'on soulève contre une expression dont je me suis servi dans la seconde page : Ici, Don Silva tira un exemplaire de sa poche

et commença à m'en donner lecture jusqu'au passage fatal! « — Ayant pavé notre route vers le haut de la rivière; » il entra dans de longs commentaires justificatifs, dont l'objet était de prouver que dans le style figuré une grande latitude d'expressions est non-seulement autorisée, mais élégante.

Je lui concédai le principe, mais je le priai de vouloir bien me permettre d'être d'un autre avis sur son application, attendu qu'en aucun cas on ne devait s'exposer à exciter, par l'emploi d'une expression figurée trop hardie, des images absurdes ou des idées catachrestiques. L'auteur s'échauffa, et, coupant court à mes observations, m'envoya sous le vent avec ce pompeux discours : — Apprenez, monsieur, que vos parents ont perdu leur argent, et vos professeurs leurs peines, en cherchant à vous meubler la tête; car sachez, monsieur, que lorsqu'il s'agit de désigner un progrès quelconque, sans se faire les questions *ubi, quomodo, quando*, on ne saurait employer une métaphore plus juste et plus pittoresque que celle de *paver son chemin*. Les pavés ne sont-ils point faits pour hâter les communications ? Un chemin pavé vaut donc mieux qu'un chemin qui ne l'est pas. Dire qu'on a pavé son chemin, c'est dire qu'on l'a facilité.—Ordonnez aux gabiers de déferler les voiles des perroquets.

Repoussé, mais non battu, je donne les ordres nécessaires et je ne vois pas plus tôt les matelots sur les enfléchures, que je leur crie du fond de mon gosier :

—Pavez votre chemin plus légèrement, pavez votre chemin, traînards. A ce commandement inusité, mes hommes s'arrêtent un instant, me font une grimace de singe et grimpent alors à leur poste comme autant de diables incarnés.

— Monsieur Rattlin, pavez votre chemin jusqu'à la tête du grand mât, restez-y jusqu'à ce que je vous rappelle, dit le *paveur* furieux. Ce fut ainsi que mon amour du style figuré me valut une première station sur la tête du mât.

CHAPITRE XXXIX.

Ralph se régénère et devient dévôt pour une demi-heure. — Il chante le premier vers d'une hymne, évite un mensonge et en est récompensé par une invitation à déjeûner.

Le beau, le varié, le sentimental, le larmoyant, le sublime volume qu'on pourrait faire sous ce titre : *Méditations à la tête d'un mât !*

Une fois installé dans mon domicile aérien, je baissai les yeux sur le vaisseau avec un sentiment voisin de la pitié; je les portai ensuite autour de moi avec un sentiment de ravissement et je finis par les élever vers le ciel avec un sentiment d'adoration. De l'élévation où j'étais perché, le pont de la frégate paraissait

long et étroit ; les hommes qui s'y agitaient me semblaient de la grosseur des marionnettes qu'on montre pour un sou aux théâtres de la foire. A mes pieds je découvrais l'infiniment petit auteur de mon élévation et du Tour naval et militaire du Rio de la Plata. Don Silva sautillait à droite et à gauche sur le pont comme un poisson dans un filet, pour éviter les éclaboussures inévitables de l'eau jetée sur le pont pour le laver. Je comparais les ennuis de cette danse involontaire, de ces chassez-croisez avec les cuvettes, de ce dos-à-dos avec les balais, aux comforts et à la dignité de ma station sur les traversins du mât. Mollement étendu sous la voûte du ciel, comme le berger de Virgile sous la voûte du hêtre, je regardais autour de moi et mon cœur était ravi de joie. Un nuage de pourpre se dilatait sur le bord supérieur du soleil, tandis que la plus grande partie du disque de l'astre était encore caché par l'horizon bleu et tranchant. Au-dessus du soleil et jusqu'à son zénith le ciel était couvert de petits nuages, placés couche sur couche, comme les écailles d'une cuirasse d'or bruni. Les petites vagues se jouant et minaudant cherchaient à rivaliser avec les beautés du ciel. Tantôt elles reflétaient une vive lumière, tantôt elles se coloraient de l'éclatde la rose, et semblables d'abord à de frais boutons, s'épanouissaient et retombaient effeuillées. De temps en temps une petite vague isolée se couronnait d'écume. On eût dit le sourire de la jeunesse, montrant ses dents blanches entre deux lèvres vermeilles. Balancé sur le haut de

mon mât comme un enfant dans son berceau, suspendu au centre d'un panorama sublime, mon cœur était plein d'émotions ravissantes. Aussi loin que mon œil pouvait atteindre, la plaine transparente était parsemée de voiles blanches, rougissant comme des fiancées aux rayons du premier soleil qui se lève sur le lit nupital. Loin, bien loin derrière notre poupe, les lourds et gros vaisseaux marchands déployaient leurs bonnettes aux vents, semblables à des cygnes effrayés qui fuient en battant des ailes. Entre tous les navires du convoi, on distinguait aisément les deux bricks de guerre, avec leurs voiles obliquées, tantôt ici, tantôt là; ils tiraient d'intervalle en intervalle un coup de canon, tonnerre en miniature qui résonnait mélodieusement sur les flots; leurs signaux de toutes couleurs voltigeaient à chaque instant; c'étaient deux faucons au milieu d'une troupe de cygnes.

En ce moment, notre belle frégate, comme un jeune et royal géant, plus majestueux encore par le contraste de la simplicité de ses ornements, marchait en tête du cortége avec la conscience de sa dignité. Elle venait de déployer, comme le lecteur se le rappelle, ses voiles de perroquet, pour prendre sa noble place à l'avant-garde. Nous dépassions successivement tous les vaisseaux. C'était un spectacle glorieux, sublime, enchanteur, et qui, pour moi, surpassait la plus magnifique revue des armées des rois. Je sentais sur mes joues les frais baisers de la brise, qui me murmurait à l'oreille les plus ravissantes choses, et don-

nait une vigueur nouvelle à toutes les fibres de mon corps. Je regardais autour de moi, et je sentais une joie semblable à celle que dut éprouver le Créateur, lorsqu'à la vue du monde, sorti de ses mains, il dit que le monde était bien.

Quand l'âme est remplie de tous les sentiments purs et bons, la piété ne saurait demeurer plus longtemps prisonnière dans le cœur de l'homme, la reconnaissance fait tomber les entraves qui l'y retiennent, et toutes deux, se tenant par la main, montent vers le ciel sur les ailes de la prière. Je ne parle pas de cette piété fanatique des sectaires, qui distribue à pleins boisseaux les charbons de la colère du Seigneur, au lieu de la miséricorde qu'elle doit à ce monde fragile; ni de cette piété qui, soufflant la malédiction aux quatre coins de la terre, et damnant tout à l'entour d'elle, rétrécit chaque jour l'enceinte où elle parque le petit nombre de ces élus, ni enfin, de cette piété sensuelle qui, avant de s'élever vers le ciel, doit tourner avec l'encens autour de l'autel de marbre, de cette piété qui, sans le secours de la nef gothique, de la procession chamarée et reluisante à la clarté des cierges, des hymnes, des chœurs, des accords de l'orgue, ne peut croire à la présence de son Dieu. Et pourquoi m'agenouiller et ramper sous un amas de pierres empilées? Avant que l'architecte inspiré eût tracé le plan des arcades aujourd'hui croulées de Thèbes et de ses cent portes, traitées de fabuleuses par une postérité sceptique et jalouse; avant qu'un

autre architecte eût bâti le Capitole', cette *tête* des nations que le temps a tranchée avec sa faux; avant que la colonne Trajane, dont un humble apôtre foule sous ses pieds la gloire impériale, forçât les curieux à renverser la tête en arrière, n'existait-il pas ce dôme, auprès duquel celui du Panthéon est une goutte d'eau comparée à la mer; ce dôme, où sont tour à tour suspendus le soleil pour éclairer le jour, la lune pour éclairer la nuit? Qu'il était beau en ce moment! Il étincelait comme un or pur ciselé, parsemé de glorieux nuages, dont chacun voilait un ange. Il reposait sur un horizon de saphir, et développait au-dessus de ma tête ses cavités bleues et infinies, images de l'éternité. — Quel plus beau temple pour adorer? Quel encens égala jamais celui que la nature répandait au-dessus des vagues et dans l'air? Rien n'échappait à ma vue, tout pénétrait mon cœur. Pour la première fois peut-être, depuis que j'avais quitté l'école, je pensai à l'existence de Dieu. Trop souvent, j'avais entendu invoquer sa présence ou prendre son nom sacré en vain. Dans les derniers temps, je n'avais pas frémi moi-même à l'idée de cette profanation. L'œuvre de ma démoralisation avait commencé. Je le reconnus alors, et, avec cet aveu, la première angoisse du remords pénétra dans mon sein. Je me dressai debout avec respect sur les traversins du mât, j'ôtai mon chapeau, et sans murmurer même entre mes dents les prières habituées de l'école, je les récitai mentalement d'un bout à l'autre. Quand je me dis à moi-même :

« J'ai fait ce que je n'aurais pas dû faire, et je n'ai pas fait ce j'aurais dû faire, » je compris toute l'étendue de la faute que je confessai. Je sentis une contrition véritable: oui, je le crois, je résolus de me corriger. Je pensai à tous ceux qui m'avaient montré de la tendresse ou de la bienveillance. Je me retraçai fidèlement ma dernière visite à l'église, avec celle que j'aurais été si heureux de croire ma mère. Ce culte silencieux, ces pensées du foyer domestique, me punirent d'abord de leur oubli, et finirent par me rendre bien heureux. Enfin, l'impulsion de l'esprit fut si forte, comme disent les Quakers, que ma voix rompit son mutisme prolongé, et que sans songer au ridicule auquel je m'exposais, j'entonnai cette hymne du matin, que j'avais répétée tous les jours, pendant toute l'année, jusqu'à mon entrée au service:

Éveille-toi, mon âme, avec l'astre du jour.

Je chantai le premier vers; j'en fais tout haut ma confession, et je suis certain de n'exciter les sarcasmes de personne. Les bons respecteront mon enthousiasme; les méchants n'oseraient le condamner; car le plus méchant des hommes, alors même que ses vices ont revêtu la cuirasse de l'impiété, ne peut oublier le temps où *il croyait*. La foi est un si doux oreiller pour reposer une tête d'homme!

De longtemps je n'ennuierai plus le lecteur par des homélies de ce genre. Bien des jours d'erreurs et

des nuits de *péché* se sont écoulés depuis cette époque jusqu'à celle où j'ai sondé mon cœur. Les sentiments qui me faisaient chanter des hymnes au haut de mon mât sont disparus et pour toujours; cependant je crois voir encore le soleil, le ciel et la mer de ce jour-là. Bien des fois dans ces heures de mélancolie noire où l'homme souhaiterait que l'eau se changeât en poison, les pointes de l'herbe en poignards, bien des fois je me suis dit :

— Non, jamais le suicide : c'est lâcheté de ne pouvoir supporter la vie ; mais que ne suis-je tombé du haut du mât de *l'Eos !* les vagues n'auraient gardé que mon cadavre. Mon âme, après un moment de lutte, serait remontée du fond de l'abîme sous la forme d'une bulle d'air diaprée, qui, bientôt changée en vapeurs, eût continué sa route vers les cieux.

Depuis lors le monde a mis son pied sur ma poitrine; je me suis débattu convulsivement pour échapper à l'odieuse pression; mais tout en mordant la poussière, j'ai rendu mépris pour mépris, injure pour injure. J'ai violé le précepte. Il est fait pour les saints; homme, j'ai rendu le mal pour le mal.

—Holà! ho! tête de mât! s'écria d'une voix glapissante le capitaine Reud qui montait sur le pont au moment où j'entamais le second vers de mon hymne.

— Monsieur Rattlin, que dites-vous donc?

— Hi! hi! Plait-il, capitaine?

— Hi ! hi ! Plaît-il, capitaine ? Et parbleu, que disiez-vous donc ? Combien de voiles avez-vous en vue.

— Je ne puis le dire au juste, capitaine.

— Comment ça ? ne les avez-vous pas comptées?

Le lecteur a vu que j'avais ôté mon chapeau et que je me tenais debout dans un accès de dévotion bien naturelle. Le capitaine crut que si j'étais nu-tête et si je protégeais ainsi mes yeux avec mon chapeau, c'était afin de mieux compter le convoi. Le mensonge m'était si aisé, je fus tenté de répondre affirmativement ; mais ma conscience, encore tout exaltée, l'emporta, et au risque d'une réprimande, je répondis : Non, monsieur.

En ce moment, M. Silva, le lieutenant de quart disposa des vigies sur le mât et envoya le préposé aux signaux pour m'aider à compter le convoi. Il m'apportait en même temps la permission de descendre aussitôt mon calcul terminé.

Je descendis sur le pont faire mon rapport.

— Je suis charmé, monsieur Rattlin, dit le capitaine d'un ton d'approbation, de vous trouver si attentif à l'accomplissement de vos devoirs. Vous étiez donc monté là-haut de votre chef pour compter le convoi?

— En vérité, monsieur, répondis-je avec une grande dose d'humilité, je n'y suis pas monté de mon chef.

— Comment donc? je crois, parbleu, vous avoir entendu chanter quand je suis arrivé sur le pont.

— C'était une punition.

— Et qui vous l'avait infligée?



A cette question, la vengeance, au souffle insidieux, murmura son venin à mon oreille; mais une voix, dont j'ai trop rarement écouté les conseils, résonna dans le fond de mon cœur et me dit: Sois généreux.

Si j'avais malicieusement raconté toute la vérité, j'aurais bien certainement attiré le ridicule et peut-être la colère du capitaine sur la tête du lieutenant. J'étais bien sûr d'être approuvé. Mon silence n'en était que plus généreux.

— Pourquoi donc cette punition ? répéta le capitaine.

— Pour impertinence envers le lieutenant Silva, monsieur.

Je fus amplement récompensé par l'éloquent regard que jeta sur moi, d'un œil humide, l'homme qui me persécutait tout à l'heure. Je lus dans ce regard et je demeurai persuadé, dès ce moment, que don Silva ne méritait pas la persécution qu'il subissait pour s'être servi d'une expression fautive. Je fis vœu en ce moment même de lire d'un bout à l'autre le Tour naval et militaire, etc.

— Je suis charmé, dit le capitaine, de vous voir confesser avec candeur votre faute, au lieu de chercher à vous justifier irrespectueusement. J'espère, monsieur Silva, que la faute n'est pas assez grave pour m'empêcher de l'inviter à déjeuner avec nous ce matin?

— Non certainement, dit M. Silva, dont les traits étincelaient de satisfaction; c'est un brave garçon. Je

puis vous l'assurer avec connaissance de cause, c'est un brave garçon.

Je le compris, et quoique aucune explication n'ait jamais eu lieu entre nous, nous fûmes les meilleurs amis du monde jusqu'à son départ du vaisseau.

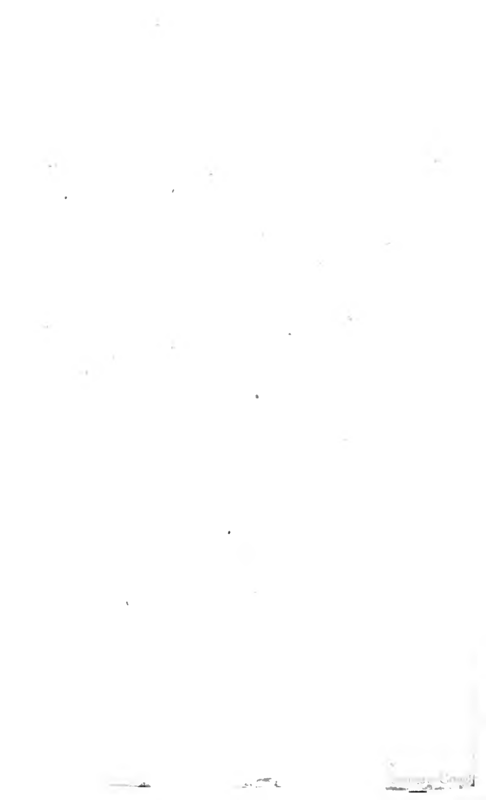
— A merveille! dit le capitaine en se tournant pour descendre l'échelle du gaillard d'arrière. Ainsi donc je compte que tous deux, à l'heure accoutumée, vous *paverez votre chemin* vers ma cabine. Je suis persuadé que monsieur Silva ne trouvera pas mauvais que j'emploie cette expression, quoique je n'aie pas encore arrêté mon jugement sur sa justesse; le commis aux vivres sera des nôtres et nous discuterons la question en petit comité et en bons amis.

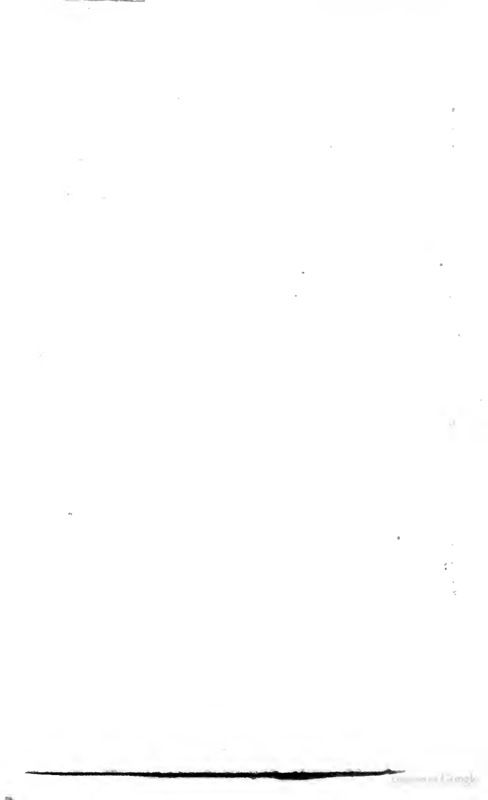
En achevant ces mots, il disparut en me lançant un de ces regards de malignité bouffonne que ses traits seuls savaient exprimer.

La scène du déjeuner ressembla à toutes les autres: d'un côté l'autorité, cachant un mauvais naturel, sous le déguisement de la plaisanterie; de l'autre, l'opiniâtreté littéraire prompte à se changer en hostilité personnelle.

FIN DU TOME PREMIER.







Publications Nouvelles.

MÉMOIRES SUR LA REINE HORTENSE ET LA FAMILLE IMPÉRIALE, par Mlle *Cochelet* (Madame Parquin). 2 v. in-18.

LES HEBERARD, légende des Baronies. 1643; par *Barginet*. 2 volumes in-18.

DICTIONNAIRE DE L'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE, COMMERCIALE ET AGRICOLE; ouvrage accompagné d'un grand nombre de figures intercalées dans le texte; par *Baudrimont, Blanqui aîné, Colladon, d'Arcet, Parent Duchâtelet, Soulange Bodin, etc., etc.* 4 vol. grand in-8°, imprimés à deux colonnes, renfermant la matière de 10 vol. in-8°.

ÉCONOMIE POLITIQUE CHRÉTIENNE, ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme, en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et le prévenir; par *M. le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont*. Un vol. grand in-8°, papier vélin.

NOUVELLES SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE, par *De Balzac*. 2 vol. in-18.

DE L'ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE, par *Aimé-Martin*. Seconde édition. 2 vol. in-18.

MADAME DE MABLY, par *Saint-Valry*. 2 vol. in-18.

LE MIDSHIPMAN AISÉ, par le capitaine *Marryat*, traduit de l'anglais par *Defauconpret*. 2 vol. in-18.

ROME SOUTERRAINE, par *Didier*. 2 vol. in-18. Deuxième édit.

ESSAI SUR L'ÉTABLISSEMENT MONARCHIQUE DE NAPOLÉON, par *Camille Paganel*, membre de la Chambre des Députés. 1 vol. in-18.

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN, par *H. Arnaud* (Mme Ches Reybaud). 2 vol. in-18.

JAPHET A LA RECHERCHE D'UN PÈRE, par le capitaine *Marryat*, traduit de l'anglais par *Defauconpret*. 2 vol. in-18.

LES ANIMAUX DOMESTIQUES. 1 vol. in-18, orné d'une quantité de gravures.

CHRISTOPHE SAUVAL, par *Émile de Bonnechose*. 2 vol. in-18.

SATHANIEL, par *Frédéric Soulié*. 2 vol. in-18.

PROSE, par Mme *Amable Tastu*. 2 vol. in-18.

CHARLES DE NAVARRE, et le Clerc de Catalogne, par *Mortonval*. 2 vol. in-18.

ZIZINE, par *Ch. Paul De Kock*. 2 vol. in-18.